17me Année — Juin 1930

N° 850

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■

AU SOMMAIRE

GEORGETTE CAMILLE
GABRIEL AUDISIO
CHARLES MAURON
TULLIO MURRI
CHARLES PLISNIER
LILITA NAKOS

CHRONIQUES

NOTES

RÉDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
PUBLICITÉ C. A. P. : 146, rue Montmartre, PARIS

France : Le N° **5** fr. **Étranger :** Le N° **6** fr. **50**

N° 122 17me Année Juin 1930

Cahiers du Sud

Tome V. — 1er Semestre 1930.

Poèmes

LE MERITE DE LA MORT

O mon amour tournant
Désormais je suis toujours avec toi comme pendant cette nuit merveilleuse
Ave toi comme pendant la grande peur qui nous fit trembler pour la première fois l'un devant l'autre
Avec toi comme pendant ces journées de pluie en Octobre dans cette banlieue de mer
Quand nous regardions du fond de la chambre le mouvement dérisoire des bateaux qui venaient de contourner la terre
Avec toi comme les signes de soleil qui vacillaient au plafond quand nous ouvrions les yeux
Avec toi comme lorsque tu m'étais soumis et que je respirais du fond de ta poitrine
Avec toi dans la douceur des après-midis de chaleur et de cette nuit où nous nous sommes endormis au bord d'une mer immobile
Avec toi dans l'unique présent de l'éternité
Jusqu'à ma mort maintenant
Et après aussi depuis ces temps où nous n'avons jamais cessé d'être ensemble.

Toujours en toi même dans cette ville que je ne connais
plus au milieu de ces gens qui croient à ma pré-
sence
En dehors de mon corps dont je regarde les gestes
misérables
Flottant toujours un peu au dessus de moi-même avec
toi dans le grand remous que tu laissais à ton
passage
Et la qualité de la vie que tu donnais à tous ceux qui
t'approchaient
Comme me voilà abandonnée
Et pourtant comme tout est simple maintenant que tu
m'as appris le mérite de la mort.

J'étais avec toi dans l'horreur de ta chambre blanche de
jeune fille blanche comme l'heure de la naissance
et de la mort
Et pendant les trois jours où pas un instant ne m'a
quittée l'idée de la mort qui ont précédé ta mort
Maintenant je suis en toi
Cette grande lumière que nous avons déjà été une fois
sans que nous nous en doutions pendant cette nuit
merveilleuse
Mais le temps d'un éclat à une telle vitesse que nous
n'avons pas pu le percevoir
Une unique lumière et nous parcourons des étendues
inévaluables en dehors de l'espace
Et nous sommes ainsi pendant des siècles en dehors
de la durée

Ici aussi en ce lieu situé je suis encore en toi
Aussi longtemps que rebondira à travers la terre la mé-
moire de mon nom ou de ce que fut ma pensée dé-
chirée
Aussi longtemps que j'ai vécu depuis le commencement
des siècles
Depuis l'instant de ma première conscience
Qui n'a pas cessé et ne cessera plus.

23 Janvier 1930.

O BRIGHT WORLD OF HOLLOWNESS

Océan d'herbes et de racines où les vivants s'ensevelissent
Persiste en vie ce goût de terre qui monte à mesure qu'on s'élève
Comme au désert vivants enterrés dans le sang
Au fond des yeux aveugles ouverts à chaque aurore
Le souvenir s'éloigne de l'unité fermée.
Aux limites des forêts se rejoignent entourés d'air les amants qui s'offrent des instants en guirlandes
Près des courtes rivières où se rencontrent dressés les deux sommets du temps à des niveaux contraires
Le lieu où nous sommes est celui de la mort
Les hommes sont assis au milieu des tombeaux
Et moi me voilà seule avec mon âge
Avec les prolongements lointains de ce qui a été pensé dans le délire
La résonance régulière de ce qui a été créé dans la torpeur
Et la peur de tout ce qui arrivera maintenant à cause de ce sommeil

Mais comment se fait-il que je sois dans le même instant tremblante tout autour ?

Eternité présente
Nature humaine de l'homme
Mouvement des éléments
Sexe secret pleins de ferments
Arbres et bras mêlés à des morts mouvants qui font la vie ailleurs
Si mon visage est mon image
Si la moindre de mes pensées ne finit pas de se diviser et de se multiplier à elle-même
Est-ce donc l'instant du premier jour

Où à la faveur du sang
Je dois retrouver cet être unique lié et caché à des distances inévaluables?

Créateur du seul jour
Objet aimé objet aimant
Un être dépossédé
Pense sa pensée à la clarté des monuments désolés des jardins incultes et des cités complices dont il est le centre
Enchaîné à lui-même
A la partie la plus vivante de lui-même
C'est un homme perdu aux limites de sa conscience
C'est ma vie déroulée dans ses yeux déroulée jusqu'à cet instant entr'ouvert à son passage
Rien ne sépare la mort du domaine de la vie
Aux cris des condamnés se mêle la peur du vent
Par des yeux sans regard et sa voix dans ma voix
Aux étendues magiques ou peut-être même ici
La vérité c'est lui.

O premier vivant parmi les insectes et les hommes.

Et comment se fait-il que moi si petite pleine d'ignorance et de gaieté j'ai été choisie
Avec cet amour que j'ai pour la chaleur le confort et la joie
Tout ce qui est perfection l'hiver dans la maison l'été au bord des sources
En la compagnie des animaux domestiques
Et des corps près de moi dont j'accepte la torpeur ou les mouvements contraires
Jusqu'à ce qu'un grand vertige
Au centre tournant de terreur et de haine pour tout ce qu'avant l'instant j'aimais dans la douceur
M'éloigne à des étendues où rien ne subsiste de ce monde d'espace et de durée
Où prête à tous les sacrifices

Dans la solitude et l'abandon
Je me retrouve parfaitement seule

Tout à coup   Le monde s'entr'ouve et me déchire
Un être lentement s'élève de moi-même qui n'est encore que moi :
« Mon amour ma putain
Mon long si long chemin
Comme un corps endormi sur une branche
Vivante tu grandis à mesure que tu montes
Respire respire de toute ta vie
Si tu te penches tu me délies
Tu délies ta vie dans la mienne
Dors aux sommets creusés qui surgiront demain
Corps assassiné aux vagues du rivage
Géant gémissant sous la forme d'un nain
Noyé de limites et d'espoir
Identique à la vie est le royaume d'esprit
Les secrets à venir nous font mourir ensemble. »

O tendresse et compassion infinie envers tout ce que je fus
Dans l'erreur et le contact avec les êtres
Dans la solitude et la terreur de cette solitude
Abandonnée à cette terre en dérive
Sans qu'aucune lumière ne vienne jamais m'éclairer et vous révéler ô Dieu qui êtes en moi

Aventure incroyable seule vie où je suis

Et comment se fait-il que je sois l'un de vous ?

Que j'ai vu aujourd'hui ce que voient les morts

Depuis tant de siècles que je vous attendais

Dans la douleur acceptée dès l'enfance pour cette rare lucidité et le sentiment du temps
Quand la pendule sonnait la nuit et que j'étais encore près de vous en vos ombres multiples
Comme j'étais près de vous dans la solitude d'une enfance préservée

Car la vie et la mort ne sont pas divisibles
Aux limites du jour du jour qui ne finit pas

O Morts dont je suis faite délivrez-moi des hommes.

Maintenant a surgi tout ce qu'annonçaient ma naissance crevant l'instant de mon passage
Et se meuvent ensemble tous les êtres mouvants chacun avec son mouvement propre
Mais soumis à ce grand remous
Vous n'avez rien compris
Et comme ils se sont éloignés de moi avec conscience dans la peur de la douleur
Comme ils ont cherché à se venger de ce halo que j'apportais
Avec tous ces moyens visibles qui n'arrivaient pas à me toucher
Si mon corps frémissait sous leurs coups
C'était comme l'eau des sources
Et toi qui t'es approché comme tu as cherché à me détruire
Avec tout ce qui m'était rare le masque de la tendresse
Avec tout ce que j'aimais profondément la chaleur de tes mains et ton visage déchiré
Et comme nous touchions ensemble les limites de la vie
Faux prophète comme tu m'as perdue
Et comme je t'ai servi malgré moi.
L'autre celui qui était le plus sensible et qui n'était qu'amour
Comme il s'est penché après les humiliations nécessaires
Comme il m'a aimée dans la patience comme il a su me garder dans l'attente
« Ils ne t'auront jamais les hommes de déraison
Les magiciens de l'amour les saints du mouvement
Les alchimistes de confusion Repose-toi
Femme tremblante des grands courants
Femme choisie pour avoir été la plus malheureuse
Avec ce charmant visage qui a été meurtri par tous les remous

Car ce corps s'il saignait de toutes ses blessures
Te noierait dans son sang. »

C'était lui c'était moi
Le plus privé des hommes parlait par la voix du plus sage
C'était moi enroulé dans l'espace
J'avais retrouvé cette unité perdue.
Perdu à travers les herbes de mon sang et les racines des membres
Tenu au sol fermé par des crochets de chair
Se croyant au centre d'une rumeur impossible
Déchiré par tous ceux qu'on aime

Sans volume distinct des objets de matière
Où les mots sont des signes sans épaisseur dans la durée
Evadé du regard préféré du hasard
Sans mémoire de ce qui sera
Comment retrouver derrière soi le reflet soulevé à son seul miroir
Comment dans cette mort qu'on prend pour la vie
Ayant tout quitté pour renaître ailleurs
Avec la peur de nous-même
La peur de nos mains
La peur de tout ce qui était inoffensif et qui brusquement se soulève comme à l'approche de la mort
Ah Seigneur comme me voilà ramenée doucement à la surface
Comme tout s'enroule et me protège comme tout se glisse en ses mesures
En vain cacherais-je mon visage
Forme la plus vivante de moi-même aux vrais royaume de l'interdit
Surgit ce monde ici dont je suis à la fois l'essence et la substance
Un seul être toujours pareil se déguise à votre image
Un silence plein de ciel de grandes étendues aux paysages de pluie s'échappe de vos mains
L'avenir a rejoint les frontières de l'oubli
Ma mort incertaine est semblable à ma vie
Femmes entr'ouvertes aux nuages
Femmes au centre de l'orage
Marée sans retrait qui s'éloigne de moi
Je vis sous le signe de l'instant éternel.

Mon destin est tragique parce que ma vie est belle
Comme belle était la nuit la nuit de mon amour
Où nous avons cru mourir de joie au-dessus d'une ville
Transportés ensemble à des limites impossibles à combler
O mon amour qui m'a quittée
Comme ma vie est longue maintenant
Je n'en verrai jamais la fin
Car je n'aperçois plus vos mouvements divers ni les changements de la pensée

Je suis arrêtée devant un désert
Proie convoitée des forces profondes
Grand iceberg à la dérive
La mort la mort dans le silence des corps flottants
Et ce remous laissé d'où les vivants jamais ne pourront plus sortir.

De quel amour les créatures
De quel amour le monde
Aux rues abandonnées à l'incendie
Aux cadavres d'enfant transportés dans la nuit
Ont fait que j'ai trouvé le seul instant du temps.
Terre déjà quittée pour cet autre langage dont ma langue m'apprend les mots abandonnés
A l'aurore d'un seul jour où les mondes s'unissent
Eloignez la mémoire et que je devienne sourde à tous les bruits du jour
Que je sois l'instrument qui serve de message
Que je sois la nuée qu'on interroge au ciel
Que je sois le souffle des mourants le souffle des enfants
Le souffle de la vie aux poumons des falaises aux criques des rochers au doux ventre des crustacés
Que je sois la nonne revenue pour expier aux portes des casernes
La flamme qui n'en peut plus de brûler au chevet
La beauté qui subsiste au visage oublié
D'une femme très pauvre qui fait de la dentelle et qui prédit l'amour aux paumes des jeunes filles

Au silence où je vais au prix de la démence
Au seul jour verrouillé qui toujours recommence
Laissons pourrir nos mains dans l'ombre des édifices
A nos mains liées comme des plantes uniques
Longtemps les corps dans l'eau flotteront aux jours de pluie
Tandis qu'on s'étonnera d'être toujours au monde.
Ancolies ancolies fleurs des initiés
Parure des mythes et des tombeaux
Des jeunes filles oubliées pendues dans les greniers
Des mortes qui pourrissent à l'ombre des ormeaux
Efface mon visage d'un seul trait de tes doigts
Détruis jusqu'à mon nom et que rien ne subsiste

Hors ta grande image rayonnante de moi-même
Pareille dans ma nuit d'où sortira vivante
Cette vie sans espoir au centre de terreur.

Georgette CAMILLE.

Septembre 1929.

(1) D'un livre de poèmes « Le Mérite de la Mort » à paraître chez J. O. Fourcade, Edit.)

Haroun al Raschid

LES JOURS DE NOCE (1)

Si les premiers biographes de Charlemagne, en décrivant ses rapports avec les princes d'Orient, ont pensé servir avant tout sa gloire en faisant de lui comme une espèce de Croisé avant la lettre, et mettre en vedette son prestige mondial, ils ont fait un mauvais calcul. Pour la postérité c'est au contraire le prestige de Haroun-er-Réchid qui s'en trouve grandi et nous avons pris l'habitude d'y voir comme une preuve de la réputation universelle du calife de Bagdad.

Non sans raisons d'ailleurs, car à la même époque Haroun échangeait des ambassades avec l'Empereur de la Chine et les rois de l'Inde. Sa position était celle d'un roi des rois. Il commandait à un immense empire qui s'étendait, au moins nominalement, des plages de l'Océan atlantique aux steppes du Turkestan chinois, de la Mer Noire jusqu'à l'Inde, qui était parvenu à l'apogée de sa force et de sa prospérité, et au centre duquel, dans une situation géographique que les premiers Abbassides avaient admirablement su discerner, Bagdad avec ses 800.000 habitants, ses palais, ses mosquées, ses caravansérails, ses écoles, faisait figure de grande capitale, de métropole de la civilisation. Malgré guerres et révoltes, l'armée, bien en mains, tenait somme toute l'ennemi du dehors au delà des frontières et faisait à l'intérieur régner l'ordre public. L'Etat était organisé. Une solide armature administrative et bureaucratique assurait l'autorité d'un gouvernement fortement centralisé. Les pouvoirs provinciaux étaient l'objet d'une sur-

---

(1) Extrait d'une vie de Haroun-al-Raschid, Chapitre XI, à paraître prochainement aux Editions de la N. R. F.

veillance constante où les maîtres des postes jouaient le rôle de véritables « missi dominici. » Les caisses du Trésor s'emplissaient régulièrement sans qu'il fût nécessaire de recourir à la main militaire pour assurer le recouvrement des impôts. Chaque année, nous dit-on, quelque 7.500 quintaux d'or monnayé y entraient. Sans compter le rendement des impôts en nature : les 3.000 livres de myrobolans du Khorassan, les 30.000 livres de sucre du Khouzistan, les confitures de grenades, le miel blanc, l'eau de rose, les dattes, le cumin, les faucons, la soie et les tapis. L'industrie et le commerce florissaient. La Mésopotamie était plus que jamais le carrefour des grandes voies traficantes de l'Orient, le marché où convergeaient les denrées et les produits par les routes des caravanes, où venaient aboutir les cargaisons des mers indiennes sur les flottes des fleuves et des canaux. L'agriculture étalait l'abondance de ses dons dans une des plaines les plus riches du monde, suscitée par les miracles sans cesse renouvelés de l'eau, grâce à un réseau innombrable d'irrigations. De grands travaux publics, puits, citernes, fortifications, ponts, la construction des Palais, des mosquées, des hospices occupaient la main-d'œuvre. Les postes et relais fonctionnaient avec exactitude. La stabilité, l'ordre, la richesse et la sécurité n'avaient jamais été tels.

Les contemporains ne se sont pas trompés sur la qualité de ces apparences, ou du moins ceux qui venant peu après, ont pu juger l'époque de Haroun-er-Réchid avec un recul suffisant et à l'étalon d'une décadence déjà marquée. Les orientaux ont appelé son règne « les jours de noce » et ils l'entendent au beau sens nuptial. Nous dirions aujourd'hui d'une manière moins imagée : le siècle de Haroun-er-Réchid.

Et nous n'aurions pas tort. Car il y a un siècle de Haroun-er-Réchid, comme il y a un siècle de Périclès, un siècle d'Auguste, un siècle de Louis XIV. Sans doute ce ne fut pas l'âge d'or que toutes les époques, depuis des millénaires, ont chimériquement poursuivi, pas même celui que le fondateur de la dynastie, Abbas-le-Sanguinaire, avait imprudemment annoncé à son peuple. Mais il n'en est pas moins vrai que, de Mansour aux successeurs de Haroun, l'Islam oriental a connu quelque 70 ans d'une splendeur, assez analogue à celle de la Renaissance en Occident, qui s'est pratiquement

cristallisée autour de Haroun. Il serait aussi vain de prétendre que cet éclat d'une époque est l'œuvre de celui qui la symbolise que de ravaler celui-ci et d'affirmer que c'est la gloire de l'époque qui a fait la sienne. C'est une mauvaise querelle et sans utilité. On l'a plaidée dans les deux sens, pour d'autres espèces, et le procès reste au croc. Chaque époque a le souverain qu'elle vaut, et le souverain vaut ce que vaut l'époque. S'il y a grandeur, elle est conjointe, les deux ensemble se méritent et méritent la réputation qu'ils laissent.

Or, Haroun-er-Réchid a été l'homme d'une grande époque. Il faut dire plus : il ne s'est pas contenté de l'être, il a su l'être. Son influence personnelle sur la culture n'est pas douteuse. Artiste lui-même et fin lettré à ses heures, il a favorisé, par son goût des belles choses, du savoir et des plaisirs élégants, par la brillante vie de cour qu'il a créée autour de lui, le développement de la vie intellectuelle. Mais il n'a pas songé qu'aux agréments sensuels de la poésie et de la musique, de l'opulence et du luxe ; en bien des circonstances il a témoigné aux savants, aux penseurs, son respect et ses encouragements. Il a même, comme un étudiant, avec cette belle humilité intellectuelle des musulmans qui, déjà chenus, savent encore aller à l'école, fréquenté leurs cours et suivi leurs leçons. Ne le vit-on pas, un jour, laver les mains d'un éminent docteur, pour rendre hommage à la Science ? Il sut obéir aux sages préceptes du Coran qui dit : « Celui qui laissera des encriers et des plumes ira directement au Paradis. » Je ne sais si du temps de Haroun la compétition pour le voyage était grande, mais il faut avouer que de nos jours et dans nos pays, avec une condition aussi simple, le Paradis risquerait d'être terriblement encombré.

Haroun-er-Réchid a été le mécène tout puissant qui adore être adoré, l'idole à qui toutes les fumées d'encens sont nécessaires et agréables, mais les eulogies hyperboliques qu'il s'est offertes en les payant grassement (*do ut des*, et si les cadeaux passent, comme disait un de ses prédécesseurs, la louange demeure) ont permis à leurs auteurs de vivre et de laisser des œuvres plus désintéressées.

Certes nous ne sommes pas dupes des panégyriques, des cris d'admiration que poussent à son propos les écrivains de son temps, nous savons ce qu'en vaut

l'aune ; nous ne les croyons pas sur parole quand ils nous énumèrent et nous chantent les vertus de leur maître, pas plus que nous ne croyons les juges eux-mêmes qui savent faire fléchir les balances en faveur du souverain ; nous savons jusqu'à quel degré de servitude et de vénalité ces orientaux, hormis de rares incorruptibles, pouvaient descendre, et qu'en l'occurrence ils n'agissaient que comme des poètes à gages ; nous savons qu'ils étaient capables de tout pour mendier une faveur, une pension. D'ailleurs on en pourrait dire autant pour beaucoup de nos jongleurs du Moyen-âge. Le plus piquant, c'est que la tradition continue dans la Perse moderne où il n'est pas rare que l'on reçoive d'un écrivain public un bel éloge versifié... avec la facture. Le métier, car c'en est un, n'est du reste pas sans danger. Un dithyrambe se paie bien, mais une satire (et Dieu sait si le pouvoir despotique en fait éclore), se paie aussi à sa façon ; il arrive non seulement qu'on soit rossé par les domestiques d'un grand, tout comme Arouet, ou flagellé sur l'ordre du Calife, mais encore qu'on vous fasse arracher la langue ! Ceci compense cela. Après quoi, si l'on vit encore, on baise la main qui vous a châtié : c'est une telle marque d'intérêt de sa part ! Et l'on recommence.

Mais quelle que soit l'attitude de ces artistes, il n'en est pas moins vrai qu'ils existent et qu'ils ont du talent, et que les facilités d'existence qu'ils trouvent auprès d'un tyran éclairé leur permettent de consacrer leur vie à leur art et de laisser des œuvres.

Haroun aime le commerce des beaux esprits, des savants, des artistes. Il offre à leurs talents les moyens de s'exprimer, de s'épanouir. Il fait construire des palais, il les fait orner par ses décorateurs. Il veut des musiques et la commande ne manque pas aux compositeurs; il lui faut des poèmes inédits et les poètes savent qu'ils n'ont pas à craindre de ne se confier qu'à leurs tiroirs. Il les encourage, il les comble de générosités. Au besoin il les presse, il les force. On le voit enfermer un poète jusqu'à ce qu'il ait composé l'œuvre qu'on attend de lui. C'est un trait savoureux, pareil à celui de Fra Lippo Lippi mis sous clé par Médicis, mais l'aventure n'a pas trouvé son Robert Browning pour la célébrer. Il réunit chez lui les philosophes et les théologiens et conduit leurs ébats ; il sait y prendre part à son tour.

Il est curieux de connaissances et de découvertes : il s'entoure de médecins, il en fait venir de l'Inde ; il ordonne une enquête pour découvrir la mystérieuse provenance de l'ambre gris qu'on récoltait sur les côtes de la mer d'Oman ; il invite ses clercs à traduire les manuscrits grecs. Il songe à de grands travaux comme par exemple de percer l'isthme de Suez, ou tout au moins de réunir les canaux du Nil à la Mer Rouge pour faire communiquer les deux mers. S'il renonça à ce vaste projet, ce ne fut que sur les instances de son ministre, et dans la crainte que les villes saintes ne fussent un jour menacées par les flottes chrétiennes. Renaud de Châtillon devait prouver d'ailleurs, au temps des Croisades, que même sans canal et seulement par le portage des navires, un capitaine hardi pouvait s'avancer jusque-là. Il avait aussi voulu rebâtir Antioche, mais les motifs qui l'en dissuadèrent, s'ils feraient l'admiration de nos hygiénistes, ne sont pas du même ordre : on l'avait persuadé qu'à Antioche la rouille attaque les armes, que les parfums s'y gâtent, que les eaux y engendrent des parasites dans le ventre des hommes et qu'elles produisent dans les estomacs des vents froids et noirs accompagnés de coliques intenses. Ce sont quand même des raisons. Mais de quoi qu'il s'agisse, on ne peut faire qu'on ne sente Haroun présent sans cesse au cœur de l'étonnante activité de son temps.

Sous son règne, toutes les formes de la littérature furent brillamment représentées. Les poètes sont légion, que dominent les plus célèbres : Abou-Nouas et Aboul-Attayah. Avec eux la poésie lyrique, bachique, érotique, satirique atteint un épanouissement nouveau dans une langue allégée qui n'a plus la rudesse des chants des bédouins d'Arabie. Elle ne célèbre plus le dromadaire et la cavale, la guerre, la fille du douar qu'on aime entre deux étapes. Ce n'est plus un cri du cœur, mais un plaisir de l'esprit. Moins sincère, elle est plus savante. Elle se plaît aux madrigaux. C'est une poésie de cour et de salon : elle a perdu en vigueur et naïveté, mais gagné en distinction, en art, et parfois en profondeur quand le thème de la vanité du monde et de la mort y fait entendre son accent comme dans ces vers d'Aboul-Attayah :

Dans mon fol égarement, j'oubliais la mort
Comme si jamais je ne l'eusse vue à l'œuvre :

N'est-elle pas la fin suprême de tout ce qui existe ?
Pourquoi ne pas abandonner dès à présent
Ce qui doit nous échapper ?
Muette et mystérieuse et pleurant sur toi
La disgrâce tout à coup vient t'avertir
Et parle d'ossements qui tombent en poussière :
Tu vois ta tombe au milieu des sépulcres
Et tu vis comme si jamais tu ne devais mourir !

La grammaire, où l'esprit arabe devait se perdre en des subtilités ardues, est à sa belle époque, à son âge héroïque. On la cultive avec tant de passion qu'elle engendre des querelles aussi féroces que celles de nos archéologues : il arriva que deux savants, pour une question de nominatif et d'accusatif, se prirent si bien aux cheveux, que l'un d'eux (surnommé « Odeur de Pomme » ce qui n'est pas mal pour un grammairien et vaut mieux que « paquet de science ficellé dans une peau » comme on appelait le sale Abou-Obaïda) dut s'exiler de Bagdad. Mais peut-on aimer trop la grammaire ? dit Quintilien. Et après lui, le Don Léopold Auguste de Claudel : chère grammaire, belle grammaire, délicieuse grammaire, fille, épouse, mère, maîtresse !

L'exégèse du Coran et la philologie se développent d'autant plus que les peuples vaincus par les Arabes et englobés dans la communauté islamique ont adopté la langue des vainqueurs. En l'étudiant, ils la révèlent aux Arabes eux-mêmes. Le règne de Haroun voit naître deux grandes écoles : celle de Bassora, sous Khalil qui est l'auteur du premier ouvrage de lexicographie *Le livre de la lettre A*, illustrée aussi par El Asmaï ce confident du Calife, célèbre pour son érudition et dont la réputation était telle et si méritée qu'on lui attribue le fameux *Roman d'Antar* encore qu'il soit bien postérieur, et l'école de Koufa, fondée par El Kisaï, à qui Haroun confia l'éducation de deux de ses fils.

L'histoire a ses représentants, mais leurs œuvres sont en grande partie perdues. La jurisprudence et la théologie, suscitées par la nécessité de commenter, d'éclairer les difficultés du texte sacré trop simple ou trop elliptique, et favorisées par cette fermentation religieuse dont nous avons déjà parlé, sont dans tout leur éclat avec l'existence presque simultanée des fonda-

teurs des quatre rites orthodoxes de l'islamisme, les quatre imams : Abou Hanifa, Malek, Ech Chaféï, Ibn Hanbal. Des quatre c'est le chaféïsme que les Abbassides avaient rendu officiel.

Les Sciences n'ont rien à envier aux Lettres. C'est sous Haroun-er-Réchid que naît le mouvement des traductions qui devait s'épanouir sous le règne de son fils Mamoun et retransmettre à l'Occident le trésor spirituel de l'Antiquité. La Syrie avait sauvé les écrits helléniques. Les moines des cloîtres syriens n'avaient cessé de traduire les ouvrages de la Philosophie et de la Science grecques; c'est dans les traductions syriaques que les Arabes allèrent puiser, et dans la tradition, qui pouvait survivre, des académies fondées en Susiane par les Sassanides. Aristote, Euclide et Ptolémée revinrent à la vie. Les mathématiques sont en faveur. La médecine a ses praticiens fameux, comme la famille des Bakhtichou à laquelle appartenait ce Gabriel, médecin attitré du Calife, son ami et commensal, dont le nom reste attaché au sien. Et Haroun, curieux de leur art, fait traduire des traités de médecine par un docteur de Susiane, Yohanna ibn Masaouïa.

Les alchimistes s'acharnaient à leur illusoire dessein avec une ferveur qui vaut mieux que les sarcasmes dont on les a poursuivis, et les astrologues, qu'il faudrait peut être comme eux ranger parmi les poètes, car ils sont devins, demandaient au ciel ses secrets : les hauts minarets des Abbassides, avec la rampe hélicoïdale qui s'élève autour de leur axe, tout semblables aux ziggurat de la Chaldée, véritables images de la Tour de Babel, témoignent encore, au milieu des solitudes poudreuses de l'Orient désert, de cet appétit vertigineux de faire ascension par un chemin réel, par un « praticable », jusqu'au trône de Dieu, jusqu'au mystère de l'infini. Nos âges ne l'ont pas mieux manifesté avec leurs cathédrales, leurs pylones métalliques, leurs amoncellements de béton.

Ce qu'on est convenu d'appeler les Beaux-Arts n'a pas joui d'une moindre prospérité sous le règne de Haroun. Toutefois le développement des arts plastiques s'est trouvé limité par le vieux mépris sémitique des images. Encore que les musulmans plus tard, ait fait bon marché de la défense coranique, et malgré le goût traditionnel des Persans pour la peinture, la représen-

tation humaine ne florissait pas encore dans les œuvres décoratives : on n'en connaît guère d'exemple avant le dixième siècle, ce qui explique que nous n'ayons point de portrait de Haroun, hormis de rares imaginations postérieures de plusieurs siècles. De même la sculpture restait confinée à la taille des ornements architecturaux, pierre et surtout stuc, entrelacs et arabesques. Et pourtant il n'est pas impossible que déjà des peintures murales ou des tableaux de céramique aient figuré dans les palais califiens, où des objets de bronze entretenaient la tradition des animaux fantastiques, tels que le griffon, passé des Sassanides aux musulmans qui devaient le transmettre aux tailleurs de pierre de la Chrétienté, comme on voit sur les chapitaux romans. L'art de sculpter le bois, de travailler l'ivoire, d'incruster le cuivre, avaient atteint un haut degré. Déjà l'on fabriquait du papier où les calligraphes déroulaient les enluminures safranées des manuscrits aux lettres d'or. Rakka où Haroun aimait tant à séjourner. Et Réï où il était né, avaient des ateliers célèbres pour la céramique et les faïences lustrées. A Bagdad l'art des belles étoffes de soie et de coton était aussi dans sa prospérité avec les fameuses fabriques du quartier d'Attabiya, et nous savons combien les produits qu'on en exportait dès cette époque étaient appréciés en Occident, où les marchands plus tard leur laissèrent leurs noms d'origine ; prononcés à la mode de chez nous, *tabis* et *baldaquins*.

De la musique, nous ne conservons pas d'œuvre non plus, faute d'un système de notation musicale, dont les orientaux, qui se fient à la seule tradition orale grâce à leur étonnante mémoire, ne se souciaient même pas. Etrange lacune qui a peut-être des raisons plus profondes, mais obscures, qu'on n'a jamais bien recherchées. Du moins nous gardons le témoignage des écrivains et les traités des théoriciens, les Yahia de la Mecque, les Mossouli, les Ishak, les Ibrahim, savants spécialistes qui nous montrent comment la science musicale des Grecs avait été reprise et utilisée par les Arabes. Et les soirées de Bagdad nous ont montré le cas que l'on faisait, à la Cour de Haroun, de la musique « aliment de l'âme ». Et c'est peut être à ces gens-là que nous devons les orgues.

L'architecture fut toujours un luxe de monarque, une affirmation de puissance. Haroun-er-Réchid a fait

construire des monuments à la mesure de sa gloire, de son orgueil, de ses besoins. Là encore il faut surtout nous fier à la plume des écrivains, à leurs descriptions. Les musulmans détruisent autant qu'ils bâtissent. Chaque dynastie veut sa capitale, chaque règne ses monuments. C'est une habitude assez générale des souverains d'Islam que de jeter par terre les palais édifiés par leurs prédécesseurs pour les remplacer, avec plus de faste s'il est possible par les leurs. Voilà qui ne fait pas l'affaire des archéologues en temps ordinaire. Mais que dire pour un pays comme ce royaume de Bagdad, où l'invasion mongole n'a laissé que des ruines ? Et comme dit Lucain les ruines elles-mêmes ont péri. Quelques murailles croulantes, des vestiges restent seuls au milieu des espaces abandonnés, mais qui suffisent pourtant à nous montrer ce que fut l'architecture de ces Abbassides, hantés par le souvenir de Séleucie, de Firouzabad et de la Ctésiphon des Chosroès : grandes voûtes avec leurs alvéoles et leurs stalactites, coupoles ovoïdes revêtues de faïences émaillées, énormes arcades, portails et baies où déjà régnaient l'ogive et les arcs trilobés fort en avance sur notre gothique, dans ces palais et ces édifices colossaux qui entretenaient en la rénovant la plus antique tradition mésopotamienne.

Sur tous les domaines le prestige du monarque a exercé son influence. Mais Haroun ne fut pas seul, il va sans dire. Son entourage contribuait au développement du luxe, des plaisirs de l'esprit et des sens. Une de ses deux femmes légitimes; celle qui fut vraiment *sa* femme, la célèbre Zoubéïda, se faisait remarquer aussi par ses nombreuses fondations et par son faste. On avait construit pour elle le splendide palais de Karar, « l'étang », à proximité de celui de son époux. Elle y vivait entourée de nombreuses esclaves, au milieu des tissus rares et des vaisselles d'or et d'argent enrichies de pierreries ; elle avait organisé une garde du corps, composée d'eunuques qui chevauchaient aux côtés de ses palanquins d'ébène et de santal ornés d'agrafes d'or et d'argent, tapissés de zibeline, de brocart, de soies rouges, jaunes, vertes et bleues ; c'est elle qui avait introduit la mode des servantes habillées en pages, et celle des brodequins parés de perles, et celle des bougies d'ambre ; elle avait des poètes, des artistes favoris, des protégés. Manifestant, à l'égal des princes, la plus

libérale ostentation, elle faisait construire caravansérails, puits, citernes, sur la route des lieux saints dont elle dotait généreusement les fondations ; elle faisait bâtir des khans pour les voyageurs sur la fontière; elle fonda la ville de Kachan qui, dès cette époque, commença d'être réputée pour les tapis tissés d'or, les brocarts, les velours et les taffetas.

Quant aux Barmécides, ils n'ont pas fait qu'organiser l'Etat et le conduire à sa plus éclatante prospérité. Leur rôle sur le développement de la civilisation est tout aussi capital. Leur gloire en découle en grande partie, et des largesses qu'ils prodiguaient autour d'eux. Chacun avait sa cour de beaux esprits, de savants et d'artistes, toute une brillante clientèle. Ils encourageaient les sciences ; c'est à Yahia par exemple que l'on doit l'initiative d'avoir fait traduire du grec l'*Almageste* de Ptolémée et Hermès Trismégiste. Ils encourageaient aussi les lettres et les arts. On voit Yahia faire nommer cadi à Bagdad l'historien El Ouagnidi. Des poètes leur étaient acquis et chantaient leurs mérites sur tous les modes. Ils faisaient bâtir aussi : Djafar avait à El Achik un palais qui ne le cédait en rien à ceux du Calife, leurs fiefs de Schammasiya étaient couverts de riches demeures. La médecine les intéressait au plus haut point : c'est beaucoup à eux que les Bakhtichou doivent leur carrière et c'est Yahia qui avait fait de Gabriel le médecin attitré de Haroun dès le début du règne. Djafar était lui-même le grand ami de Gabriel, de même que, passionné pour la musique et la poésie, il s'était fait le protecteur d'un grand nombre d'artistes et d'écrivains, tel ce poète aveugle, Abou Zaccar, qui ne voulut pas lui survivre.

Comme il y avait les soirées de Haroun, il y avait les fêtes des Barmécides. Ils étaient les Fouquet de ce Louis XIV. On se réunissait chez eux et l'on ne dédaignait pas d'y traiter les grands sujets. Yahia était cultivé, libéral, partisan de la discussion et du libre examen. Il convoquait en conférences les docteurs et les théologiens, les plus célèbres controversistes. On dissertait longuement sur la théorie du recèlement et de l'apparition, sur la préexistence et la création, sur la durée et la stabilité, le mouvement et le repos, l'union et la séparation de la substance divine, tous sujets chers aux philosophes musulmans. Après quoi il paraissait

parfois plaisant de discuter de l'éternel sujet : l'amour. Un jour Yahia s'était mis en tête de proposer à chacun de ses hôtes de décrire l'amour et d'en fournir une définition. Le récit qu'un historien nous donne de cette séance est bien édifiant. On y trouve les longues palabres de chaque orateur, les plus réputés dialecticiens de leur temps. Il faut renoncer à rapporter ces subtiles définitions et les citations d'Hippocrate et de Galien, ces propos hermétiques où il est question de sphères, d'homogénéité, d'attraction, et qui finissent par verser dans l'astrologie avec un charmant vocabulaire de thèmes de nativité, d'arcs d'exaltation, d'astres qui rétrogradent dans le sens de la déjection, de trine aspect ou de sextile, de déclivité... Nos races qui se sont fort occupées aussi de l'amour se contenteraient sans doute de cette simple classification qui tient dans un vers d'un poète arabe :

Il y a trois sortes d'amour ! l'un est le lien, le second est une caresse, le troisième un trépas

et l'on pourrait convenir que tout cela ne fait qu'un. On peut en somme occuper ses loisirs d'une manière moins profitable à l'esprit.

Les Barmécides sont des Persans, leur tournure d'esprit est persane, l'influence qu'ils exercent sur la civilisation de leur temps est une influence persane. Répétons-le : la Perse ressuscitée c'est le grand fait moral et historique de l'époque.Les Barmécides, sous Harouner-Réchid, l'ont mis nettement en lumière, si bien qu'ils y devaient sombrer eux-mêmes. Ils ont achevé de placer le gouvernement de l'Etat entre les mains des Persans, d'ailleurs sans que les Arabes réagissent vivement : arrivés au terme des conquêtes, ces nomades sédentarisés, ces guerriers en vacance n'avaient guère le souci de se faire ronds de cuir. Et ce sont de vieux Persans qui tiennent la plume dans les bureaux, ces divans (prononcez diouâne) dont ils ont donné le modèle et le nom, et qui sont venus jusqu'à nous sous la forme de nos « douanes »; c'est leur idée de l'administration qu'on applique avec le système du vizirat dont la dénomination vient d'eux aussi : le vizir étant le mandataire, le délégué « qui porte le fardeau » du pouvoir pour le Calife, en attendant qu'il mette le Calife dans

sa poche par dessus le marché. Le régime des relais et des postes est le leur ; l'année financière est l'année solaire des Perses qui commence avec la fête du Naurour à l'équinoxe de printemps.

Bref on assiste à ce spectacle qui n'est pas exceptionnel dans l'histoire : le succès d'une doctrine assuré par un autre peuple que celui qui l'a exprimée d'abord. De même que Rome puis les Germains ont imposé au monde le Christianisme, de même que le Boudhisme indien a réussi grâce à la Chine, c'est la Perse qui a fait triompher l'Islam. C'est si peu douteux qu'un historien arabe de la valeur d'Ibn-Khaldoun, le seul qui fasse vraiment preuve de sens critique, n'hésite pas à déclarer que l'Islam dut son éclat aux Persans. Ce n'est pas qu'ils fussent pour autant de grands créateurs. Gobineau, à qui l'on peut toujours revenir en ces matières, n'hésite même pas à dire qu'en fait d'art tout au moins les Persans d'aucun temps n'ont jamais rien inventé, mais il ajoute « qu'ils ont possédé au plus haut degré l'esprit de compréhension, la puissance de comparaison et une sorte de critique qui leur a permis de combiner avec bonheur des éléments parfaitement étrangers les uns aux autres ». Et leur pays, la Perse, lieu d'échange de l'esprit humain au carrefour de trois grands empires, Byzance, l'Inde et la Chine, a été « comme un foyer où les idées et les inventions des pays les plus lointains sont venues se confondre. »

Le règne de Haroun-er-Réchid, son nom même ont profité de cette cristallisation de splendeurs autour du Califat d'Orient. C'est pourquoi, quand ce siècle, le 9e de notre ère, avait deux ans, personne ne pouvait pressentir que cet empire parvenu à son pinacle, allait bientôt se défaire et craquer : il tenait encore tout entier dans la figure symbolique de son souverain magnifique associé à ses fastueux vizirs.

Gabriel Audisio.

Un Essai de Tullio Murri

Lorsque j'ai prié Jean Ballard de publier dans les Cahiers du Sud ce long essai de Tullio Murri sur Boccace et le Catholicisme *je pensais bien qu'il me prierait son tour de justifier cette demande. Mais je ne croyais pas que cette publication, accordée de bonne grâce, dût être si tristement de circonstance. Tullio Murri vient de mourir dans une clinique en Italie.*

Il n'était plus un « jeune » — 56 ans — ni un inconnu, loin de là. Fils d'un médecin célèbre, il étonna dit-on, dès son enfance, Bologne, cette ville universitaire. A huit ans il savait parfaitement l'Allemand et le Français. Encore étudiant, il se lança dans les lettres et le socialisme humanitaire ; la faveur dont il jouit aussitôt fut si grande qu'il battit Carducci, le poète, aux élections de « Conseiller Provincial ». A vingt ans il était docteur et avocat. Mais ses œuvres littéraires importantes datent d'après la guerre. Elles l'ont classé comme un des bons écrivains italiens. Ce sont : Galère (1920) (*traduit en français*); *Anna Karowa ; Bojona* (1921); *Une page de folie et de larmes* (1923); *Le démon dans la sacristie* (1926).

II

Je n'ai pas connu personnellement Tullio Murri et je le regrette, parce qu'il devait être un type curieux de grand provincial. Je m'explique. Nous sommes en 1930: époque des scies musicales, des moteurs vrombissants, d'ondes à profusion, des mots en liberté, etc. Vous connaissez l'antienne. J'ouvre une revue et je lis :

« Si je lui disais l'aimerait-il. L'aimerait-il si je lui disais.

L'aimerait-il est-ce que Napoléon est-ce que Napoléon l'aimerait-il, l'aimerait-il.

Si Napoléon si je lui disais si je lui disais si Napoléon. L'aimerait-il si je lui disais si je lui disais si Napoléon. L'aimerait-il si Napoléon si Napoléon si je lui disais. Si je lui disais si Napoléon si Napoléon si je lui disais. Si je lui disais l'aimerait-il l'aimerait-il si je lui disais... »

Etc. Le calme avec lequel je tourne la page est un signe des temps. J'ouvre à la suite un gros volume de Tullio Murri : Bononia. *C'est un poème épique. Douze mille vers. Les origines mystiques et historiques de Bologne. Le livre commence ainsi :*

> « *Je chante la guerre des Farnètes illustres*
> *Contre le peuple des lacs ; et d'Agaor*
> *Magnanime la geste....* »

Certains riront. Moi je suis intrigué par ce courage tranquille. Après tout, pourquoi pas la guerre des Farnètes aussi bien que « L'aimerait-il si Napoléon » ? J'ai pris grand plaisir à Calendal; *je puis tâter de* Bononia. *L'expérience est faite en quelques pages.* Bononia *n'est pas un chef-d'œuvre immortel ; mais on y trouve de beaux vers et l'on peut s'y nourrir d'une forte documentation humaine. « Napoléon l'aimerait-il » n'est pas un chef-d'œuvre non plus et m'ennuie dès la seconde ligne. Je ne lirai peut-être pas les douze mille vers, mais l'homme qui les a conçus m'intéresse. N'écrit pas douze mille vers sensés sur Bologne qui veut.*

III

N'écrit pas non plus qui veut un roman sur la vie des prisons (Galère) *à ce point documenté qu'il émeut l'opinion publique et force un Gouvernement à une révision des lois pénales. On dira: qu'y a-t-il de commun entre les lois pénales et la littérature ? Je soutiendrai volontiers qu'il n'y a rien de commun. La parole a deux usages : l'information et la poésie. Il fut un temps où l'on recommandait de les mêler :* utile dulci... *Nous les séparons, et je crois qu'esthétiquement cela vaut mieux. Mais nous ne devons pas nier les désavantages de cette*

séparation. Ils éclatent partout aujourd'hui. Le vrai, l'utile, la documentation supposent un contact avec les réalités, une modestie, un amour du solide, une horreur du toc qui ne sont pas l'art, j'en conviens, mais qui empêchent une œuvre de devenir insupportable (et d'ailleurs l'enrichissent, ce qui ressort de l'art au premier chef). Un poème pur, s'il n'est pas réussi (ce qui est forcément l'ordinaire) sombre plus ou moins dans la pacotille. Et nous sommes envahis de pacotille. Un jour vient où lassé de tourner des pages, lassé de retrouver toujours, sous prétexte d'art, la plus fausse et la plus vaine des documentations : la confession (confession de l'inconscient, des petits désirs, des petits péchés, des petites histoires) le lecteur réclame enfin un os médullaire, un peu d'information anonyme, des documents, des faits. C'est dans cet esprit de révolte que j'ai accueilli l'essai sur Boccace de Tullio Murri. J'aurais accueilli aussi bien une étude sur la germination des orchidées.

IV

Nous ne sommes plus accoutumés aux os, fussent-ils médullaires. Tout de même, à force de faire craquer les citations latines et de broyer les arguments de celui-ci — et peut-être même à cause de cela, car soit malice, soit naïveté, l'essai sur Boccace « date » terriblement — on finit par goûter, par retrouver, toujours riche et exquise, la saveur d'une époque, avec son érudition mi-touchante mi-comique, sa vénération pour les beaux textes anciens, sa vie haute de ton, sa sensualité, déjà pourtant la pointe d'une morale protestante. Peu m'importe au fond que Boccace fût religieux ou non. Mais j'aime le découvrir si humain, tiraillé, partagé entre sa peur de l'enfer qui lui fait demander conseil à Pétrarque et son impuissance à cacher qu'il préfère malgré tout Jupiter à Jéhovah, Vénus à la Très Sainte Vierge. J'aime l'édifiante histoire du Frère Ciani qui vient froidement annoncer à Boccace sa mort prochaine afin qu'il songe à son salut et en oublie de fustiger les moines. J'aime enfin qu'on me montre un Pétrarque inconnu, dédaigneux de ses amis, peu sympathique au fond. Et il me plaît qu'on me fasse voir tout cela dans les textes mêmes: on n'a jamais trop de documents ni de références.

V

Qu'on me permette d'ajouter encore un mot. Il fut un temps où la religion était partout. Alors on la connaissait sous toutes ses faces, à l'envers comme à l'endroit. La demi-athéisme du siècle passé lui a redonné comme un nimbe d'éloignement, une auréole d'exotisme. D'où certains oublis et certaines déformations plus ou moins involontaires. On nous parle souvent depuis quelque temps des « pleurs de joie » de Pascal, mais rarement du Massacre des Vaudois ou des civilisations américaines détruites ; du Château Intérieur *de Sainte Thérèse et des béatitudes mystiques, mais moins fréquemment de la vente des Indulgences ou de l'amour qu'avait Tartufe pour les étoffes moelleuses; des petits oiseaux de St François d'Assise, mais pas du tout de Frate Ciani: Or, mon avis est qu'en ces questions il faut parler de tout ou de rien. Il ne s'agit pas de discuter ici le problème religieux que chacun résout pour son propre compte, mais de ne pas fausser la vérité historique. Tullio Murri qui était je crois, catholique lui-même, établit nettement la thèse, puis l'antithèse ; enfin il propose une vérité. Et que nous montre-t-il, somme toute ? Un homme, un écrivain. J'aime Boccace plus que je ne l'aimais. Et j'ai grande envie de lire — « en trois jours », comme les hommes de la Renaissance lisaient Homère, — le Décameron dans le texte.*

Charles MAURON.

Boccace et le Catholicisme

Sans aucun doute, Boccace fut jugé très diversement tant par ses contemporains que par ses successeurs, en ce qui concerne les sentiments éthico-religieux qu'il manifesta dans ses ouvrages. D'aucuns, trop jaloux zélateurs de l'Eglise de Rome, voulurent reconnaître en lui des penchants à l'irréligion pour ses satires impitoyables contre le clergé dans le Décaméron; d'autres, voulurent en faire un précurseur de Luther, et de tous temps, certains, à commencer par Nicolas Mauro (Vie du Bienheureux Arrigo) l'accusèrent ouvertement d'hérésie. A la fin du quinzième siècle — est-il utile de le rappeler — son Décameron fut brûlé par les partisans de Savonarole.

Mais nous savons que si de son vivant Boccace s'attira par ses œuvres la haine des clercs, par contre des hommes religieux de son temps lui portèrent une très grande affection et ne manquèrent jamais de louer sa piété; et en dépit de tous ceux qui voulurent en faire un hérétique, de très nombreux savants laïques considèrent aujourd'hui encore ses écrits comme non contraires à la religion catholique.

Il semblerait, de prime abord, qu'on puisse attribuer cette diversité d'opinions à des points de vue différents: à quelque animosité contre l'Eglise ou à un excès d'amour pour elle; ou mieux encore, à la différence notable qui existe entre les premières œuvres de Boccace et les dernières, les uns ayant considéré surtout celles-ci, les autres celles-là, pour se former un concept de sa religiosité. Le changement apparaît en effet, lorsque on le considère superficiellement essentiel et profond, si bien que des critiques crurent devoir lui attribuer une cause adéquate. Ils la cherchèrent dans la révélation faite à Boccace, en 1361, par un certain G. Ciani, lequel, se vantant d'être envoyé à lui par le char-

treux Petroni, mort en odeur de sainteté, lui raconta que le Christ était apparu au mourant et lui avait dit que Boccace n'avait plus que quelques années à vivre et qu'il lui convenait, s'il tenait au salut de son âme, de renoncer tout de suite à cette « coupable coutume de faire des vers! »

J'examinerai brièvement, mais le plus soigneusement possible, ces diverses opinions, m'arrêtant surtout sur l'épisode de Père Ciani, prétendue origine d'un changement aussi radical dans l'âme de Boccace. Donnant pour uniques bases à mon raisonnement ce qui dans les écrits de ce dernier aura quelques rapports avec le sujet que j'ai entrepris de traiter, je m'efforcerai de montrer clairement la part de l'exagération ou de l'erreur dans les opinions précitées, et, comment l'exacte connaissance des dons artistiques et moraux de Boccace suffit à interpréter raisonnablement ce qu'il y a de peu clair ou de discutable dans ses écrits.

Pour pouvoir déterminer quels effets possibles les admonitions de frère Ciani purent avoir sur l'esprit de Boccace il faut voir, avant tout, si comme certains le veulent, il nourrissait secrètement des inclinations rebelles et presque hérétiques, ou bien, si selon d'autres témoignages, il était religieux et pieux, ne s'écartant jamais en rien de la vérité catholique. On sait que la question a été vivement et diversement débattue. (1)

Du vivant de Boccace, nombreux furent les hommes d'Eglise, qui le haïrent et le combattirent mais comme rapporte Corazzini (2) nombreux aussi furent ceux qui

(1) De l'accusation d'hérésie, toujours dangereuse, mais plus particulièrement encore après la croisade contre les Albigeois et le supplice de Vigilard de Ravenne (brûlé comme hérétique avec ses élèves parce que « trop adonné à l'étude de la grammaire, il avait affirmé qu'on doit accorder entière foi aux paroles des poètes »), Boccace se défend dans les livres XIV et XV de la *Généalogia Deorum*. A consulter *Canestrini*, Arch. Hist. It. Append. Vol. VII; *Manni*, Hist. du Décaméron; *Hortis*, ouvrages latins de Boccace, pag. 155-219; G. H. *Hager* (1765). Programmata III de J. Boccatio, veritatis evangelicae teste ; *Mauro*, op. cit. etc.

(2) *F. Corazzini*, lettres publiées et inédites de Boccace.

lui témoignèrent de l'estime et de l'amitié. Ainsi dans les archives générales des protocoles de Messire Lando de Fortino dalla Cicogna, en 1373, *die* 19 *martii* il est dit que « *R. D. Angelus* (3) *Episcopus florentinus.... confidens quam plurimum de circumspectione et fidei puritate providi viri Johannis Boccacci de Certaldo*, etc... Chose à remarquer: c'est l'évêque même de Florence qui atteste la pureté de la foi religieuse, nourrie et professée par le grand' homme.

A son tour, le Pape Urbain VI, dans une de ses lettres, dit avoir vu et entendu volontiers Boccace « pour ses vertus ». On connait du reste les nombreuses ambassades pour lesquelles ses concitoyens le désignèrent, notamment en 1354 afin d'assurer le Pape, alors à Avignon « que la Commune de Florence, avait toujours fidèlement observé l'antique dévotion à la Sainte Eglise » puis en 1365 pour disculper la Commune de Florence des accusations portées contre elle. Il est évident que les Florentins n'auraient jamais choisi comme ambassadeur auprès du Pape pour l'assurer de choses si délicates un homme qui, manifestant dans ses écrits des inclinations à l'hérésie, aurait pu trouver le pape plus disposé à la malveillance qu'à l'amour. Comme pour justifier et confirmer cette opinion des anciens, les savants modernes sont presque tous unanimes à juger Boccace respectueux des dogmes et des pouvoirs de l'Eglise Catholique. Corazzini dit: « On ne peut le considérer comme l'initiateur de la réforme religieuse, car il se limita à la satire de la Curie Pontificale, sans jamais manifester la moindre révolte contre la Papauté ». Poursuivant, Corazzini s'étonne (p. LXX) que Boccace « lègue à un moine ses manuscrits et ses livres, après avoir sa vie durant, dirigé sa satire contre le clergé. » Etonnement inconsidéré, à mon point de vue, car si Boccace blama ceux qui trahissaient leur ministère, jamais il n'affirma qu'aucun religieux ne fut digne, ni ne s'abstint de louer ceux qui par leur conduite, honoraient la doctrine du Christ. Volpi (4) à son tour écrit : « En mettant au pilori les faux religieux, Boccace rendit un service à l'Eglise ; car plus les plaies sont cachées, plus aisé-

(3) Ange Acciajuoli.
(4) Histoire littéraire d'Italie, éd. Vallardi. Le 14e siècle.

ment elles se gangrènent... » Et si Boccace dit du mal des personnes, il n'a que de respectueuses paroles pour la foi et la substance du Christianisme. »

Ainsi s'expriment à peu près tous les autres. Comment s'expliquer le désaccord? Les accusateurs de Boccace furent-ils seulement les clercs dont la conscience peu nette se sentait atteinte par les mordantes satires du Décaméron, ou y eut il vraiment dans ses écrits quelque chose d'imputable, catholiquement parlant?

Examinons brièvement l'œuvre littéraire de notre auteur. Le fait de clouer au pilori les prêtres et les moines qui avec une foi insuffisante, exerçaient leur ministère n'était pas chose rare par ces temps corrompus, et ne peut être attribué à un manque de religion. Un juge bienveillant ou seulement impartial, peut sur ce point conclure avec la critique moderne, que les satires contre les clercs indignes ont été faites dans l'intérêt même de l'Eglise et par amour pour elle. Dante, Pétrarque, et jusqu'à St-Augustin avaient dénoncé les mauvais prêtres; et puisque le mal existait réellement il aurait fallu s'étonner qu'ils ne l'eussent point fait. Mais Boccace ne fit-il pas plus?

Sincèrement, je le crois. A mon avis, il met dans la censure, dans la satire éducative, une acrimonie et une violence peu communes. Parcourons le Décaméron. Déjà dans le conte II, il écrit que devant « la vie scélé-« rate et honteuse des clercs de la Cour de Rome, le « juif bien loin de se faire chrétien redeviendrait plus « juif que jamais. » En effet, le juif allé à Rome pour se convertir, vit les prélats « pécher par une luxure dé-« shonnête et s'adonner non seulement aux plaisirs na-« turels, mais encore à ceux contre nature, sans re-« mords ni pudeur de telle sorte que le crédit des « courtisanes et des jeunes garçons était tout puis-« sant à obtenir les plus grandes faveurs. Outre cela, « il reconnut qu'ils étaient universellement gloutons, « buveurs, ivrognes, et, tels de vils animaux, occupés « surtout à servir leur ventre. Et regardant plus « avant, il les vit tous si avares, si cupides d'argent, « qu'ils faisaient commerce du sang humain, même « chrétien, et des choses divines : indulgences et bé-« néfices, les considérant comme autant de marchan-« dises pour lesquelles il y avait plus de courtiers qu'à

« Paris pour la vente des draps ou d'autre chose (1); « ils appelaient « procuratie » la simonie la plus ma- « nifeste, et « sustention » la gloutonnerie comme si Dieu ne connaissait pas, je ne dis pas la valeur des mots mais les intentions des esprits pervers, et se laissait, à la façon des hommes, tromper par le nom des choses ».

Voilà, selon Boccace, la vie qu'on faisait à la Cour de Rome. Et dans les couvents? « Les moines d'autre- « fois étaient de très saints hommes de valeur, mais « ceux qui aujourd'hui s'appellent moines ou veulent « être tenus pour tels, n'ont de commun que l'habit « avec ces pieux personnages. Ils s'élèvent contre la « luxure des hommes pour que, ceux-ci se ravisant, les « femmes restent à ceux-là qui prêchent la continence. Ils condamnent l'usure et les gains illégitimes afin « que choisis comme dépositaires des restitutions, ils « puissent faire leurs chapes plus larges, chausser « les évêchés et autres prélatures après avoir dit que « ces biens causent la perdition de ceux qui les pos- « sèdent. Et lorsqu'on leur reproche ces choses et tant « d'autres blâmables, ils estiment qu'avoir répondu : « faites ce que nous disons et non ce que nous faisons » « les absout des plus gros péchés, comme s'il était plus « facile d'être de bois aux ouailles qu'aux pasteurs » (1). « Et ailleurs : « Ah ! honte du monde pervers ! Ils « ne craignent pas de se montrer gras et dodus, le « visage vermeil, recherchés dans leurs vêtements « et dans tous leurs actes ; ils marchent, la poitrine « bombée, la crête levée, non comme des colombes, « mais tels que des coqs orgueilleux » (2). Et puis : « Les prêtres ont entrepris une vraie croisade con- « tre nos femmes ; et quand ils peuvent en mettre « une sous eux, ils s'imaginent également avoir ga- « gné le pardon de toutes leurs fautes, et sont aussi « contents que s'ils avaient amené, enchaîné aux pieds

(1) De Sanctis : Leçons de littérature Italienne « Le trafic des choses Saintes donne ici matière à d'aimables plaisanteries, sans fiel et sans malice. » Voilà comment on écrit l'histoire littéraire ! « Les aimables plaisanteries » sont un vrai et salutaire mépris qui rappelle celui de Dante Alighieri.

(1) Nouvelle XXVII.

(2) Nouvelle LXIII.

« du Pape, le Soudan d'Alexandrie » (3) Et encore :
« Que dirons-nous, si on nous raconte qu'un homme « d'église a usé d'une admirable munificence... nous « dirons que c'est un vrai miracle car ils sont tous « terriblement avares et ennemis mortels de toute li- « béralité. Et bien que tous les hommes cherchent na- « turellement à tirer vengeance des offenses reçues, les « hommes d'église, comme cela se voit, bien qu'ils prê- « chent la patience et surtout le pardon des offenses, « plus fougueusement que les autres hommes se laissent « entrainer... » (4).

Ainsi parle Boccace, avec un très grand et sincère dégoût et non seulement dans les passages que je viens de citer, mais encore dans beaucoup d'autres du Décaméron, soit qu'il censure expressément la vie des moines, soit qu'indirectement il les frappe, en les représentant comme les auteurs d'actions malhonnêtes ; il ne semble même pas craindre de faire injustement retomber sur tous les religieux de son temps, et sur la Cour de Rome, cette faute, qui, bien que commune à beaucoup, ne l'était certes pas à tous. Il faut voir, parmi les autres nouvelles, la IV[e], la V[e], la fameuse XX[e] (celle du jardinier muet qui dans tout un monastère ne trouve pas une religieuse vertueuse) la XXXII, la L, la LXXIV, la LXXXII, dans laquelle une abbesse met sur sa tête, à la place du voile, les culottes d'un prêtre, la LXXXXIII, et la conclusion même du volume dans laquelle l'auteur, se justifiant d'avoir mal parlé des moines, leur décoche à nouveau les traits de son ironie. Et tout ceci ne doit pas être considéré comme le mérite ou le défaut exclusif du Décaméron, car dans l'Amoureuse vision il écrit aussi :

« Grand nombre de nouveaux pharisiens
« Voltigeaient à l'entour dans l'espoir d'une aubaine
« Et décourageant les autres comme des coupables
« Ils se l'appropriaient.

. . . .

« Il est vrai que leurs longues robes
« Ne les embarrassaient guère, mais plus que les autres
« Ils semblaient avoir les mains prestes .

---

(3) Nouvelle LXXII.
(4) Nouvelle LXXXXII.

De même dans le Corbaccio, lorsque reprochant sa luxure à la fameuse veuve, il raconte qu'elle « cher- « chait à se rapprocher le plus possible de la chapelle « des moines, non pour y prier, mais afin que si les « autres hommes venaient à lui manquer, les moines « qui sont de miséricordieux et très Saints Hommes ne « manquâssent pas ». Toutefois il est certain que les autres ouvrages de Boccace, dont beaucoup ne visent qu'un but amoureux ou l'ostentation de cette très vaste érudition classique, qu'il possédait par dessus tous les hommes de son temps, ne se prêtent pas aux digressions qui abondent dans le Décaméron, cette vivante et immortelle peinture de la vie. Ce qu'il y a d'acrimonie violente dans les expressions citées est si évident pour chacun qu'il me semble inutile d'y insister: mieux vaut examiner s'il est vrai (comme l'affirment les critiques modernes) qu'à l'exception des flétrissures de la Cour de Rome et des hommes d'Eglise, on ne trouve rien dans Boccace qui ne témoigne de sa profonde dévotion à la Papauté et à la religion catholique.

Un examen superficiel du Décaméron, permet déjà, il me semble, de douter de cette affirmation. Je ne veux pas donner trop d'importance au fait que Boccace, pour indiquer une chose obscène entraine sans égards la religion dans l'obscènité (Nouv. XVII « Le Saint croissant en main); ni au mot « balivernes », dont il se sert ailleurs pour désigner les prières ; ni à la phrase par laquelle il termine la nouvelle XVI « Et plein de reconnaissance pour les bienfaits reçus, très amis de Messire Dieu » façon excessivement familière, il me semble, de traiter Dieu. (1) C'est quelque chose de plus que la vie licencieuse des moines qui est visé dans la première nouvelle du Décaméron, la célèbre, l'incomparable histoire de Maître Ciappelletto. Boccace décrit d'abord celui-ci comme l'habitacle de tous les vices: faussaire, fraudeur, concussionnaire, faux témoin, homicide, blasphémateur, voleur, sacrilège, ivrogne invétéré, tricheur, sodomite et tout ce qu'on peut encore imaginer de pire. Après que notre homme,

---

(1) De même dans la nouv. LXXII : « Alors, le prêtre, lui prodigua les plus doux baisers du monde, et la faisant parente de Messire le bon Dieu, avec elle s'en donna tant qu'il put ».

sur le point de mourir, s'est moqué de Dieu, il passe en odeur de Sainteté, et adoré par le commun, accomplit de nombreux miracles. Ne ridiculise-t-on pas ici quelque chose qui dépasse les personnes et les vices des clercs ? On pense naturellement : Boccace ne croit-il pas aux saints, ni à leurs miracles ?

On retrouve, me semble-t-il, le même scepticisme dans la nouvelle III, où le Juif Melchisédec raconte l'histoire des trois bagues: ce sont les trois religions, (la catholique comprise), dont chacun des trois possesseurs croit à bon droit, détenir la bonne. Il y a ensuite la nouvelle VI dans laquelle on voit le grand Tribunal de l'Inquisition créer de fausses accusations d'hérésie pour dépouiller les riches citoyens de leur avoir; et vendre ensuite la sentence en se faisant « oindre les mains avec une bonne quantité de graisse de St. Jean Bouche d'Or, laquelle fait un bien souverain à la maladie d'avarice des clercs ». Et voilà, mise au pilori la justice de Rome dans ses rapports avec les hérétiques. Dans la nouvelle XII il s'agit d'un marchand très dévot, Renaud d'Asti, qui le matin ne peut sortir de l'auberge sans dire « un pater noster et un Ave Maria pour l'âme du père et de la mère de Saint Julien », et sans prier Dieu de lui donner « bonne auberge » la nuit suivante, et qui, (n'est-ce pas dérision?) trouve trois brigands qui le laissent à peu près nu après s'être enquis s'il était dévot; aventure et demande par lesquelles Boccace semble se moquer, bien que d'une façon voilée, de l'efficacité de la prière.

Dans la nouvelle XXVII parlant des moines, il affirme « qu'ils ont placé tout leur désir et le placent encore « à épouvanter par leurs paroles et leurs images les « esprits des sots, et à leur faire accroire que les pé- « chés se rachètent par les aumônes et par les messes, « afin qu'on leur apporte — à eux qui par fainéantise « et non par dévotion se sont faits moines — sans « qu'ils se fatiguent, qui le pain, qui le vin, qui la pi- « tance pour l'âme de leurs trépassés. »

Discuter si cette observation de Boccace est juste ou non, et si elle répond à une rigoureuse logique, ce serait sortir du sujet. Le fait est que l'Eglise consent à être utile à l'âme des défunts par les messes et les offices funèbres des fidèles, et le catholique qui en doute commence à sortir du giron de Rome. C'est si vrai, que Boccace même s'en rend compte et aussitôt re-

prend : « Il est bien vrai que les aumônes et les prières rachètent les péchés, mais si ceux qui les font voyaient à qui ils les destinent ou s'ils les connaissaient, plutôt les garderaient par devers eux, ou devant autant de pourceaux les jetteraient » : paroles qui loin de corriger, comme il l'entend, ce qu'il a déjà dit, ne font que l'aggraver. Et la nouv. XXXII, dans laquelle Boccace attaque « l'hypocrisie des religieux lesquels... non comme des hommes ayant aussi le Paradis à gagner, mais comme s'ils en étaient les maîtres et les dispensateurs donnent à celui qui meurt, suivant la quantité d'argent qu'il leur a léguée une plus au moins bonne place » ne décèle-t-elle pas, elle aussi un doute sur la validité de l'absolution des péchés que peut concéder l'Eglise ? — doute plus digne d'un incroyant que d'un fidèle ? La religion catholique est ainsi faite que logiquement on n'en peut accepter une partie et repousser l'autre ; ou l'on croit à tout, avec une soumission aveugle, ou bien ouvertement on le repousse.

Si quelqu'un admet et croit que le souverain Pontife est le légitime successeur et le représentant du Christ, et que les prêtres, dans l'exercice de leur ministère, parlent et agissent au nom de Dieu, il ne lui est plus permis de discuter ; mais il doit, en matière de foi, accepter et suivre ce que lui impose le représentant de la divinité. Sinon il cesse d'être « logique » il juge au lieu d'être jugé, et sa religion ne devient plus guère qu'une arbitraire idolâtrie.

Boccace — considéré comme catholique — peut-il donc raisonnablement et sans laisser un doute sur sa foi, prendre la liberté de jeter le ridicule sur les reliques des Saints, que l'Eglise indique à la vénération des fidèles ? Peut-il parler (Nouv. LX) du « doigt du Saint Esprit » et d'un des ongles des chérubins, » et d'une ampoule de la sueur de St Michel quand il combattit le diable », et d'autres choses semblables ? Il ne peut certainement pas. Quelqu'un pourra tenter de le justifier, fait observer que toutes les plaisanteries, les outrages, les discours, c'est dans la bouche de Fiamette, de Panfile et des autres, qu'il les met ; mais à qui pourrait échapper que c'est lui qui créa de sa fantaisie, et pour son plaisir, de tels personnages, qui auraient pu tout aussi bien, parler d'une façon totalement différente.

Mais continuons. Dans la lettre à Jacques Pizzinge soldat, chevalier, logothète de Frédéric, roi de Sicile, il confirme à peu près son mépris pour la Cour Papale, quand il dit : « Inspice quo romanum corruerit imperium, quid sit spectare ipsam Roman, dudum rerum dominam, tristi Pharisaeorum sub jugo torpentem ».

Mais il y a plus... qu'on prenne là vie de Dante, là cù défendant la poésie de l'accusation d'être contraire à la théologie, il raisonne contre ceux qui affirment que les poètes « ont composé leurs fables sans souci de la « vérité » — « que ceux-là regardent donc, écrit Boc-« cace, les visions de Daniel, celles d'Isaie, celles d'Ezé-« chiel et des autres du vieux Testament décrites d'une « plume divine, et montrées par celui qui n'eut pas de « commencement et n'aura pas de fin. Qu'ils regar-« dent encore dans le Nouveau les visions de l'Evangé-« liste, remplies pour les connaisseurs d'admirable « vertu ; et puisqu'il n'y a point de fables poétiques « ils devront admettre par suite que les poètes ne fu-« rent pas seuls à composer des fables où l'on trouve « plaisir et fruit. »

Donnons à ce passage l'interprétation la plus benigne : il faut prendre la parole de Dieu, dit Boccace, *cum grano salis*. Mais qui l'autorise à le croire? Quelle loi catholique, ou quelle parole d'Evangile lui permet d'affirmer que l'écriture n'est pas vérité absolue, indiscutable et sans conditions ? Galilée, qui fut condamné en 1615, n'avait certes pas dit davantage. Dans ces lignes de Boccace ne lit-on pas, mal dissimulée, une certaine incrédulité au miracle, lequel n'étonne aucun catholique, une fois admise l'omnipotence de Dieu. Là Boccace s'écarte, à mons avis, du blâme des mauvaises mœurs des prêtres, et modifie, par manque de foi ce qui est vérité fondamentale pour l'Eglise. Il se laisse transporter d'enthousiasme pour la poésie, qu'il préfère, et s'écrie : « La théologie n'est pas autre chose « qu'une poésie de Dieu. De même que les poésies de « l'antiquité, l'Ancien et le Nouveau Testament sont « emplis de fables, mais de fables sacrosaintes, écrites « par Dieu ».

Opinion judicieuse, se plairont à dire certains, et fruit d'une admirable intelligence, mais qui risquait fort de n'être pas au goût d'un catholique du XIVe siècle.

Passons au commentaire de Dante, œuvre grandiose, restée malheureusement inachevée. Ouvrons le

volume à l'endroit où le commentateur, toujours débordant d'enthousiasme, suit le divin Poète qui traverse les Limbes : « ... Certainement, d'excellents hommes « (habile précaution pour exprimer son opinion) trou- « vent que l'auteur ne juge pas très bien, quand il a « l'air d'opiner qu'une même peine convient pour le « péché originel à ceux qui parvinrent à l'âge parfait « et à ceux qui moururent avant d'y être parvenus. Et « la raison qui les décide semble être la suivante : « les adultes auraient dû, incités par la religion na- « turelle, chercher à connaître le vrai Dieu, et se laver « ainsi de la tâche du péché originel ; puisqu'ils ne « le firent pas, il ne semble pas, comme paraît le croire « l'auteur, que leur ignorance les excuse, à l'égal de « ceux qui moururent avant l'âge parfait ; mais pour « la négligence qu'ils apportèrent, ils méritent, au con- « traire une peine majeure ».

Par ces paroles, on le voit, Boccace justifie Dante d'avoir mis les Gentils adultes dans les Limbes. Mais il ne s'aperçoit pas que du même coup implicitement il diminue, s'il ne la nie pas, la faute des enfants morts avant de recevoir le baptême. Et poursuivant, Boccace distingue aussi très logiquement, mais peu catholiquement, deux degrés différents de culpabilité parmi les Gentils :

« Il est évident que, chez eux, l'âge et l'intelligence condamnent l'ignorance et laissent le péché sans excuse... toutefois je ne crois pas que chaque ignorance soit également répréhensible, car il faut distinguer l'ignorance FACTI de l'ignorance JURIS ». L'ignorance facti est celle « de choses qui vraisemblablement ne doivent pas être parvenues à la connaissance des hommes », et comme telle devra-t-on la condamner ? « Certes, non, car manifestement ce serait hors de propos, pour la bonne raison que les hommes ne peuvent pas deviner ». Boccace poursuit encore, rigoureusement logique dans sa distinction, et l'histoire Sainte résumée, il conclut : « Donc puisqu'avant la loi judaïque, les mortels vécurent selon leur gré, et sous les lois qu'eux-mêmes se dictaient, pourrons-nous leur reprocher de n'avoir point cherché à connaître Dieu et ses lois divines ? »

Voilà que déjà Boccace veut soustraire aux Limbes, les hommes probes qui vécurent avant la loi judaïque. Et tout de suite, il continue : « et même si ces lois et

« ces miracles dont nous avons maintenant pleine con-
« naissance, le bon Dieu daigna les révéler à ses fidè-
« les amis, comment les Indiens, les Espagnols, les
« Ethiopiens, les Sauromates auraient-ils pu les connaî-
« tre si jamais personne ne leur apporta la nouvelle ?
« Et puisqu'elle ne put les atteindre, quelle justice
« condamnera leur ignorance? (1) ». De tous les Gentils condamnés aux Limbes, de tous les non-baptisés privés de la vue de Dieu, Boccace semble vouloir condamner seulement ceux qui, comme Ovide et Lucain furent ignorants juris, c'est-à-dire ne suivirent pas la vérité dont ils eurent la connaissance certaine. De même que « la loi, qui appartient à chacun, est promul-
« guée et manifestée sans que nul ne puisse avec une
« excuse valable en alléguer l'ignorance, ainsi d'eux
« l'on peut dire ce qu'écrit Saint Paul : *a veritate*
« *auditum avertent, ad fabulas autem convertentur* ».
Mais Boccace ne s'arrête pas là, car s'il a l'air de s'incliner devant la sentence de St Paul, au fond il n'y croit pas : est-ce la faute de l'homme, semble-t-il conclure, s'il reçut en partage une nature si sceptique et si méfiante qu'il ne puisse pas même croire à la vérité manifestée?
« ... En supposant qu'une autre nation (c'est-à-dire les
« Indiens, les Ethiopiens, etc.) ait voulu savoir le secret
« des Hébreux, à eux seuls par Dieu révélé, aurait-
« elle pu y croire? Ainsi qu'ils le rapportent dans leurs
« écrits, nous savons que les Hébreux mêmes, pourtant
« repus de manne et recevant les enseignements de
« Moïse, qu'ils avaient vu pour obtenir leur libération,
« infliger à Pharaon dix plaies cruelles, élever dans le
« désert un serpent de cuivre auquel il suffisait de
« montrer, pour qu'elles guérissent, les plaies faites par
« d'autres serpents, qu'ils avaient vu frapper d'une ba-
« guette le rocher d'où était sorti un fleuve pour les
« désaltérer, ne lui accordaient pourtant pas une foi
« entière mais sous un prétexte ou un autre ne fai-
« saient que murmurer... enfin, élevant malgré sa
« défense, un taureau d'argent, ils l'adorèrent, l'hono-
« rèrent et le magnifièrent pour leur Dieu »...

La question, on le voit, s'est amplifiée et élevée au-

(1) Rappelons, pour honorer ainsi la logique de Boccace, comme la foi de Dante, de quelle façon pour éclaircir le même doute, ce dernier se faisait répondre par l'Aigle divin (Paradis XIX, 70 et suiv.)

dessus de celle, plus simple, des Gentils et des Limbes; la logique est une route trop périlleuse pour qui veut seulement se rendre là où conduit la foi, et on ne peut la suivre, sans courir le risque de sortir des limites du dogme préconçu. Est-ce notre faute — semble se demander Boccace — et devons-nous être punis, si l'intelligence humaine est aveugle, au point de ne pouvoir croire à la vérité même fortifiée par les miracles, mais préfère suivre l'erreur ? (1) Que veut-on de plus d'un catholique, apostolique et romain ? Encore un pas et il niera la foi à l'Evangile.

Mais Boccace qui avait commencé son discours en attribuant ses idées à « certains excellents hommes » et poursuivi le raisonnement pour son propre compte, s'aperçoit du précipice dans lequel il va tomber, et comme pour atténuer l'importance de ce qui a déjà été dit, il conclut par le nécessaire et salutaire avertissement : « Néanmoins, soit dit pour moi en passant, j'entends ne pas déroger, et dans aucun acte, à la catholique vérité, ni à la sentence des plus sages »...

TULLIO MURRI.

Traduit de l'italien par M. L. FORNI.

(A suivre.)

---

(1) Landau avait bien raison d'appeler Boccace le « tolérant italien » tolérant s'entend en matière de religion : — et quelle tolérance !

Terre et quelques Saints

VOYAGE

Tu es entré dans le jardin des sortilèges. Les murs si hauts ne donnent pas d'ombre. Mais toutes les portes d'un coup de vent se sont fermées et leurs clés brisées dedans.

Jardin sans feuillages. Les fleurs expirent d'épuisement vidées de parfums de songes. Les oiseaux se laissent aller à leur aile et sans qu'ils aient chanté retombent ivres de chant.

C'est l'enfant qui est là près de la margelle très usée et de ce puits sybillin dont le fond luit de mille anneaux perdus. Les anges c'est dans les étoiles qu'ils aiment lire leurs joues ridées et leurs cheveux gris. Charles enfant aux yeux grands aux lèvres courbes aux mains impunies si tu te penches encore tu liras le signe des miroirs le chiffre des chants tu compteras les robes grises des épousées et celles des délaissées qui sont de safran. Tu connaîtras l'angle exact des mains jointes qui se défont. Et ce goût chimique des larmes qu'on boit mêlées à du soir à des baisers tu le trouveras au fond de toi comme une aile repliée.

Ah ! Maintenant si je m'en vais l'enfant est après moi chose petite comme une ombre de midi mais née sans remède mais jointe comme l'amour.

Le jet d'eau vertical il retombe à droite à cause du vent d'ouest et tu vois qu'Urgèle est morte enceinte de saisons mais plus stérile qu'Elsie la poupée et tu vois que Marie succombe au bord de son pays en respirant son soir d'enfance — il retombe à gauche à cause du vent d'est et tu vois que la cavale sainte hennit au devant du couchant et que l'enfant qui délirait guérit sa plaie avec deux fleurs camuses — il retombe en gerbes

à cause du cyclone et tu vois que les autos lourdes et plates s'enfoncent sur le sable où montent des mirages et au bout c'est la soif qui tourne autour d'elle-même sans main sans bouche avec son flanc brûlé.

Les sentiers se sont perdus l'un dans l'autre. Marche tu ne sauras plus si ce qui brûle sous ton pied c'est la cendre scythe ou l'humus du hameau le gazon de Tityre ou la dalle de l'arche. Les chevelures qui flottaient sur les nuits en se mêlant ont fait un seul parfum où tu ne retrouveras ni Cassandre ni Jeanne plus ambigu que minuit sans les ombres plus sauvage qu'Eurydice et les saxophones que le rut et la rose des vents.

Est-ce une agathe qui s'éveille ou quelque oiseau blessé au front ou cette amour mal endormie ou ce cri de petite fille que fait la terre quand on l'entend : tu ne démêleras plus tous ces fils qui ont perdu leur origine et leur destinée.

Meurs debout sous ce soleil polaire qui ne se couchera pas. Meurs l'âme aspirée de toi et les pieds collés aux saisons. On se réveille le troisième jour. L'enfance monte au ciel. Les machines à écrire grésillent comme une pluie sur la fenêtre.

PRIERE AU MIROIR

L'homme a reçu une idée à travers la gueule comme un coup de poing américain. Trente-six mille chandelles. Dedans il y a un soleil. L'homme crache dans le plateau de Salomé ses dents ses vague-à-l'âme. Il pleut des héliotropes des prophéties.

Toutes les persiennes descendent devant la vie les boulevards majuscules les chemins d'Orient les ciels en cheveux de fée les cantiques d'Occitanie. Les persiennes sont couleur de cauchemar d'illuminations.

Tous les bruits deviennent un son seul accord en do majeur et c'est la germination du silence. Dedans ce qu'il y a de plus beau comme cantiques : les mitrailleuses qui fauchent en chinois les hauts-parleurs qui rayonnent sur les tribunes rouges le vendeur qui crie la Pravda entre les étoiles et la neige.

Les flacons débouchés rendent l'âme. Le benzol et le sel odeurs de la civilisation.

L'homme chancelle. D'étourdissement. D'éblouisse-

ment. Sa face lavée de révélations il ne la reconnaît plus dans ce miroir étoilé.

Ici la mer d'ombre commence la mer sans nef et sans mouette la mer sans hélice et sans psaume la mer sans cœur qui luise en forme de signe sans ce regard de frère cruel et régénérateur.

— Miroir je vous demande l'abat-jour en peau de pêche qui s'allumait en même temps que l'amour le stylet marocain soudain plus nu qu'une lumière qui jouait à penser sur un poignet sans veine ce turban fait d'un peu de Perse et de songerie qu'aimaient les cheveux à cause de son triste secret de sa chaleur cette face faite de mille faces que la volupté mettait nue comme un coup de projecteur.

Le miroir répond qu'il n'est plus qu'une étoile.

— Tais-toi ! Etoile sans lumière. Faux diamant. Espoir un strass. Et moi qui me suis si chéri. Ah ! Qu'as-tu fait de moi et de ces yeux que j'ai pour aimer les choses toutes et de ces méplats de si bonne qualité. Restitue-moi mon image.

L'homme lève les persiennes. Ah ! L'air fait pour les poumons d'enfance. La douce ville en pourriture faite pour les yeux habitués. Pluie des poèmes. Les boîtes à poudre sont à leur place. Les mannequins anglais. Les colliers de perles. La tête de Iochanaan.

Délices.

Allons ! Ce ne sera pas pour aujourd'hui.

JOURNEE

A midi le soleil déchire tes rideaux ton sommeil. Il y a un bruit de vie universelle de douche de fleur. Tout ce qui est précieux recommence à trouer chaque seconde les bielles les pistons les topazes les folies du sage. Tout. Ta sandale est électrique. Le jet d'eau fait aux épaules au creux du dos le bien d'un rêve d'une décision. On retrouve dans la poche chauffée de soleil la lettre chiffonnée où l'on traça au bord d'une théière et des musiques l'algèbre des passantes aux yeux égyptiens. Les douces torpédos caressent l'échine des avenues soufflent leur haleine de pétrole de voyage. Les rhododendrons s'éteignent. Les lampes fleurissent. Les cours de la Bourse ont un dernier sursaut sur les beaux ta-

bleaux des Banques. Les foules se dégagent s'évadent au fond des métros de la terre du rêve pleins d'ampoules faibles de doigts fanés d'ascensions. Tu manges un beafsteck américain devant un beau journal volumineux qui sent l'encre les courses les révolutions les voyages et les beaux assassinats. Ton âme est un planisphère. Le jazz band souffle par dessus comme une tempête jaune. Le théâtre est un microscope. La seconde nuit descend avec le rideau de fer. C'est l'heure où les femmes qui passent au long des façades et des lauriers en pot et des vestibules du vertige lui sont par en dedans comme des poupées électriques comme les poulpes des eaux profondes. Les tapis en fleurs sont étendus sur le monde. Les talons jouent au domino. L'idée tourne en équilibre sur une aiguille électrisée. Les abîmes emplissent les hommes pleins d'alcools et de lumières. On commence à s'éveiller à s'endormir. Bois du café. Lave tes dents pleines de soir. Inscris deux télégrammes. Fais un poème avec les arabesques de l'automne, la main coupée du nègre hawaien toutes les portes ouvertes qui continuent sans cesse à battre sans cesse à battre comme des yeux.

Charles PLISNIER.

DEUX CONTES

Maternité

à Hélène KRA.

Il y avait plus d'un mois que nous étions à Marseille et notre campement de réfugiés Arméniens, hors de la ville avait déjà prit l'allure d'un petit village. On s'était installé comme on pouvait. Les plus riches sous des tentes, d'autres sous des hangars en ruine, mais la plupart des réfugiés n'ayant trouvé mieux s'étaient abrités sous un tapis, soutenu aux coins par quatre batons. On s'estimait heureux, si par hasard, il se trouvait un drap qu'on tendait d'un côté à l'autre et qui faisait comme un mur aux yeux indiscrets. On se sentait alors un peu chez soi. Les hommes avaient trouvé du travail — n'importe quoi — mais enfin ils ne crevaient pas de faim, et les enfants avaient de quoi manger. Moi seul je ne pouvais rien faire.

Je mangeais le pain que mes voisins voulaient bien m'offrir et cela me pesait.

J'étais pourtant un grand garçon de quatorze ans, sain et robuste. Mais comment songer à chercher du travail, quand je portais littéralement sur mon dos, le fardeau d'un nouveau-né, qui hurlait sa famine du matin au soir, depuis sa naissance, qui avait provoqué la mort de notre mère? Qui aurait voulu de mes services quand mes compatriotes même m'avaient chassé de leurs parages, ne pouvant plus supporter ces cris ininterrompus qui les empêchaient, la nuit de dormir? Moi-même j'étais étourdi de ces hurlements ma tête était vide, et j'errais comme un damné, mourant de sommeil et de fatigue. traînant toujours avec

moi ce fardeau assourdissant qui était né, pour mon malheur et pour le sien, et qui avait si mal choisi le avec irritation, et tous étaient à lui souhaiter la mort par pitié. Mais rien n'y faisait, ce nouveau-né s'acharnait à vivre et à crier de plus belle sa famine. Les femmes affolées se bouchaient les oreilles, et moi j'allais deci-delà, comme une personne ivre. Je n'avais pas un sou dans les poches pour lui acheter du lait, et aucune des femmes de notre campement n'était en état de l'allaiter. C'était à devenir fou. Un jour n'y tenant plus, j'allais de l'autre côté de la place, chez les Anatolites qui avaient comme nous autres fui de l'Asie Mineure, les massacres turcs. On m'avait dit qu'il se trouvait par là, une femme en couches qui peut-être prendrait l'enfant en pitié. J'allais donc plein d'espoir. Leur campement était pareil au nôtre. La même misère. Des vieilles étaient accroupies par terre sur des matelas, des enfants pieds-nus jouaient dans l'eau sale. A mon approche quelques commères se levèrent pour me demander ce que je désirais. Mais moi, je ne m'arrêtais qu'au seuil d'une tente ornée d'un icone de la Sainte Vierge, d'où sortaient les vagissements d'un bébé. « Au nom de la Très Sainte Vierge, dont vous avez l'icone, dis-je en Grec, prenez en pitié ce petit orphelin et donnez-lui un peu de lait. Je suis un pauvre Arménien. » — A mon appel une belle femme brune paru. Elle tenait dans ses bras un nourrisson qui têtait béatement le sein maternel, les yeux mi-clos.

— « Faites voir ce gosse, me dit-elle. Est-ce une fille ou un garçon ? » — Mon cœur trembla de joie. Quelques voisines s'étaient assemblées pour voir. Elles m'aidèrent à délier de mon dos, le sac dans lequel était suspendu mon petit frère et curieuses, elles se penchèrent. Je tirais la couverture. Alors les femmes poussèrent un cri d'horreur. Cet enfant n'avait plus rien d'humain. C'était un monstre. La tête était devenue énorme et le corps d'une maigreur invraisemblable s'était recroquevillé. Comme jusqu'alors, il n'avait têté que son pouce, son petit doigt s'était enflé et ne pouvait plus entrer dans sa bouche. C'était atroce ! moi-même je reculais effrayé.

— « Sainte Vierge! fit une des commères, mais c'est un vampire, un véritable vampire que cet enfant ! J'aurais eu du lait, je n'aurais pas eu le courage de l'allaiter. »

« Un vrai Antéchrist, dit une autre en se signant, un véritable fils de Turc ! »

Une vieille était accourue : « Hou ! hou ! cria-t-elle en voyant le nouveau-né, — « c'est le diable en personne ! » Puis se tournant vers moi, elle me dit : « Va-t-en fils de malheur et ne remets plus les pieds ici, tu nous apporteras le mauvais sort ! »

Et toutes ensemble de me chasser et de me menacer. Je m'en allais les yeux pleins de larmes, emportant le petit enfant hurlant toujours sa famine.

Il n'y avait rien à faire. Il était condamné à mourir de faim. Je me sentais immensément seul et perdu. D'ailleurs un petit froid me montait sur le dos, à l'idée, que je portais un monstre pareil !

Je m'assis à l'ombre d'un hangard. Il faisait encore très chaud. La campagne s'étendait tout autour en terrains vagues, aride, pleine de détritus. Midi sonna quelque part. Alors je songeais que depuis hier je n'avais rien mangé. Il me fallait aller rôder par les rues, autour des terrasses des cafés, chiper quelque brioche à moitié mangée, laissée sur une assiette, ou bien chercher dans les ordures ce qu'un chien n'aurait pas mangé. La vie soudain m'apparut si pleine d'horreurs que je couvris mon visage de mes deux mains et me mis à sangloter éperdûment. Lorsque je levais la tête un homme se tenait devant moi et me regardait. Je reconnus le Chinois qui venait souvent à notre campement vendre des objets en papier, que personne d'ailleurs ne lui achetait. Souvent on l'avait raillé sur sa couleur et ses yeux bridés, et les enfants l'avaient houspillé : « Hé ! hé ! le sale Chinois ».

L'homme me regardait avec douceur et remuait les lèvres comme s'il voulait de parler. Enfin il me dit : « Il ne faut pas pleurer mon enfant... » et puis, timidement : « Viens donc avec moi. » Pour toute réponse, je hochais négativement la tête, et j'eus envie de fuir. J'avais entendu dire tant d'horreurs sur la cruauté des Chinois ! A notre campement on allait même jusqu'à raconter qu'ils avaient l'habitude de voler les enfants des chrétiens, comme les Juifs, pour les tuer et boire leur sang.

L'homme pourtant, restait là, et ne bougeait pas. Alors comme j'étais dans une grande détresse je le suivis. Qu'est-ce qu'il pouvait m'arriver de pire ? Che-

min faisant, je trébuchais, je crois, de faiblesse et faillis tomber avec l'enfant. Le Chinois s'approcha de moi, prit le nouveau-né dans ses bras et le pressa tendrement contre lui. Nous traversâmes quelques terrains vagues, puis l'homme prit un sentier qui nous mena juste en face d'une espèce de case de bois, entourée d'un minuscule jardinet. Il s'arrêta devant la porte et tapa deux fois ses mains l'une contre l'autre. Quelques pas légers dans l'intérieur et une toute petite jeune personne vint nous ouvrir. En nous apercevant son visage rond s'empourpra, et un joyeux sourire l'éclaira. Elle nous fit une courte révérence. Comme je restais là, hésitant, planté sur le seuil, le Chinois me dit :« Entrez donc, n'ayez pas peur; c'est ma femme. » J'entrai dans une pièce assez grande, qui était séparée au milieu par un paravent en papier de couleur. Tout était propre et net, quoique d'un aspect très pauvre. Dans un coin j'aperçus un berceau en osier : « C'est mon bébé me dit la jeune femme, en penchant gracieusement la tête de côté et me souriant. « Il est tout petit et tout beau, venez le voir. » Je m'approchais et l'admirais en silence. Un poupon dormait tranquillement, à peine sorti des ténèbres de la chair maternelle, couvert d'une étoffe précieuse, d'un brocart lamé d'or, comme un petit roi. Puis le mari appela sa femme, le fit asseoir sur une natte et sans rien lui dire, lui posa doucement sur les genoux le petit affamé, en s'inclinant profondément devant elle. La femme se pencha étonnée, tira de ses mains la couverture dans laquelle il était enveloppé. Et le nouveau-né apparut dans son horreur squelettique.

Elle poussa un cri, un cri d'immense pitié, étreignit l'enfant sur son cœur et lui donna le sein. Puis, avec un geste de pudeur, elle ramena un pan de sa robe sur sa poitrine gonflée de lait.

Lilita Nakos.

Davos Juillet 1929.

Bâtard

Cet après-midi là, je rentrais tard de l'école. Je marchais toute préoccupée pour trouver une histoire à raconter à ma mère, car j'étais retenue en classe en punition. Il faisait obscur et il commençait à pleuvoir doucement. Pour rentrer à la maison je devais traverser tout le vieux quartier de la petite ville aux ruelles étroites et malpropres. Je marchais distraitement, quand j'entendis quelqu'un marcher derrière moi. Je voulais justement voir, mais au tournant de la ruelle un grand coup de vent m'empêcha. Notre maison se trouvait au fond de cet impasse — une grande lanterne à pétrole, allumée, se balançait au vent, éclairant faiblement une grande cour pavée où un mûrier, les feuilles éparses se mourait aux premiers froid de l'automne. La ruelle était déserte, pourtant j'entendis quelqu'un marcher sous les arcades. Je me retournais, et j'aperçus, une grande femme en noir, habillée comme une veuve. Elle me regarda fixement, d'un regard étrange. Puis elle disparut. Je frissonnais de terreur. La lanterne à pétrole grinçait toujours, balancée par le vent, et jetait des ombres mouvantes autour de moi.

J'avais peur de monter à la maison par l'escalier sombre. Enfin je montais en retenant ma respiration. Dans la maison il faisait obscur. Mes parents étaient absents, et je trouvais ma grand'mère seule assoupie sur le sofa de la chambre. Je déballais mes livres et m'installais dans la salle à manger, à côté de la table pourp réparer mes devoirs du lendemain. On entendait le vent hurler et malgré les fenêtres closes les rideaux se balançaient. Il faisait triste. Mon cœur était oppressé. Je n'avais aucune envie de travailler. J'allais vers la fenêtre et m'appuyais contre les vitres. Alors j'entendis des pas sur l'escalier. Je me penchais et je vis la même femme en noir qui descendait lentement

en regardant du côté des fenêtres. Elle m'aperçut et nos regards se croisèrent. La nuit maintenant était tout à fait tombée et il faisait sombre dans la chambre. J'allumais une lampe à pétrole et me mis à faire mes devoirs. Quand, à côté, j'entendis chuchoter. D'abord je ne prêtais aucune attention. Je faisais mon thème de grec — une fable d'Esope — en soulignant chaque mot.

Mais j'étais distraite. Entre les lignes de mon livre apparaissait le visage de cette femme en noir que j'avais rencontrée. Je me creusais la tête pour chercher dans ma mémoire ou je l'avais vue déjà. J'en était là de mes réflexions, quand j'entendis dans la chambre de ma grand'mère la voix d'Assimina, notre bonne, qui disait : « Mais puisque je vous assure, Madame, que je l'ai vue. Elle vient de descendre à l'instant les escaliers. Je lui ai demandé ce qu'elle voulait, et *elle* m'a répondu qu'elle désirait parler à Monsieur... » En ville, on raconte que son fils est malade... »

« Malade ? », fit ma grand' mère d'une voix étouffée ?...

« Oui malade », dit Assimina — « c'est comme ça qu'on m'a raconté... Elle doit être venue pour demander de l'argent... »

Le vent m'empêcha d'entendre le reste... Mais Assimina reprit : « J'oubliais de vous dire qu'elle m'a dit qu'elle reviendrait... »

Je laissais tomber mon livre et me mis à écouter... Mon cœur battait à se rompre...

Ma grand' mère soupira profondément... « Ah, » dit-elle, « c'est cela qui me fera mourir... Dieu m'est témoin pourtant, qu'alors je ne savais rien... On me l'avait caché... oui, on m'avait caché que mon fils avait eu un enfant avec elle... »

Et la voix d'Assimina, avide d'apprendre, insista.

« Et.... y a-t-il longtemps de cela?... — Un jour — c'était un dimanche, je l'ai vue avec son fils... on me l'a montré... c'est un grand garçon de 20 ans... Il travaille parit-il dans une imprimerie... Il a les yeux de Photini.. » Et ma grand' mère de répondre... « oui, il y a longtemps de cela... Elle était d'un village — et très pauvre — moi aussi, alors je ne l'ai pas voulu... Et c'est longtemps après le mariage de mon fils avec la mère de Photini, que j'ai appris ce qu'on m'avait

caché... Depuis lors ma vie est un martyre... » Et ma grand'mère se mit à pleurer... à cet instant on sonna à la porte. Je repris vivement mon livre et fis semblant d'être plongée dans ma lecture. Ma tête tournait — je suffoquais. Mes parents venaient de rentrer. Assimina voulut mettre le couvert et je me levais. Je montais vite dans ma chambre. Je voulais être seule. Mais ma mère m'appela pour le souper. A table elle me regarda et me demanda si j'étais malade. « J'ai un peu mal à la tête », dis-je « ce n'est rien. » Mais ma grand'mère ne put rien manger non plus. Mes parents par contre paraissaient contents. Aussitôt le dîner fini, je montais me coucher... Je feignis d'être malade. Ma mère m'apporta une tisane et me souhaita bonne nuit. Une fois dans mon lit je me mis à penser. J'étais bouleversée... l'idée d'avoir un frère m'avait ravie et émue. Toute la nuit je ne pus fermer l'œil. Je rêvais à ce frère que je ne connaissais pas... Déjà je l'aimais... je voulais lui donné tout ce que j'avais... Ma croix en or que je portais autour du cou, mes livres — enfin tout !

Il était pauvre et moi je dormais tranquillement dans mon lit. J'avais des remords comme si la faute retombais sur moi... Comme j'aurais voulu le voir, le serrer dans mes bras, lui dire : « Mon frère. » — Et depuis lors je ne pensais qu'à m'échapper de la maison, et à aller le trouver...

Mais le lendemain quelqu'un était venu me chercher à l'école, et mes parents ne me laissèrent plus sortir seule... — Par la bonne — bavarde et indiscrète — j'appris qu'il s'appelait Yani, et que sa mère était couturière... — Je me répétais son nom à voix basse comme dans un baiser... Je ne rêvais que de lui... Ainsi se passa l'hiver, sans que jamais je pus aller le trouver, mais le cœur rempli de sa présence. Vers la fin du mois de février mes parents partirent en voyage... Je restais seule avec ma grand'mère... Un jour enfin je pus me soustraire à sa surveillance... Je sortis dans la rue par une porte de côté sans être aperçue... Je marchais à grands pas tressaillant à chaque bruit... Je m'égarais dans quelques ruelles, et après avoir longtemps marché j'arrivais... La rue ou ils habitaient était bordée de terrains vagues... Deux maisons délabrées, et la fameuse imprimerie était un *trou infect*... J'étais là, hésitante au coin de la rue, quand dans le sous-sol

de la maison d'en face, j'entendis tousser... Je m'approchais... Pour mieux voir je m'accrochais à la fenêtre en me haussant un peu sur les pieds... J'aperçus alors un jeune homme — livide — la tête renversée sur les oreillers... Il se tenait couché sur le dos — les yeux grand ouverts fixés sur le mur d'en face... Les oreillers me parurent énormes et quand il toussait ils bougeaient. Ses mains étaient longues et jaunes sur les couvertures. A côté du lit, il avait une table recouverte d'un journal... dessus un crachoir et une tasse de lait. La chambre me parut basse et sur les murs il y avait des grandes tâches humides... Sur la terre battue traînait un « *mangali* » éteint sur une sorte de tapis fabriqué avec des restes d'étoffes de laine... Une femme — le dos tourné contre la porte faisait la lessive dans un coin... Je restais appuyée contre la fenêtre un long moment... Je n'osais pas entrer. Enfin je pris mon courage et frappais timidement à la porte... Mon cœur battait... La femme laissa son ouvrage et vint m'ouvrir... Je n'entendis traîner ses savates... Elle entr'ouvrit la porte. Son visage était dur... Elle me regarda longuement des pieds à la tête... Puis elle s'approcha de moi et me dit d'une voix sourde et basse, en clignant un peu les yeux : « Va t'en, fille de ton père, et ne remets jamais plus les pieds ici... » et me ferma la porte... Je restais là, immobile, la tête baissée, les larmes dans les yeux... Puis je m'en allai lentement dans le soir par les ruelles à peine éclairées.

Lilita NAKOS.

(1) Mangali : espèce de *réchaud* poêle, dont le peuple se sert pour se chauffer.

Chroniques

POESIE

Jean de Bosschère — Henry Michaux
Jules Supervielle

Si j'entreprends de parler des poètes, il ne se mêle à mon désir de les approcher du plus près, nulle ambition de disputer publiquement des chances qu'ils ont de pouvoir subsister, grandir parmi nous. D'autres que moi s'en chargeront, s'ils ne l'ont déjà fait. Je ne vois que l'intérêt, pour moi, de retrouver dans leur angoisse, leurs incertitudes, leurs colères, mon propre tourment, le plus nu, le plus secret, et aussi les chemins perdus de l'amitié, et le désir aussitôt, qui m'entraîne, de faire à mon tour entrer ces chemins dans les tourments d'autrui. N'ayant trouvé nul remède encore à mon propre trouble, je ne puis montrer de rigueur si je viens à juger des précautions, du temps que d'autres ont employés pour s'approcher du leur, pour le soumettre ou s'y soumettre. En d'autres temps j'aurais condamné sévèrement ces façons d'être. En d'autres temps : C'est qu'aujourd'hui je ne pourrais sans rougir juger les hommes en fonction d'un absolu dont j'ai bien senti que mes faiblesses, celle du corps et celle du cœur, tachaient à m'éloigner moi-même, quels qu'en fussent mon secret désespoir et mon croissant désarroi.

Je ne sais pourtant si Jean de Bosschère (1) accepterait ce simple signe du cœur que lui fait un homme, si pour lui désormais, avec l'ami, on ne peut être deux hommes. D'autant que l'on ne peut imaginer ici que le poète écrive un moment pour nous. Ne serions-nous pas alors vraiment « *des araignées, des mouches sans ailes et des squelettes, et des vers roses à ventre gros* ». Où est la raison de ses écrits sinon dans le besoin qu'il éprouve à sortir de cette angoisse et qui le porte présent aux sabbats des

---

(1) *Ulysse bâtit son lit.* — O. Fourcade, éditeur.

blasphèmes, aux ordres des démons qu'il délivre et nourrit, « *dans l'eau rose, puis dans l'eau verte* », de s'arracher à cette épouvantable solitude où Dieu même n'intervient que pour le torturer, lui adresser « *un mal sélectionné* ». C'est à ce « *Père sans merci* », à ces démons, ces esprits malins, qu'on entend parler de Bosschère au long de ces poèmes, pleins d'une gravité fiévreuse, dont on n'arrive pas à bien savoir s'ils le soulagent vraiment ou si la révolte en eux ne trouvent pas à la fin son meilleur recours, de nouvelles raisons d'exister. On épouse assez aisément leur rythme saccadé. On n'entre pas sans émotion dans la maison d'un poète où les questions se pressent, ouvrant, fermant brusquement les portes, faisant de l'air à la fin cette chose grise et qu'il faut manger.

« *Il faudrait pour le moins six cervelles.*
« *Des cervelles larges comme des ventres.* »

Et Dieu tant appelé, tant aimé, tant souffert, voici qu'il n'est pas. « *Toutes les réponses furent noires* », et l'univers est là, étroit et borgne, et plus loin, la perspective du vide elle-même n'est pas rien, mais une larve qui ronge. C'est l'absolu qui le tourmente et le poète connaît mieux que personne son impuissance, et l'impuissance du langage de quelque nature qu'il soit, à s'en approcher. Mais rien ne peut désormais contre lui, ni contre sa tentative désespérée. Il s'est engagé sans retour dans son propre vertige, armé de ses visions, frappé de ses terreurs, traversé d'un vent de folie. Cette folie elle-même est d'une qualité singulière. Nulle pensée ne vient, n'est portée au hasard. C'est un « *enfant monstrueux, mais cruellement réfléchi* », qui parle, et les messages qu'il envoie ne visent que lui-même.

Pourtant, rien ne pouvait nous préparer à d'autres rencontres comme ce manque d'abandon, ce repliement de la misère, de l'angoisse sur elles-mêmes, cette prudence observée au sein de la grande aventure imprudente. Le puissant décor entrevu d'un monde torturé, les cris du poète eux-mêmes, devaient nous favoriser le passage à ce domaine sans relief, sans ombre, qui est celui d'Henry Michaux, et où l'on entendit quelquefois aussi « *une lamentation telle qu'on se serait cru sur terre.* » De Bosschère avait ressuscité pour nous le Malin, et ses façons d'en parler, de l'opposer à Dieu, nous l'avait fait presque aimer. Et c'est Michaux que nous trouvons soudain, que nous aimons. (2)

Si le Diable existe, si l'on pouvait s'en approcher, s'il consentait à se montrer sous son vrai jour, il ne donnerait pas autre

---

(2) *Mes propriétés.* — O. Fourcade, éditeur.

chose sans doute, au premier contact que cette impression de singularité absolue, ce manque de conventions dans l'esprit, et sans doute aussi, cette absence de limites corporelles qui ne peut venir que d'une souffrance trop grande. Où De Bosschère ne trouvait qu'à pousser son cri de désespoir et de fureur, multiplier ses questions, il semble tout à coup, à la suite de Michaux que les lieux se sont mis à répondre. Mais peut-être ce poète a-t-il pris le parti, simplement, de ne pas se fâcher. Sans doute, c'est la même colère, mais un rire féroce ici le secoue, rire immobile et ramassé comme un fauve avant le bond. Le langage spontané qui l'enserre et nous parvient est le plus naturel qui soit, le moins littéraire. L'on connaissait d'Henry Michaux déjà et l'on retrouve ici, cette vertu d'insolence, qui nous restitue un monde mesuré, pesé, défini, menacé par les maximes et les proverbes qu'elle invente. « *La colère est un équilibre qu'il est pénible de garder* ». Et l'on éprouve bientôt qu'il n'est pas de meilleur moyen de se prémunir contre elle que de s'en approcher seulement sous le couvert du rire, de l'humour ou du sarcasme, et plein d'assurance.

« *Noyau dans le fruit et poète dans son néant* », écrit Michaux, mais aussi :

« *C'est moi qui...*
« *Ce sont les autres qui ne pas....* »

C'est se donner, ou paraître se donner du moins entièrement pour l'affirmation, fut-elle gratuite, pour la certitude. Et cette volonté est à ce point servie par Michaux, que ses créations véhémentes imprévues, son fantastique « verbal » prennent une réalité bientôt irréfutable.

Ce à quoi De Bosschère s'adresse toujours obscurément, ce monde invisible, nombreux, des démons et des esprits, ce que nous livrent plus précisément, mais toujours avec une certaine prudence amoureuse, ses dessins, ses eaux-fortes, il nous faut bien admettre qu'ici Michaux se fait fort de nous le montrer, qu'il nous en donne le signalement et le signalement des êtres qui le peuplent, et que, dès lors qu'il en a parlé, nous ne pouvons plus douter de leur existence lointaine peut-être, mais accessible.

Toutefois, n'est-ce pas là déjà s'en défaire et comme un remords qu'on laisse écouter, la façon la plus certaine de s'en débarrasser, de n'en plus trop souffrir. Il existe une façon bien particulière chez Michaux de se mêler, de s'identifier au collectif, et pour le dépasser; et c'est à cela que s'alimente la part prophétique de ses écrits. L'imperceptible est bien tentant, l'insaisissable, et combien révélateurs. Il n'est plus rien, si l'on a pu

s'en approcher, qu'on ne doive atteindre. « *Vous en verrez de tous les types là-dedans, je ne les ai pas encore montrés* ». C'est qu'il sait aussi bien que Jean de Bosschère, les misérables limites de l'homme misérable, et ne le croyez pas si fermé qu'il en à l'air. « *Ne me laissez pas pour mort... Ne me laisse pas seul avec les morts. Parle-moi je t'en prie...* »

Mais voilà. Quand De Bosschère interroge le monde, Michaux a pris le parti de répondre lui-même en détruisant ce monde; c'est la révolte toujours au service d'un trop grand amour mal agissante. « *Autrefois j'avais trop le respect de la nature. Je me mettais devant les choses et les paysages et je les laissais faire. Fini, maintenant j'interviendrai..* »

Quant à ses façons d'intervenir, de parler, l'on a vu déjà dans « *Oui je fus* », à quel pouvoir de suggestion peut aboutir un langage inventé par le poète, et fait de combinaisons de mots criés, d'interjections. Ces théories de sons s'épuisant, s'achevant dans un aveu paisible, le tout baignant dans la lumière la plus simple, la plus naturelle qui soit. Dans l'image qu'un étranger se fait de notre langue, la façon dont il s'en empare et tache à s'en servir, ne pourrions-nous pas trouver une logique, un mécanisme perdus, des raisons d'exister, plus larges peut-être que celles qu'on veut bien nous enseigner. A l'étranger qui nous aborde, sa langue ne peut servir; C'est comme du silence dont il doit se défaire. Et l'on voit quelle virginité peut être à ce moment la sienne.

Et aussi que l'on touche à quelque secret perdu dont on doit savoir gré à Michaux de s'être approché. Il fallait pour cela bien plus que du courage, un peu de méchanceté. Mais nous avions senti déjà dans le cœur d' « *Ulysse* » battre cette cruauté nécessaire dont les animaux pompent leur victime « *toute entière par les oreilles* », et dont on peut dire que jamais on ne la vit plus fréquente qu'aujourd'hui.

Dans les poèmes de Jules Supervielle (3) l'on ne peut toutefois trouver cette cruauté, à ce point affirmée. Elle est là pourtant, mais il la faut chercher, non pas tant dans le poème, qu'autour de lui. C'est elle qui entoure le poète, l'emprisonne. Elle est à la fois le poids des souvenirs, le brouillard des morts, la cloison qui les sépare des vivants, si tenue pourtant, le tourment de l'amour, l'idée même de la liberté et qui a dû grandir avec l'univers du poète. Les caprices de l'imagination avait créé ce ciel pavé d'astres, des « *Gravitations* », et c'était le monde des objets et des êtres, la terre entière que ce ciel absorbait. C'était toujours à celle-ci, à ses montagnes, à ses bran-

(3) *Le forçat innocent.* — N.R.F.

ches, ses mains, que se rattachaient ses images. Ce n'était au fond rien qu'elle, mais agrandie, multipliée, ce ciel vertigineux qui nous était livré.

Tourment de l'âme, et qui ne peut mourir. Tourment de l'homme à qui ne peut suffir d'être homme, « *courtisan d'invisibles corbeaux.* »

Le poète n'est-il pas le prisonnier de son âme? La prison est invisible, grande. Elle ne le laisse pas en repos. Prison parlante comme le sont probablement toutes les prisons. Et le poète écrit pour apaiser cette âme, lui faire prendre patience, l'apprivoiser. Mais elle est très exigeante et désire toujours savoir quelque chose de plus. »

C'est une confidence ici que nous livre Supervielle, et les mouvements d'un cœur fidèle à lui-même. A cet endroit.

Certains poèmes de De Bosschère nous reviennent qui rendent un son curieux, assez inattendu:

« *La pure majesté d'une pensée d'enfant pur ou*
du souvenir de sa mère dans la pensée
du vieux poète qui ne fut aimé que de sa mère »
« *Oh toutes les choses qu'il faut quitter.* »

Et de Michaux :

« *Je ne suis en effet devenu dur que par lamelles. Si l'on savait comme je suis resté moelleux au fond.* »

Tous deux semblent se rappeler soudain une ancienne tendresse, et cet aveu chez eux est bien émouvant. Avec Supervielle, c'est parfois la tendresse un peu qui voudrait s'effacer, si jaloux de lui, si singulière dans un monde qui loin de trahir sa vivante harmonie, reste fermé, impénétrable, semblable à la muraille qui « *use le désir*. Il y a tant de choses à saisir dans le monde ; mais il y faudrait un peu moins de cœur, et que l'âme un peu moins fasse pression sur nous. Supervielle envie à de certains moments, ces « *montagnes et rochers, monuments du délire* ». Comme il aurait aimé d'être

« *un peu de pierraille ou de roche,*
pour t'apaiser, cœur immortel,... »

On a voulu voir dans ce dernier cri, le dernier élan du poète. Je pense qu'il y eût bien plutôt depuis, désir de revoir s'animer ces yeux « *gelés de rêverie* ».

Prisonnier de son âme ? Mais l'âme « est exigeante et désire toujours savoir quelque chose de plus », et toi, pierre désirée, et cherchée, et trouvée, le cœur uni à toi ne s'est-il pas recherché et retrouvé depuis, en toi ?

« Ne te souviens-tu de rien,
au fond de toi cherche bien :
Tu pleurais dans les ténèbres. »

Ainsi le cœur autour de son rêve d'être la muraille impassible, se traîne et rêve de l'animer :

« Autour de toi mon cœur rôde.
Le tien qui s'est arrêté
Me ravit de tous côtés. »

Nous parlions de cruauté... Mais la vision profonde est allée si avant chez Supervielle, que le chemin parcouru n'y peut plus paraître dans sa longueur véritable, et c'est le pouvoir d'affection, si grand chez les poètes, qui seul à la fin subsiste, si puissant que toutes les duretés, les colères, les désespoirs, la méchanceté même, reprennent par elle, par eux, leur véritable visage qui est celui de l'amitié généreuse et profonde.

Hubert DUBOIS.

RIBEMONT-DESSAIGNES OU L'ENVAHISSEUR.

Georges Ribemont-Dessaignes ne triche pas, ne ruse pas, n'attend pas: il fonce toujours au plus vite dans le drame que le monde lui tend, et qui consiste essentiellement dans le fait que c'est toujours ce monde qui triche, qui ruse avec lui, qui voudrait bien attendre encore un peu avant de se trouver seul avec lui, qui aimerait bien rengainer devant la lame adverse qu'il voit luire à toute heure, et qui est faite de la lucidité féroce et amoureuse que justement ce monde adverse craint tant. Son œuvre récente, rapide et volumineuse, vient à peine de débarquer parmi nous, s'installe en silence, comme tombée du ciel avec un air de connivence saugrenue, fait semblant de n'être point méchante (« n'ayez pas peur d'être dévorés ») et commence aussitôt de tout « dévorer » avec calme. On s'en apercevra chaque jour d'avantage; je suis sûr de ce que j'avance. Depuis plus de dix années qu'il entreprend une besogne de démolition consciente et sans espoir, mais cependant avec l'espoir de cette démolition, les romans terribles qu'il a filtrés à travers une expérience très aigüe de l'univers humain, les problèmes qu'il pose et les solutions qu'il leur impose rendent nécessaire un examen critique général de cet acharnement. Pour ma part, je voudrais surtout observer ici les racines de cet acharnement, c'est-à-dire la perception que ses héros prennent du monde et les effets croisés de cette perception sur leurs destins.

Il n'y a pas de doute possible: les personnages que Ribemont

Dessaignes met en branle à l'intérieur de ses romans, naissent, vivent et meurent dans le monde réel, celui qui a donné prétexte au mot « réalisme » et par contre-coup aux gens qui s'en réclament habituellement, qu'ils soient au-dessus ou au-dessous. Mais aussitôt qu'une connaissance élémentaire se forme dans l'esprit de ces personnages du monde qui les entoure, leur perception se heurte, dans son égoïsme, à la résistance universelle, se cristallise déjà dans la conscience d'une rupture provoquée entre ce monde et eux par cette perception même qui travaille à former l'image, qui ne cessera de durcir et de s'étendre, d'une certaine coalition des trois règnes (animal, végétal et humain) venant sans cesse à la rencontre d'un monde obscur, têtu et malin qui est celui de tous les êtres animés par cette perception. C'est ainsi qu'à l'orée de chaque personnage se pose immédiatement et fatalement, dans le récit et quel qu'en soit son cours, le problème de sa propre visibilité à l'égard des choses et des gens. Cette visibilité, toujours extrèmement complexe, souvent sujette à des dépressions multiples, constitue la seule clef de son histoire, de ses réactions, de ses actes et finalement de son sort. La rencontre de ces univers personnels, clos, falsifiés, c'est là que les récits de Ribemont-Dessaignes commencent, et c'est encore par là qu'ils se dénouent. L'évidente incapacité d'aimer de ses héros, sinon dans la pureté d'un songe assez universel pour les douer, par lueurs, du pouvoir de l'oubli (1), ressortit à l'heure égoïsme originel, beaucoup plus fatal, pour leur malheur, que volontaire. On dirait des jouets humains non point mécaniques, mais en lutte avec leurs mécaniques respectives, livrés à eux-mêmes par un dieu qui a fait les rouages en omettant volontairement certaines pièces, jamais les mêmes, et qui s'amuse à les regarder se développer jusqu'au moment où un cri de révolte brise l'un d'entre eux, le disloque et le jette en marche contre son inventeur féroce. Car Dieu les hante jusqu'à la folie, et même au-delà, jusque là la nécessité de tuer Dieu. Voilà où leur déterminisme les mène, à travers la dérision, l'amour, le comique, la haine, le désir extrême d'une anarchie sentimentale et morale, à travers surtout la conscience presque toujours claire qu'ils ont de leur séparation et de leur retrait matériel de toute possession véritable. Voici ce qui s'appelle sortir de son sujet, pour moi, dans l'analyse que présentement je fais, et ne point pouvoir en sortir pour eux, dans la conscience qu'ils prennent du monde et de ses objets.

Les péripéties se présentent avec un double caractère intérieur

---

(1) L'épisode d'Evangela. (Adolescence).

d'être à la fois l'effet d'une méditation ou d'un vif parti-pris à l'égard de l'univers, et de provoquer immédiatement une action romanesque nouvelle, double détente donc, l'une entraînant l'autre et réciproquement, double réflexe agissant ensemble sur l'âme du sujet et sur la destinée du récit.

A mesure qu'ils s'efforcent à pénétrer dans l'univers qui les bordent, ou plutôt qu'ils bordent, les sujets de Ribemont-Dessaignes se trouvent refoulés en eux-mêmes par cet univers. Les contacts qu'ils prennent avec les êtres humains, plus que tous les autres, leur font mordre le sentiment d'une solitude croissante à laquelle ils s'accoutument par la haine, par le désintérêt, par la cruauté d'une dérision totale, par l'usage d'une curiosité effrénée des corps et des actions, analogue à la curiosité du néant, véritables techniques de l'ennui, de la vanité et du vide intérieur. Car plus ils avancent en connaissance humaine plus ils touchent au vide de cette connaissance, et à leur vide personnel. Les barrages sociaux, les frontières de la bêtise, les lambeaux d'idées, d'hérédités et de craintes n'ont pu résister au pessimisme lucide d'une perception sans cesse consciente de la rupture universelle qu'elle provoque aussitôt qu'elle s'exerce.

Le suicide lent de la personnalité s'organise, et celle d'une perception qui a désespéré de ses proies et qui s'apprend par elles, à désespérer de soi. A cette lumière, je considère *Adolescence* (1) comme un des témoignages les plus décisifs et l'un des plus beaux d'ailleurs, de cette expérience du vide qui est comme on dit, une des lubies de la jeunesse.

A mes yeux, ce livre apporte en profondeur tout ce que l'*Anicet* de Louis Aragon apportait en surface et sur un lac tranquille de virtuosité poétique. Et il le dépasse de toute manière, jusque dans un déploiement prodigieux et sans merci de quelques tourments humains figés en eux-mêmes, définitivement enfermés par leurs tentatives d'amour, et détruits par leurs tentatives de possession. (2) Et si, figurez-vous, ce que vous appelez la nature c'était une ronde d'êtres plus ou moins perceptibles mais cachant chacun un désir semblable d'accaparer, de dévorer son objet? «.... La véritable importance qu'on accorde aux êtres vivants, il l'avait toujours découverte derrière les objets... Chaque objet contenait un esprit qui était plus maître des animés que ceux-ci ne l'étaient des objets ». « Et peu à peu

(1) Chez Emile Paul, Edit.

(2) A cet égard, les tentatives amoureuses de David, de rante qui porte l'humiliation et le dégoût jusqu'à un point de lucidité grandiose qui les rend universels.

Rate et de Lucrèce, dans *Adolescence*, en particulier l'inceste de David avec Lucrèce, se déroulent dans une lumière déchi-David se détachait du visage apparent du monde pour s'attacher à un nouveau visage dont il le couvrait avec une tranquillité qu'aucune interrogation n'avait besoin de venir percer, puisqu'il avait enfin créé une certitude, celle de ce nouveau visage créé ». (Adolescence ; p. 160).

Ce nouveau visage créé, puisqu'aussi bien il sait à quel prix il achète, il loue la certitude de le connaitre, s'écroule indéfiniment devant une autre figure, équivalente et tout aussi vaine. « Non je ne suis pas vidé. Je ne suis pas encore vide. Mais qu'y a-t-il donc, qu'y a-t-il donc encore là-dedans? » (id. p. 241). Et les « frontières humaines » se multiplient sur les pas d'un prisonnier de toujours, celui de la prison « qui n'a pas de mur » et dont, par conséquent, on ne sort pas. Tout au plus, au bout du couloir, trouve-t-il Dieu: un geôlier comme les autres qui l'observe en caressant sa barbe. Mais il n'est point placé au milieu d'une ligne droite, ce dieu, il se tient à la périphérie d'une circonférence dont il n'est pas le centre. « Pourquoi tout cela me demandais-je, pourquoi faut-il même me demander pourquoi? » (*Frontières humaines* (1) ; p. 11). Tout d'un coup, il se met à rire, ou plutôt il se remit à rire. La destruction par le rire qui lui monte à la tête éclate comme la plus efficace des solutions en même temps qu'elle est la forme la plus haute de la solitude. « Deux solitudes ne peuvent-elles faire l'amour?
« J'entends qu'on rit et qu'on parle sans tendresse du tragique.
« Et je ris aussi. Mais c'est peut-être la seule chose tragique
« qui demeure lorsqu'on a bien ri de l'homme et de soi, cette
« solitude; et les feuillets de paravent derrière quoi se cachent
« les efforts désespérés qu'on fait pour en sortir peuvent bien
« encore provoquer le rire, il ne s'agit que de cela, sortir, et le
« rire lui-même, de cette sorte, n'est qu'une interrogation; car
« à l'origine l'ironie n'est qu'une interrogation, et Dieu sait de
« quoi! L'interrogation de tout ce qui s'inscrit à la paroi de
« l'homme seul. » (*Frontières humaines;* p. 34). David disparaîtra sous ce rire ; le condamné de *Frontières humaines*, tuera Dieu dans son propre corps, et par cette opération figura le rire en lui-même.

La description des personnages, de leurs mobiles, de leurs actes a ceci d'étrange, chez Ribemont-Dessaignes, qu'elle est toujours d'une précision matérielle extrême et cependant d'une extrême opacité intérieure. Le monde des faits se trouve absolu-

(1) Chez les *Editions du Carrefour*.

ment inséparable du monde des intentions, et celui-ci, en dernier ressort, inséparable du branle initial que la perception de toutes choses imprime à sa conduite. «...Son premier mouve-« ment fut de dire: tiens, Rate a oublié son porte-monnaie. « Mais aussitôt en lui des corridors secrets s'ouvrirent et se fer-« mèrent avec une effrayante rapidité, permettant aux divers « personnages habitants en lui de se communiquer la nouvelle « et de prendre le mot d'ordre. Et instantanément David songea: « je prendrai ce porte-monnaie. » *Adolescence ;* p. 244).

La scène se passe, en tout et pour tout, entre des esprits plus ou moins ravagés; quant au monde extérieur, il est exactement néant, ou pour mieux dire il s'est morcellé en petits fragments que chacun des esprits a voulu avaler; il réside donc en eux et non pas en lui-même. L'imbécilité de l'univers vient de la perception imbécile qu'on en a; de même son comique, de même sa démence, de même sa joliesse, de même sa hideur. Aucun romancier contemporain, pour prendre un terme propre d'une part, et évidemment un peu sali de l'autre, sinon, à un autre pôle Marcel Jouhandeau, n'est arrivé comme Ribemont-Dessaignes à saturer l'espace et le temps d'un aussi dense tourbillon de présences humaines. Je crois que la tache exactement inverse est possible et que d'ailleurs elle rejoint celle-ci. J'entends que c'est la tache poétique. Mais qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre, il y faut beaucoup de grandeur.

André DELONS.

CORPS ET BIENS, par *Robert-Desnos* (N. R. F.)

Peu de livres sont à un tel degré aussi caractéristiques de l'évolution de certains esprits. Ces poème sont le reflet des inquiétudes et des recherches d'une génération soucieuse de se délivrer de tous les oripeaux de la diction poétique et des bassesses de la pensée rationelle. Datés de 1919 les premiers essais de Robert Desnos sont encore sous le signe de Rimbaud et d'Apollinaire, points de départ où les médiocres font du « sur place », jonglant avec la lettre et bafouant l'esprit. Desnos était au-dessus de ces lâchetés et il a d'un cœur léger, par souci de pureté, brûlé ses vaisseaux. «*Rose Sélavy*», « *L'Aumonyme* », « *Langage cuit* » marquent un temps de cette méthode par laquelle les surréalistes domantant le lamentable mécanisme de la belle phrase usèrent de l'écriture automatique, établirent, dérisoire et tragique, la dictature du calembour. Cette expérience que poursuivent un Michaux ou un Péret a permis à Desnos d'atteindre un jour à l'expression, moment miraculeux où coïncident le plan de la vie individuelle et

le vocabulaire social. Ceux qui ont lu en 1926 les étonnants poèmes « *A la Mystérieuse* » ne se souviennent pas sans émotion de cette découverte. Rarement avait été entendu un acte de foi si total et si désespéré pourtant dans les possibilités de l'amour. Toute clarté l'amour est aussi toute ténèbre, la possession n'est que duperie, connaissance qui toujours échappe, et Desnos disant « *cet amour dont je ne connais que les vêtements et aussi les yeux, la voix, le visage, les mains, les cheveux, les dents, les yeux* » méprisera l'objet de l'amour, sachant que la seule affirmation possible se réduit à ce cri de triomphe et de douleur « *J'ai tant rêvé de toi que tu perds ta réalité* ». A l'insaisissable, à celle qui laisse son gant qui veut baiser sa main le poète montre les espaces infranchissables qui, à jamais, séparent les amants. Les « *Ténèbres* » diront avec la même intensité cette impuissance sans nom et ce seront, après les libérations épiques de « *La voix de Robert Desnos* » et des « chevaux migrateurs », écrites en désespoir de cause pour échapper à cette hantise de la connaissance impossible, aux embûches du sang, les stances de « Rose-anémone », l'évasion vers « le pays de nacre » où montent lancinantes des chansons populaires, des ritournelles de marins. Est-ce la consolation retrouvée, le merveilleux découvert et rejeté ? Des esprits superficiels croiront que Dsnos est arrivé à un but, prépareront à son intention tous les nards infects des embaumements littéraires. Nous sentons bien, nous, que Desnos ne connaîtra pas cette quiétude avilissante. Une phrase de lui bat et tremble toujours, renaît sans cesse, présage de mort et de vie « *Plus tu t'éloignes et plus ton ombre s'agrandit* ». Quelles images, quelles réalisations illusoires pourraient délivrer Desnos, condamné à être grand, de cette ombre qui est l'esclave du feu ?

LE NUAGE DANS LE PANTALON, par *Wladimir Maïakowski*. (Les Revues).

Maïakowski est le poète de l'amour insensé, des « nerfs hors de leurs gonds ». Il s'est efforcé d'atteindre à la cruauté la plus absolue mais quand il aura brûlé les âmes où se cultivait la tendresse » il sera désespéré par l'impossibilité de ne pouvoir « sauter hors du cœur ». De grands cris plus émouvants en leur âpreté que toutes les élégies résonnent en des paysages de fin du monde. Une tendresse de bête fauv,e une sensualité végétale et animale à la fois :

Je vous défie
de retourner comme moi votre peau
de façon à ce qu'il n'y ait plus que des lèvres continues.

Le silence en écho de glace et de pierre, les baisers de la trahison et pour refléter tant de larmes rageuses les baïonnettes de la Révolution. Après les vaines pluies mortes au long du cœur ce chant d'insectes, es mitrailleuses. Dès lors Maïakowski se renonce, d'ascète de la liberté veut devenir homme d'action. Tendant à l'objectivisme est-il parvenu à cette abdication totale ? Il réussit à élever l'anecdote sur le plan épique. Le poème intitulé *Charognes*, écrit à l'occasion des famines de la région de la Volga, présente une ampleur dans l'imprécation qui n'a sa pareille que dans certaines pages d'Ezéchiel. On se retrouve au dernier vers les yeux humides, les poings serrés. En sa simplicité passionnée l'*Ode à la Révolution* est le plus bouleversant des actes de foi. Pourquoi ne pas l'avouer ? On trouve mesquines, après une telle lecture, les réticences de la préface de Trotsky où prétendant que seul le dynamisme de la Révolution a séduit Maïakowski, « individualiste bohême », l'ancien Commissaire du peuple déclare que le poète « ne s'est pas identifié à elle », a été incapable de la « rejoindre ». Nous croyons qu'il n'est point vers la Révolte de voie imposée, elle n'est qu'un temps de la vie poétique, mais les hommes de gouvernement le comprendront-ils jamais ? A défaut d'une entière approbation des « politiques », et peut-être le poète est-il mort de cette incompréhension, il reste à Maïakowski la prose des journaux français qui ont fait à sa mémoire l'hommage de leurs plus basses injures.

Léon-Gabriel GROS.

PETITES VOIX, par *Madeleine Ley* (Stock).

« N'as-tu pas remarqué, écrivait Eugénie de Guérin à son frère, que lorsque tant de poésie nous inonde, il ne vient rien pour les enfants ?... Il me semble qu'une poésie enfantine nous manque, et serait bien venue » ; depuis que ces lignes ont été écrites, notre littérature est restée pauvre en œuvres destinées aux enfants, tout particulièrement pauvre en recueils poétiques ; d'honnêtes versificateurs ont rimé des vers banals, plats, lourdement moraux, mais nous n'avons rien, ou presque rien qui corresponde aux charmants *Nursery rhymes* de Christina Rossetti et de R. L. Stevenson, aux ravissantes musiques de Schumann et de Debussy ; or voici, pour notre joie, un livre délicieusement accordé aux désirs de l'âme enfantine : C'est *Petites voix* de Madeleine Ley. Il y a là des notations rustiques, pleines de finesse et d'humour, à preuve ce croquis :

Le petit taureau frisé
Rêve au bord du fossé

Il n'a pas de chaine en fer
Mais un fil de bane claire
l'attache toujours à la terre.

Des rêveries si tendres ou si alertement sautillantes qu'on se sent reporté aux jours où l'on chantait: *La tour prends garde, Où vas-tu belle boiteuse...* et les rondes d'autrefois; et des fantaisies qui entrainent l'imagination jusqu'en Floride, jusqu'au pays du Momotomba, jusqu'en ce pays sans nom qui est le domaine peureux et enchanté de l'enfance; et tout est léger, frais, candide; et en mareg de ces chansons, Edy Legrand a dessiné d'adorables images.... Pour le poète et pour l'artiste, bravo donc qu'ils sachent, surtout, que les enfants les aiment bien !

Pierre MENANTEAU.

LIVRES

NOUVELLE DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE, par *Waldo Franck*, (Grasset).

A côté de tant de beaux romans qui tirent leur esprit du malaise moral de l'Amérique, voici un grand livre d'essais, touffu, vivant et débordant d'intelligence, qui restera, je pense, comme le plus sûr document d'analyse sur la question.

Waldo Franck est intelligent. Les documentations les plus fourmillantes, les complexes ethniques et historiques les plus diffus, sont classés, reliés, utilisés avec une attention et une limpidité admirables. Son livre cherche à établir la position passive et active de l'Amérique dans le monde moral d'aujourd'hui, à faire son procès, à choisir son rôle. Le malaise européen, passé de l'autre côté de l'Atlantique, y a atteint son paroxysme; mais l'Amérique est jeune et en la recréant à l'aide de toute l'expérience spirituelle du monde, elle donnera à l'univers un avenir régénéré. Sa thèse est enveloppée dans la plus vaste des synthèses métaphysiques, une espèce de revue de l'esprit, très éloignée d'ailleurs du ton de manuel, d'où il tire ce que sera l'âme de son Amérique, le tout d'une élévation philosophique et d'une sûreté d'expression bien rares dans cette sorte d'ouvrages. La meilleure partie de ce livre paraît être la partie critique. Allant de l'esprit aux faits, il isole l'idée et le culte de la Puissance qui domine son sujet et en poursuit les conséquences et les réactions en étudiant la vie courante américaine, ses arts, ses doctrinaires, ses hommes d'Etat. Il faut lire ces cent vingt pages pour reconnaître en Waldo Franck un grand essayiste.

Une ombre cependant. Dans sa revue des valeurs littéraires

américaines, il nous paraît un peu dur et systématique. S'il fait une large place à Dewey, qui est un essayiste, les romanciers purs, comme Dos Passos, Hemingway, Lewis, bien dans sa ligne cependant, sont vite et étroitement jugés. L'analyse abstraite peut avoir de grandes réussites mais l'art objectif n'est pas d'une moindre dignité spirituelle, ni moins persuasif. Waldo Franck n'a-t-il pas écrit lui-même *City Block* ?

Après avoir parcouru la critique terriblement appliquée de la civilisation américaine et de ses impasses, et avant de rentrer dans la partie constructive de la thèse de Franck, assurément moins frappante, la nécessité et le danger d'une conclusion apparaissent. Cette fausse mystique de la Puissance n'est-elle pas seulement celle de l'Amérique, mais celle de tout l'Occident et de ce que l'Occident a formé un peu partout ? Elle a ouvert la porte à des enchaînements de faits, des habitudes qui ont pris la démarche terrible et automatique d'une nécessité.

Y a-t-il vraiment une place utile pour des exhortations aux consciences ou une espèce d'humanisme religieux, avant les leçons de choses aveugles et dures qui apparaissent au bout de la route ? On peut se demander si la conscience et la dénonciation du malaise de la civilisation ne seront seulement que l'espèce de contre-chant pathétique de notre époque, le refuge réservé au sens poétique commun. Il semble que l'intellectualité américaine donne une illustration magnifique et peut-être gratuite de cette idée. En haut par les récits ou les méditations des Franck, des Lewis, des Dos Passos, en bas par l'apologie des paresses nègres ou hawaïennes que le cinéma prodigue à des millions de gens après le bureau ou l'usine, essaye-t-on de faire machine en arrière vers des paradis perdus, ou tente-t-on d'établir par le livre et l'image un équilibre encore voulu dans un mal nécessaire ? Ou simplement ne faut-il voir dans tout cet art, bien loin d'un cri d'alarme ou d'une propagande, que la simple découverte d'une inépuisable source d'émotions intellectuelles, par les réactions de l'humain sur l'inhumain, capables d'animer d'une vie singulièrement sensible les aspects de la vie d'aujourd'hui, parfois si grands ? L'absence de finalité spirituelle appelle la spiritualité dans certains regards, et cela peut être aussi bien considéré comme une fin. Jamais plus qu'aujourd'hui, peut-être, il n'y aura de beaux jours pour l'esprit barrésien.

Il serait d'ailleurs profondément injuste d'appliquer cette dernière manière de voir au cas particulier de Waldo Franck. S'il ne conclut pas, s'il ne fait qu'organiser et orienter le problème, il est le contraire d'un dilettante. En prouvant que « la solution

du problème mondial dépend de la solution du problème américain » il se montre un clinicien passionné, épris de logique et de documentation, avec un immense besoin de synthèse, vers une religion de la totalité, toute remplie de l'idée de progrès humain.

Sa conclusion, il faut la chercher dans sa préface, ce beau poème withmanien, où il évoque et enrichit l'image de sa chère Amérique.

Il faut louer Ludmila Stavitzky d'avoir su traduire avec justesse et élégance un ouvrage aussi abstrait et nuancé.

Gabriel Dol.

« Variété II », par *Paul Valéry* (N. R. F.)

Il est hors de doute que tout système de pensée se propose de ramener à l'unité ce qui est complexe. Pour simplifier l'on admettra qu'est intellectualiste quiconque prétend tout intégrer à la pensée claire, sensualiste quiconque entend tout ramener aux puissances de la chair, inconscient et autres zones mouvantes. De telles distinctions pour être encore de mise dans les querelles littéraires sont le fait d'esprits superficiels. Pour toute personne soucieuse d'adopter la seule position philosophique acceptable, celle qui ignore l'objet pour s'occuper uniquement du sujet en acte toute délimitation entre les modes de penser, déductifs ou intuitifs est tout au plus une commodité de langage. La diversité des méthodes n'infirme en rien l'unité de l'esprit. Intellectualisme et sensualisme sont les deux faces de cette « inscription en deux langues » imaginée par Herbert Spencer.

Les démarches de la pensée Valéryenne lui sont propres, ne se présentent qu'à titre de méthode et non pas de métaphysique. Je ne vois pas à quel titre on prétendrait imposer à Valéry un moyen quelconque de salut intellectuel dans ce domaine de la philosophie où seuls les buts importent et non les moyens, où les erreurs proviennent le plus souvent d'une confusion entre la multiplicité des méthodes s'appliquant à un objet qui est un.

Que Valéry trouve en Descartes son point de départ n'est-ce point une indication suffisante ? La pensée de Descartes n'a rien d'une logique verbale, c'est une pensée pensante et qui veut se connaître agissante. Descartes, dira Valéry, se met « à douter de son existence au milieu même du récit de sa vie ». Descartes poursuit ce récit et la traduction qu'il en donne ne s'érige point en métaphysique mais simplement en méthode.

Sans doute Valéry estimant, il l'avouera à propos de Stendhal, le moi profond incommunicable, s'applique-t-il à ses produits,

c'est-à-dire aux constructions esthétiques ou sociales. Cette préférence il l'expliquera dans ses notes sur Bossuet en avouant les raisons qu'il a de préférer la forme au fond puisqu'il découvre « *dans les formes la vigueur et l'élégance des actes* », tandis qu'il ne trouve « *dans les pensées que l'instabilité des événements* ».

Il ne se leurre pas sur les dangers de cette « *Méthode, charte d'un Empire du nombre dont nous voyons à présent toutes les ambitions* » et dans sa préface aux « Lettres Persanes » dégageant la sociologie de Montesquieu il n'hésitera pas à écrire « *Une société qui aurait éliminé tout ce qui est vague et irrationnel pour s'en remettre au mesurable et au vérifiable pourrait-elle subsister ?* » Ainsi la méthode déductive serait dans le domaine social un germe certain de révolution. Il ne faut pas s'y tromper cependant : La pensée de Valéry s'affirme conservatrice. Voici une définition de l'ordre qui montre parfaitement les raisons de cette attitude « *L'ordre enfin bien assis, c'est-à-dire la réalité assez déguisée et la bête assez affaiblie la liberté de l'esprit devient possible.* » En quoi consiste cette liberté pour Valéry? La lecture de Descartes la lui faisait définir en ces termes « *Plus la conscience organisée absorbe ou subit de relations, plus elle se combine à elle-même, et plus elle se dégage et se délie. Un esprit entièrement relié serait bien vers cette limite un esprit infiniment libre puisque la liberté n'est en somme que l'usage du possible et que l'essence de l'esprit est un désir de coïncider avec son tout.* » Cette paraphrase du « Cogito » ne nous paraît acceptable que si l'on pousse la pensée cartésienne à son nécessaire aboutissement, le monisme de Hamelin.

J'aimerais parler des pages sur Stendhal, Baudelaire, Mallarmé mais pourquoi ajouter de vaines variations à la conception Valéryenne de l'inspiration? L'attitude défiante de Valéry résulte de son désir d'y voir trop clair. S'il préfère plutôt qu'un chef-d'œuvre « *écrire en toute conscience quelque chose de faible* » n'est-ce point parce qu'en définitive, sans diminuer l'œuvre, il se fait une idée très haute de l'agent. Nous retrouvons ainsi dans le confident de M. Teste le sens de la dignité de l'homme, la croyance en l'unité de l'esprit, autant de signes qui préfigurent un humanisme tout à la fois inquiet et lucide, indiscret encore mais où pourraient bien se résoudre toutes les querelles sprituelles de cette génération.

Léon-Gabriel GROS.

LES HOMMES DU 1905 RUSSE, par *Michel Matveev* (Les Revues).

Je me souviens d'une tentative ancienne et bien malheureuse, nécessairement oubliée, de donner le rôle principal dans un roman à la foule nombreuse, à des groupes d'humains unis par un même sentiment. C'était un bien mauvais livre, que cet inconnu sur les villes, ni poème, ni roman. Comparé à lui, le livre de Michel Matveev, et qui se passe aussi de personnages de premier plan, est bien plus un roman que lui et bien autrement réussi. C'est qu'il n'y a pas seulement dans « *Les Hommes du* 1905 *russe* », un but qui soit en cause proprement ici le remplacement d'un régime social par un autre, et les moyens d'y parvenir; il y a devant le danger, la mort, la vie engagée de quelques hommes anonymes, et de bien étranges, de bien douloureux comportements de leurs natures, si semblables à la nôtre qu'un tel récit n'est pas loin de reprendre parmi nous sa valeur d'actualité.

Et c'est pourquoi ce mot de roman, fut prononcé, un peu à la légère si l'on se rend compte à la fin du caractère — pour tout dire accidentel et connu d'exemples de ces récits, des quelques noms qu'ils nous livrent.

La question n'est pas là, d'ailleurs. Il suffit sans doute à ce livre d'être un document historique d'un intérêt certain, capable au surplus de répondre à nos soucis, à nos inquiétudes par l'approbation ou l'hostilité. La révolte est, en effet, assez de mise aujourd'hui, et nous n'avons pas échappé, nous-même à son attrait. Assez tôt l'on se rend compte de sa faiblesse devant elle, et devant ceux qui meurent pour elle. « *Nous vous détestons, esthètes qui aimez le rouge.* ». L'on ne peut se mentir désormais.

Il nous reste à dire la grandeur qu'on peut découvrir dans ce défi constant que lancent à la mort des hommes anonymes et qui le resteront; de rappeler cette anecdote émouvante et bien capable de nous toucher, qui nous montre des hommes acceptant une mort certaine mais non immédiate, plutôt que l'évasion immédiate, entourée, de toutes les garanties de réussite, sauf celle-là précisément qu'on ne sera pas blessé ou tué au cours de l'évasion.

Et toutes les faillites du cœur et des sens à l'approche du danger. Et ces paroles, quelque part, aussitôt: « *Si quelqu'un d'esprit critique et conscient se demande: « Et moi devant la mort? Est-ce que je suis prêt?* » *Qu'il sache se juger lui-même comme un autre, qu'il se condamne à mort* ».

Hubert DUBOIS.

« UNE FEMME A SA FENÊTRE », par *Drieu La Rochelle* (N. R. F.)

Il serait vain de souhaiter qu'un roman échappât totalement à l'anecdote. Sans doute les sentiments à un certain degré d'intensité peuvent-ils se nourrir d'eux-mêmes, brûler inlassablemnt flamme et autel tout ensemble mais c'est le privilège de la poésie seule de rendre la passion à ce moment ineffable où elle est son unique raison d'être. On ne saurait exiger de la fiction un tel statisme. Pour cette raison très simple que l'amour avant de parvenir à s'identifier avec le sujet a pour origine une cause souvent futile, un accident, il faut excuser les romanciers de se plier aux démarches de la vie, de les reconstituer fusse logiquement. Aussi bien leur fonction n'est pas de traduire l'essence des passions mais bien les vicissitudes de leur existence.

Ce n'est point pour le plaisir de faire une vaine distinction que je m'applique à cette mise au point. Elle me semble nécessaire pour parler justement de Drieu La Rochelle. Parce qu' « *Une femme à sa fenêtre* » est un roman digne de ce nom, construit suivant toutes les règles du genre et résultant d'une incontestable élaboration rationelle je crains que certains lecteurs trop scrupuleux n'y voient le signe d'une trahison dont Drieu est selon moi innocent.

La femme de l'attaché italien à Athènes a recueilli l'agitateur Boutros traqué par la police. Margot n'a connu que la vie artificielle du monde mais cette existence qu'elle méprise tout en s'y conformant lui a conservé un esprit intact, un cœur qu'un mariage de convention n'a point satisfait. Michel Boutros, ascète au service de l'idée communiste, pur de toute ambition personnelle, se croit entièrement dépouillé « Ce qui est intéressant c'est ce qui passe par moi, ce qui se sert de moi » mais il demeure au fond moins détaché qu'il ne croit l'être. Entre Margot et Michel naîtra lentement l'amour, mais un amour qui tout en visant à ses naturelles fins charnelles voudra se réaliser sans connaître les bassesses, les lâches concessions, qui aura tout à la fois conscience de sa faiblesse et de sa grandeur. Est-il possible de s'aimer humainement en dehors des cadres sociaux, comme aux premiers jours du monde? Michel se demande s'il aimerait Margot si elle n'était pas une femme de la Société qu'il déteste, « si elle n'avait plus ses bas de soie », et Margot de son côté ne sait pas si le Michel qu'elle désire est le véritable Michel ou le reflet de son propre rêve. Etrange dilemne que jamais amants ne résolurent. C'est de Delphes que leur viendra le message.

« C'était là qu'elle avait été touchée par la puissance de la terre », et tous deux renonçant à résister plus longtemps s'abandonneront aux volontés de l'Amour.

On pourra contester la vérité psychologique d'une telle donnée dont les éléments semblent sortir de l'ordinaire, mais n'est-ce point au fond dénoncer une qualité, retrouver dans le roman de Drieu cette atmosphère de grandeur morale dont nous ont déshabitués tant de petits maîtres de l'analyse. A lire certaines de ces pages solides et amples à la fois où le dialogue de Michel et de Margot roule sur le thème de l'impossible amour un souvenir s'impose à l'esprit, celui de Corneille.

Léon- Gabriel GROS.

LA PEINTURE

DORA BIANKA

Pour parler convenablement de Dora Bianka, de son œuvre, — je ne connais, d'ailleurs, celle-là que par celle-ci, — il faudrait pouvoir redonner sa fraîcheur au mot *fraîcheur*. C'est difficile. Mieux vaut ouvrir sa fenêtre au matin qui chante et au ciel de mai. Il flotte une légère brume lumineuse autour des lilas de Perse. Tenons-nous enfin le beau temps? Fraîcheur ne rime pas très richement avec bonheur, avec cœur. Cependant vive l'assonnance! Vive la poésie! et gare la littérature! car il n'y en a point dans l'art de Dora Bianka.

Il y a la peinture, vraiment rajeunie, mais non retombée en enfance. Première communion, Fête-Dieu, parfums.... Mais ce grand sérieux des prières et des cantiques; cette grave innocence aimable; cette pureté des regards, des voix. On n'a pas manqué la belle occasion d'évoquer les anges. Pas besoin, pour cela, de faire tourner les tables. Il suffit de croire aux miracles du printemps, aux clairs prestiges, à certaine ivresse lucide que procure la vue des fleurs, des campagnes (surtout quand on a trop longtemps regardé les palais et les maisons grises, les pavés humides, les cours).

Tout contre l'Institut de France, au rez-de-chaussée d'une vieille et noble demeure, face au Louvre et à Saint-Germain-l'Auxerrois, Dora Bianka vient de montrer ses toiles récentes, ravissantes. Fraîcheur, oui, mais il nous sembla que la forme y prenait soudain comme une nouvelle ampleur et une sorte d'élastique plénitude. Un relief qui n'était pas dur, une frémissante vie dans l'espace. Ainsi mûrissent les fruits, se gonfle une pêche odorante à la pulpe bien juteuse. On n'a plus seulement plaisir à voir le soleil jouer sur sa peau; on a envie d'y mordre à belles dents.

Rien ne se perd des qualités qui font d'une Dora Bianka

l'une des plus séduisantes parmi les coloristes d'aujourd'hui. Mais, cette fois, maîtresse de son métier, de son dessin, de son style, l'artiste cesse de balbutier, de murmurer et nous offre non plus des fleurs coupées, éparses, qui s'effeuillent, mais des gerbes intelligemment composées dont quelques unes sont parfaites et ne paraissent point devoir se faner de sitôt.

Paul FIERENS.

LÉOPOLD LÉVY, par *André Salmon* (Edition le Triangle).

L'étude d'André Salmon s'ouvre sur une pittoresque photographie qui représente Léopold Levy dans une clairière, avec sa casquette, ses espadrilles, son tablier de toile et son pliant. D'autres images pittoresques pourraient succéder à ce portrait initial. On verrait Léopold Levy lançant des galets sur la plage de Cassis, puis repartant pour Saint-Jean, loin des « Barbares », dans sa voiturette cobalt. On le verrait dans la même voiturette sous les platanes du cours Mirabeau, ou filant sur la route des Alpes, entre les bornes romaines, parmi la campagne de Cézanne.

La campagne de Cézanne avec ses champs de blé et de vignes ne la découvre-t-on pas souvent dans la peinture de Léopold Lévy où l'on discerne parfois la chatoyante souplesse de Renoir. Il arrive même qu'on puisse retrouver dans les sépias de Léopold Lévy un écho des paysages festonnés de Constantin qui peignit avant lui tous les coins de la même campagne.

Si nous établissons ces rapprochements, c'est non point dans l'intention de suggérer les influences que le peintre aurait pu subir, mais pour le situer, pour montrer à quel point il est artiste de tradition française comme le signale André Salmon.

Quant aux qualités qui le distinguent, elles me semblent consister dans un mélange de légèreté et d'acuité, d'élégance malicieuse, de précision hâtive. Elles m'apparaissent surtout dans ses lavis, notamment dans ceux qu'il a peints à Toulon et sur la côte varoise, avec les palmiers moussus, griffus, remuant l'air chaud de leurs palmes, et les petits personnages qui s'accrochent aux parapets pour respirer la brise de la mer.

C'est un peu la qualité de ces lavis que l'on trouve (pas seulement pour les besoins de la cause) dans le style d'André Salmon. Lui aussi est essentiellement français ; non de ces français linéaires, mais au contraire vifs et presque précieux. Si l'image ne risquait d'être mièvre je comparerais certaines phrases de Salmon à des branches capricieuses de rosiers, avec leur écorce, leurs feuilles, leurs épines, leurs fleurs.

Abel VALABRÈGUE.

LETTRES ETRANGERFS

THE DEATH OF A HERO, BY RICHARD ALDINGTON (Chatto and Windus — London 1929).

Alors qu'en France on aurait quelque peine à s'accorder sur la valeur durable de cinq grands romanciers — qu'on me propose une liste! — Je crois bien que l'entente se ferait en Angleterre sur Joyce, D. H. Lawrence, A. Huxley, V. Wcolf, E. M. Forster, sans compter les autres, au nombre desquels, sans doute, M. Richard Aldington. Est-ce un faible de spécialiste, est-ce aveuglément défranger, j'admire sans trop de réserves ces romans anglais considérables, dont un éditeur chez nous s'effrayerait, ou qu'il découperait en multiples livraisons. *Ulysses* a huit cents pages, le *Night and Day* de V. Woolf plus de cinq cents; même Huxley écrit *Point-Conuter Point* en deux volumes Tauchnitz. Longues soirées d'hiver, journées pluvieuses, confortables sofas... aurait on encore en Angleterre le loisir de lire à tête reposée?

C'est que depuis de Foe, depuis la mort du théâtre, c'est dans le roman ou la poésie qu'il faut aller chercher le génie anglais. Depuis les romantiques, il se pourrait que ce ne fût plus que dans le roman. Cancer monstrueux, il a tout dévoré. L'une après l'autre, il absorbe toutes les préoccupations de l'esprit anglais, et il s'est mis de bonne heure à ce banquet somptueux. Swift lui donne en pâture l'amère satire assaisonnée de piment réaliste; Richardson le gonfle de larmes et de vertu redondante; Fielding lui dresse la colonne vertébrale de l'intrigue ; Smollett le nourrit de fiel picaresque; Sterne lui assouplit le tube digestif, et déjà il digère des mets plus délicats dans le plus grand désordre gastronomique; Goldsmith et Dickens l'humanisent, et le sentimentalisme passe au service des questions sociales; Scott lui avait sacrifié ses poèmes... épiques; G. Eliot lui ouvre le champ des enquêtes scientifiques sur l'âme humaine et le destin les Brontë l'enrichissent d'un lyrisme vertigineux... force nous est d'arrêter là une énumération trop superficielle: il suffit de dire que le roman a tout conquis. Il est devenu le moyen d'expression le plus universel, le plus nécessaire, vaste réservoir où l'on déverse tout, fariboles sentimentales, constructions idéologi-

ques, critique acerbe et destructive, poésie: il est une somme. Matthew Arnold le reconnaitrait comme le plus efficace moyen de culture et de progrès — à condition, toutefois, qu'il ne soit pas « littérature ».

Poser une crise, l'examiner, la résoudre: but du roman psychologique français. Peu importe la technique.

L'ouvrage veut pénétrer en profondeur, jeter la lumière sur un point particulier de l'âme, scrutée d'un angle déterminé, chez des personnages choisis. La règle du jeu, c'est de mener le lecteur au bout, sans faire languir l'intérêt. Les digressions, ça rompt l'harmonie, déplace l'équilibre. Les discussions d'idées, les opinions des personnages sur des problèmes qui ne se posent pas à propos de leurs petites affaires personnelles, hors-d'œuvre, ça retarde le récit. Encore moins souffrons-nous les conseils, les prédications, les réflexions de l'auteur ; et si, d'aventure, le romancier s'égare jusqu'à faire l'exégèse de sa pensée, se donner des airs de moraliste, de philosophe... il n'est que de songer à l'aventure de M. Gide.

Tant d'histoires de coucheries, de tromperies ou de crimes, épicées tant qu'on voudra, habilement contées tout à loisir, nous ne savons plus qu'en faire. Cent quatre-vingts pages en gros caractères, c'est encore trop long: l'histoire pourrait m'être contée en dix lignes. La couleur des soies du divan, les flammes des yeux, le coucher de soleil... Le style, parfois, les images... vérités particulières, cadeaux intimes des métaphores — et quant aux généreux lieux communs, aux sujets dits « éternels », nous sommes trop sophistiqués.

Ça n'est pas cela qui compte chez M. Aldington. L'histoire ne vaut que par le symbole : elle apporte le témoignage le plus significatif du bouleversement profond de l'esprit moderne en Angleterre. Peu importe la réussite artistique ; tant pis si rien de très positif ne s'en dégage pour l'avenir : le livre est singulièrement représentatif d'un moment grave, d'une mentalité aux abois qui veut vider les vieilles querelles, épuiser sa soif de vengeance et retrouver des raisons de vie. Jamais réquisitoire plus violent ne fut dressé contre les hypocrisies de la morale sociale ou nationale, avec une si amère ferveur. On y retrouve, de S. Butler et à Huxley et à Lawrence, tous les ricanements, tous les cris d'alarme de l'homme qui commence à voir clair et veut sa libération. Aldington va jusqu'à l'injure, son mépris ne connaît pas de limites. A tous d'expier, en touchant la boue de nos erreurs, le crime monstrueux des quatre années de guerre, et la tragique instabilité du présent. Peut-être, le champ abordé est-il trop vaste, le dessein de l'auteur trop complexe.

Parti de la misère des problèmes sexuels, bafouant aussi bien l'hypocrisie victorienne et le soi-disant affranchissement des bohèmes, émancipés superficiels, Aldington pousse dans la fournaise monotone de la guerre son héros qui pourrait être anonyme, si générale est sa vérité. George Winterbourne, entre deux femmes, entre deux séjours au front, connaît l'amer désespoir de l'homme que trop de choses contraires, trop de clairvoyance désabusée, l'effritement progressif de la vigilance des instincts, amènent à désirer le mirage sans recours de la mort. A la veille de l'armistice, lâche devant les reconstructions impossibles de la paix qui s'annonce à coups de cadavres ennemis, il s'offre à une mitrailleuse allemande. Nous sommes tous obscurément responsables de la mort de George Winterbourne, et nous n'avons plus de fin supérieure à donner pour valoriser ce suicide. Ecrire est pour M. Aldington une façon d'expier cette responsabilité, d'apaiser ces millions de morts : « *That is why Sam writing the life of George Winterbourne, a unit, one human body murdered, but to me a symbol. It is an atonement, a desperate effort to wipe off the blood-guiltiness* ».

M. Aldington s'est-il trompé ? D'Angleterre m'arrivent des échos désapprobateurs. Je place la confiance la plus aveugle en M. F. R. Leavis qui m'écrit en substance : Richard Aldington s'est trop complu au travail de dénonciation facile que d'autres avant lui ont accompli. Il est coupable d'avoir fait de la « littérature », là où elle est impardonnable. Un étranger d'ailleurs peut s'y tromper, puisque tant de critiques anglais s'y sont mépris... Il se peut. Toutefois il me semble que le livre est tout vibrant de sincérité. Il entraîne l'adhésion du lecteur, et, s'il le laisse insatisfait, ça n'est pas (du moins pour moi, Français) que j'aie l'impression que R. Aldington s'en prenne à des moulins à vent Tant pis s'il exagère. Les belles colères ont de ces fioritures ; les beaux désespoirs aussi.

Il reste vrai, je crois, que le livre contient des pages magnifiques — toute la dernière partie, (les chapitres de guerre) est d'une sobre, émouvante beauté. Il serait très désirable que « the Death of a Hero » fût traduit.

Henri FLUCHÈRE.

LE CHOC EN RETOUR, par *Hope Mirrlees* (Feux Croisés, Plon)
MÉMOIRES DE MAMAN BLANCHE, par *Térésa de la Parra* (Cabinet Cosmopolite, Stock.)

Nous avons déjà noté à propos de « Poussière) de Rosamond Lehmann combien il était surprenant de voir un livre de

jeune fille aborder avec tant d'audace et de courage les problèmes sentimentaux, moraux, sexuels, les plus délicats. Il faut voir dans cette transformation, sans doute, un signe de cet affranchissement dans les méthodes d'analyse dû à l'étude de Proust et de Freud. Lorsqu'on dénombrera les grandes découvertes de l'esprit, les mondes nouveaux révélés par ces explorateurs devront compter parmi les plus utiles conquêtes. Le domaine de la psychologie s'est considérablement agrandi, en ce que ces zones blanches semblables aux « terres inconnues » des vieilles cartes, sont désormais pospectées, cadastrées, délimitées.

Pour décrire cette double vie que mènent presque toujours les hommes et dont la seconde s'agite sur la scène mal éclairée du subconscient, Miss Hope Mirrlees a eu l'originale idée d'incorporer dans son roman une pièce composée par la jeune fille qui en est l'héroïne. Ces jeunes filles anglaises ont vraiment une extraordinaire lucidité! La manière dont Thérésa démontre tout le mécanisme affectif et intellectuel des personnages qui l'entourent et le reconstruit dans un « auto-sacramental » à la manière de Lope ou de Calderon, est vraiment une des trouvailles les plus ingénieuses du roman moderne. Elle nous permet d'observer les parents et les amis de Térésa d'abord sous leur apparence habituelle d'être normaux. Puis saisis par l'esprit de la pièce qui agit à la fois, sur eux, comme un miroir déformant et comme des rayons X, ils dépouillent leur visage conventionnel et révèlent leur personnalité secrète, leur mystère intime. On songe parfois aux deux temps dont se sert Bernard Shaw dans « Man and Superman », et aussi à « Fanny' s First Play », Ne poussons pas trop loin ce rapprochement. L'esprit de satire qui anime les comédies de l'Irlandais, n'intervient pas — ou très peu — dans le livre de Hope Mirrlees. Les problèmes qu'elle pose intéressent les assises les plus profondes de l'intelligence et de la sensibilité: c'est le problème du rapport des sexes, celui du renoncement, celui de l'élan vital mis aux prises avec le rêve, celui de l'ordre naturel opposé à l'ordre conventionnel. Projeté sur le plan délibérément arbitraire de l'auto-sacramental, l'aventure de la famille Lane, si paisiblement bourgeoise, remet en question toute la structure morale des individus et de la société. Chacun des personnages devient le signe d'un état de conscience, incarne un refoulement, un instinct, une révolte, un fuite. Chacun essaie d'atteindre par ce moyen sinon l'harmonie parfaite, mais, au moins, une sorte d'équilibre et de compromis. En repoussant ces artifices vitaux, Térésa qui prétend, elle, atteindre en pleine conscience, une vie supérieure où s'ordonnent les appétits des sens, les aspirations de l'intelli-

gence et du cœur, présente à ses parents la véridique image d'eux-mêmes, et explique dans sa pièce, symboliquement intitulée « La Clé », la véritable signification de leur débat.

Traduit par Mme Simone Martin-Chauffier, et accompagné de commentaires extrêmements intéressants de M. Charles du Bos, « Le Choc en Retour » fait honneur à cette collection « Feux Croisés » que M. Gabriel Marcel dirige avec un sens si exact de l'esprit nouveau et des valeurs essentielles.

*
* *

Passant de l'analyse rigoureuse, non sans quelque écossaise austérité de Hope Mirrlees, à l'effusion charmante et comme gazouillante de Teresa de la Para, nous avons l'impression de changer d'univers. Une hacienda sud américaine au milieu de la végétation luxuriante des tropiques, des petites filles en robes claires, avec de longs pantalons, des personnages qu'aurait inventés un Dickens vénézolain, le cousin Juancho, Vicente Cochocho, une incomparable fraîcheur d'émotion et d'expression, voilà ce que nous apportent les « Mémoires de Maman Blanche ». « Il est frais, net, évident et il présente quelque chose d'universel malgré l'exotisme doublement savoureux dont il est imprégné du fait du décor si lointain où il se passe, décor lui-même à demi-effacé dans le temps ». C'est ainsi que le présente M. Francis de Miomandre, qui l'a traduit avec cette sympathie profonde de l'esprit qui accorde parfois l'ouvrage et le traducteur. Le côté incroyablement direct, clair, explicite de ce livre sans ombres, était bien fait pour le séduire et lui seul, peut-être, pouvait donner à l'espagnol de Teresa de la Para un équivalent français qui conservât au livre ce précieux duvet de fruit, cet éclat fragile et chatoyant. Car le charme singulier de ces « mémoires » consiste justement dans le naturel de ces vocalises d'oiseau, de ce léger battement d'ailes qui exprime merveilleusement cette image du monde vu par une petite fille. Bien des écrivains se sont essayés à la résurrection de cet univers fantasque et tendre, mais le plus souvent leur effort apparaît et le résultat s'avère factice, artificiel. Ici le mélange de noblesse et de finesse hispaniques, de langueur créole, de pittoresque local dessiné en traits brefs, ajoute à la fascination coutumière des souvenirs d'enfance, un art très particulier dont on ne peut méconnaître l'enchantement. C'est un art fait de vérité souriante et émue, de limpidité, d'humeur léger, de caprice et d'ingénuité, qui oppose à la simplicité difficilement obtenue et contrainte des habituels souvenirs, une aisance de geste et de voix dont nous goûtons pour la première fois, peut-être, la radieuse réussite. Marcel BRION.

ECRIVAINS RUSSES

BORIS PILNIAK

Les premières années de notre Révolution, les années de famine, de typhus et d'un héroïsme inouï, les années de la guerre civile et des insurrections, les années de la plus grande tension dans la lutte les années « nues », les années de tempête, alors que selon le grand poète Alexandre Block « le vent soufflait sur tout le monde de Dieu », ces années ont créé un style à eux dans la vie et la littérature. Un rythme particulier caractérise ce style. Toute l'œuvre de Pilniak frémit du souffle de la tourmente. En tant qu'écrivain, Pilniak a été entièrement enfanté par les premières années révolutionnaires. Il donne des tableaux saisissants de la période romantique et héroïque de la Révolution. Cet écrivain écrit sans aucun souci de l'ordonnance. Sa forme est tourmentée, déchaînée, haletante. Il semble qu'un tourbillon se soit abattu sur le matériel vital dont dispose chaque écrivain et qu'il l'ait emporté dans une course folle, en empêchant l'auteur d'harmoniser les différents éléments de son œuvre. En ayant recours à une image plus terre-à-terre, on peut dire que les livres de Pilniak sont des mets extrêmement abondants, mais avalés à la hâte et mal digérés. Il semble que l'écrivain n'ait pas eu le temps, ni même le désir, de revêtir son œuvre d'une forme extérieure sévère et unie.

Délaissant « le métier » étroit, Pilniak a cherché des moyens nouveaux d'expression. Et ses recherches confinent souvent à la recherche. Ce à quoi l'écrivain aspire par-dessus tout, c'est infuser à son lecteur le rythme passionné et orageux de l'époque qu'il décrit.

Son livre « Les Machines et les loups » n'est pas à proprement parler un roman. Mais que n'y trouve-t-on pas ? Des tableaux d'un coloris puissant (mais étrangement intercalés), des pages d'articles de journaux, des données historiques et statistiques, des colonnes de chiffres. A la poursuite d'une plus grande expressivité, Pilniak modifie à sa guise les caractères d'imprimerie, la mise en page, a recours à des répétitions fatigantes, à des notations innombrables. Dans les récits aux personnages fictifs il introduit des épisodes de sa vie et sème à foison des couplets po-

pulaires, des proverbes. Il en résulte des ouvrages dont il est impossible de résumer le sujet ou la teneur. Le lecteur s'embrouille même dans le sort des principaux personnages. Mais par contre les années d'emportement révolutionnaire y surgissent sous leurs traits les plus caractéristiques et les plus frappants — telles qu'elles sont entrées dans l'histoire.

Dans les autres œuvres de Pilniak, nous retrouvons le même mélange étrange des éléments les plus divers : citations de vrais documents historiques, anachronismes voulus ; alternance de caractères typographiques variés et jusqu'à une page imprimée en forme d'angle droit ; des pages entières d'autres écrivains (de Bounine et de Voévolod Ivanov) ; des rappels répétés de la personnalité de l'auteur (« la troisième Capitale »), un amalgame de l'épique et du dramatique (« La Tempête »). Dans le recueil « La terre-mère » nous trouvons de nouveau des anachronismes volontaires, des citations, des formules, des caractères d'imprimerie différents. On sent que l'écrivain veut être original à tout prix. Pourtant ces innovations poursuivent un but fort intéressant : de créer une forme littéraire nouvelle à l'unisson d'un contenu passionné et fougueux. Pilniak n'est pas encore devenu un vrai révolutionnaire de la forme. Mais il a déjà élaboré certains procédés techniques susceptibles d'agir fortement sur le lecteur. Un fait est indéniable : la Révolution anime les récits et les nouvelles de l'écrivain. Même lorsque Pilniak situe une œuvre dans le passé, il choisit une époque ayant des « liens de parenté » avec la Révolution (« Sa Majesté »).

Les petits récits de Pilniak sont d'une composition plus serrée que ses ouvrages de quelque étendue. « L'année nue » est aussi consacrée à la guerre civile et au communisme de guerre. Son sujet est extrêmement embrouillé. Des citations, une mise en page fantaisiste, des notations sans fin, la tentative de décrire avec les yeux des personnages et non avec ceux de l'auteur, des fragments de journal intime, des anecdotes font que ce récit produit une impression des plus incohérentes. Mais dans ce cadre chaotique apparaît, esquissé avec maîtrise le visage éblouissant de la Révoultion.

Dans « L'Année nue » Pilniak découpe des tranches de la réalité et il arrive par la juxtaposition des événements et des sentiments grandioses et de la mesquinerie routinière des gens médiocres à donner un tableau plein de pathétique. Il décrit tour à tour le milieu petit-bourgeois d'Olga Kountz et de ses amies, l'action désintéressée des communistes et l'effort admirable des ouvriers qui luttent contre la désorganisation et la ruine. Dans le chapitre « Les Bolcheviks », Pilniak raconte comment des mineurs sauvent un camarade, au prix de leur vie.

Ce qui est éclatant, manifeste dans l'œuvre de Boris Pilniak, c'est qu'il a su rendre tout le pathétisme et tout l'héroïsme de l'époque révolutionnaire, tout en lui opposant hardiment l'étroitesse petite-bourgeoise de certains milieux.

La forme de Pilniak, étrange et artificielle, n'est pas parfaite. Mais les recherches de la forme coïncident chez Pilniak avec une nouvelle perception du monde, et prêtent aux livres de l'écrivain un style particulier.

(Traduit du russe par Amy STORÉ).

DANS LA PRESSE ETRANGERE

Nous lisons dans le *Journal do Brasil* de Rio de Janeiro, sous la signature de Ribeiro Couto un article extrêmement captivant sur *Le Caprice Espagnol* de Marcel Brion, dont nous nous plaisons à donner l'extrait suivant :

Les affinités qui peuvent exister entre une femme et une atmosphère créent dans ce livre une question accessoire, mais importante. Une femme est intraduisible. Une espagnole, avec sa mantille, dans une rue de Paris, peut n'exercer aucune influence sur les hommes. De même que le raffinement et le charme d'une parisienne dans les rues de Séville seront déplacés, perdront de leur prestige. A Séville, c'est dans les mantilles que la séduction féminine existera.

Lorsqu'il se retrouva en face d'Yvonne, dans le train qui la ramenait à la frontière française, Bernard se sentit ridicule. Les vêtements espagnols ne s'harmonisaient pas avec la cabine luxueuse. Yvonne avait eu la sollicitude de garder les valises de Bernard. Ce fut donc avec délice — nouvelle évasion — qu'il revînt à son eau de Cologne, à sa chemise de soie, à son costume anglais, à ses bouquins de voyage, à toutes les bonnes choses (inclusivement à Yvonne elle-même, pleine de tact et de discrétion)

La conclusion effectivement s'impose. La première évasion, pour profond qu'eut été son motif, n'avait été qu'un caprice. La seconde était comme celle de certains prisonniers qui souffrent de la nostalgie du bagne. Bernard retournait à l'asservissement de la vie précédente dans une joie libératrice.

Cete fois, il s'était évadé du caprice. Le moi ancien avait des racines tyranniques. De tous les voyages qu'un homme peut entreprendre, le plus palpitant est sans doute le voyage dans une vie différente ; mais, le retour le plus délicieux sera toujours le retour à lui-même. Surtout si cela coïncide avec le retour à une femme jolie, dans son ambiance...

Marcel Brion écrivit ce livre pour se reposer de ses études d'histoire, d'Attila, d'Aetius, d'autres guerriers avec lesquels son imagination a vécu ces derniers temps, parmi des piliers de volumes de documents. Il prépare une vie d'Alaric sur la demande d'un éditeur américain. On peut dire, par conséquent, que son premier roman a été aussi bien un caprice. Brion sentit le besoin

de l'évasion — l'évasion de ses préoccupations coutumières. En écrivant d'incessants articles de critique pour plusieurs journaux européens et en préparant constamment des volumes d'essais et d'histoire pour ses éditeurs de Paris et de New-York, il éprouvait aussi un besoin d'évasion, il en subissait l'inquiétude. Son roman, bien qu'il n'y attache pas une très grande importance, a une sérieuse valeur psychologique et se ressent du mal du siècle : l'angoisse du quotidien pour les intellectuels.

RIBEIRO COUTO.

Les Beaux Livres.

MANON LESCAUT, de l'Abbé Prévost. Illustrations de Gregory Glückmann (1220 exemplaires).

VOYAGES DE GULLIVER, de Swift. Illustrations de Jacques Boullaire (1220 exemplaires). (Collection « Les chefs-d'œuvre illustrés ». Editions de La Pléiade).

J'ai déjà dit ici-même la place prépondérante qu'occupe M. J. Schiffrin dans l'édition contemporaine et tous les bibliophiles lui sont reconnaissants de ses travaux remarquables. Il convient de signaler le rôle d'animateur que tient cet homme de goût raffiné et de haute culture auprès des jeunes artistes de ce temps. Grâce à lui des illustrateurs comme Alexeieff, Shoukaeff, Alexandre Benois, Constant Le Breton, Ben Sussan eurent la possibilité de donner la mesure de leur talent par des travaux judicieusement appropriés à leur tempérament et à leurs goûts. Parmi la production actuelle, les éditions de La Pléiade se distinguent par une parfaite continuité de tenue. Ce n'est pas une qualité commune. Et voici qu'une nouvelle collection vient enrichir la liste déjà fort enviable des beaux livres de cette maison. Tout d'abord, saluons comme il convient un éditeur qui a conscience que tous les fervents amateurs ne sont pas forcément des millionnaires !... A une époque où l'on est habitué à voir appliquer aux ouvrages de luxe des prix très élevés, voici qu'on nous offre pour une somme modique des œuvres choisies au nombre des plus célèbres monuments des lettres françaises et étrangères, dans une édition où la belle ordonnance typographique est alliée à une illustration de premier ordre et à une présentation impeccable. Je ne saurais trop recommander les ouvrages de cette collection « Les chefs-d'œuvre illustrés » à ceux qui ont souci de leur bibliothèque.

L'histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut, premier titre de la série, s'orne de dix-neuf compositions originales et d'ornements de Gregory Glückmann. Il se dégage de ces illustrations un charme extrêmement troublant ; elles évoquent l'atmosphère de cette pathétique histoire d'amour avec une liberté, une personnalité fort attachantes. Véritables transpositions de l'œuvre littéraire,

elles en constituent une recréation qui rompt avec tant de traditionnelles fadaises dont on est accoutumé à voir surcharger le texte. Gregory Glückmann ne s'est pas contenté d'un travail de costumier, il avait quelque chose à dire. Il suggère infiniment plus qu'il ne le dit et c'est là d'un poète.

On connaît les précieuses qualités de Jacques Boullaire. C'est un excellent dessinateur qui n'esquive jamais la difficulté, qui ne cherche pas à attirer l'attention par des moyens saugrenus mais s'applique toujours à servir de façon absolue le texte qui lui est confié. Cette fois, en illustrant les *Voyages de Gulliver*, on a l'impression qu'il s'est dégagé d'une certaine contrainte qui étouffe parfois sa spontanéité. On sent qu'il a pris plaisir à retracer les fantastiques aventures de son héros, qu'il a laissé vagabonder son imagination au gré de ses caprices et son œuvre a gagné en souplesse, en verve, sans rien perdre de son habituelle technique rigoureuse. Cette illustration aura été pour lui un travail salutaire. C'est pour nous un régal.

J'attends avec impatience — et ceux qui auront suivi mes conseils feront de même — les autres ouvrages de cette splendide collection : *L'Enfer* de Dante, *La Princesse de Clèves*, *Faust*, *Carmen*, *Candide* et des œuvres de Rabelais, Cervantès, Stendhal, Flaubert, Byron, Dostoïevsky, Edgar Poë, Baudelaire, etc.

Tout un programme, car la tradition de « La Pléiade » nous donne l'assurance que les prochains livres seront de la même veine que ces deux premiers titres.

Roger BRIELLE.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE REMORQUAGE & DE TRAVAUX MARITIMES

Compagnie CHAMBON *148, Rue Sainte MARSEILLE*

Remorquage de Haute Mer — Sauvetage

Fourniture d'eau douce aux Navires

Adresse télégraphique : **Chambon-Remorquage-Marseille**

Téléphone : Direction : Dragon 4-98, 26-75, 56-48, 74-17 — Poste Vigie : Colbert 7-72

Agence à Paris
CONSORTIUM SAVON Frères
56, Rue la Boétie, PARIS
Télég. Savonrice-Paris - Tél. Elysées 19,51,63,98

Agence à Cette
JOSEPH EUZET
17, Quai Noël Guignon, CETTE
Télég. Joseph Euzet Téléphone : 0 37

Aristide BEL

JOAILLIER

1, Rue St-Ferréol, MARSEILLE

TÉLÉPHONE 65-06

PENINSULAR ET ORIENTAL
STEAM NAVIGATION Cy

PAQUEBOTS-POSTE ANGLAIS

DÉPARTS HEBDOMADAIRES DE MARSEILLE
SUR
L'Égypte, Les Indes, Golfe Persique, L'Extrême-Orient et L'Australasie

Service Hebdomadaire sur Gibraltar et Londres
Marseille au Maroc en 48 heures

Pour Frêts et Renseignements, s'adresser à :

ESTRINE & Cie, 18, Rue Colbert

Téléphones 9.22 et 67.1. ; Interurbain : 101

PAPETERIES NAVARRE

Société anonyme au Capital de 75.000.000 de Francs

SIÈGE SOCIAL : 52, Avenue de Noailles, LYON

R. C. Lyon B 1569

DÉPOT DE MARSEILLE : 90, Boulevard de Paris, 90

Codes : BENTLEY — LIEBERS & PRIVÉ

Téléphone : C. 28-91 et 71-30 *Télégrammes : ERRAVAN-MARSEILLE*

Stock en Dépôt
à CASABLANCA : chez S. A. N. A. R. C. I., 54, Avenue de la Marine
à NICE : chez MM. LIPRANDI & MARS, 14, Rue Delille.

Agences : ALGER, ORAN, TUNIS, SAIGON, HANOI, TANANARIVE.

Les CAHIERS DU SUD sont imprimés exclusivement sur papier provenant des

PAPETERIES NAVARRE

S. G. T. M.

Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS.— Adr.Télég.: TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Adr. Télép. : TRANSPORTS 68-82. Inter. : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES SUR :
l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation

PARIS, Siège Social : 8, rue Vignon.
MARSEILLE, Agence générale : 3, place Sadi-Carnot.

Compagnie d'Assurances

LE SECOURS

ACCIDENTS
INCENDIE
VIE - VOL

AGENCE
Direction de Marseille : MM. LOUBIGNIAC ET DELANGE

42, Rue Paradis
Tél. 76-72

T. S. F.

MARINE
AMATEURS

Téléph : C. 70-36

INSTALLATIONS COMPLÈTES DE POSTES DE TÉLÉGRAPHIE ET TÉLÉPHONIE SANS FIL DE TOUTES PUISSANCES

Fournisseur des Cies de Navigation, des P. T. T., de l'Armée, de la Marine de Guerre, de l'Agriculture et des Colonies

Réparations et Fournitures pour tous systèmes

PIECES DÉTACHEES

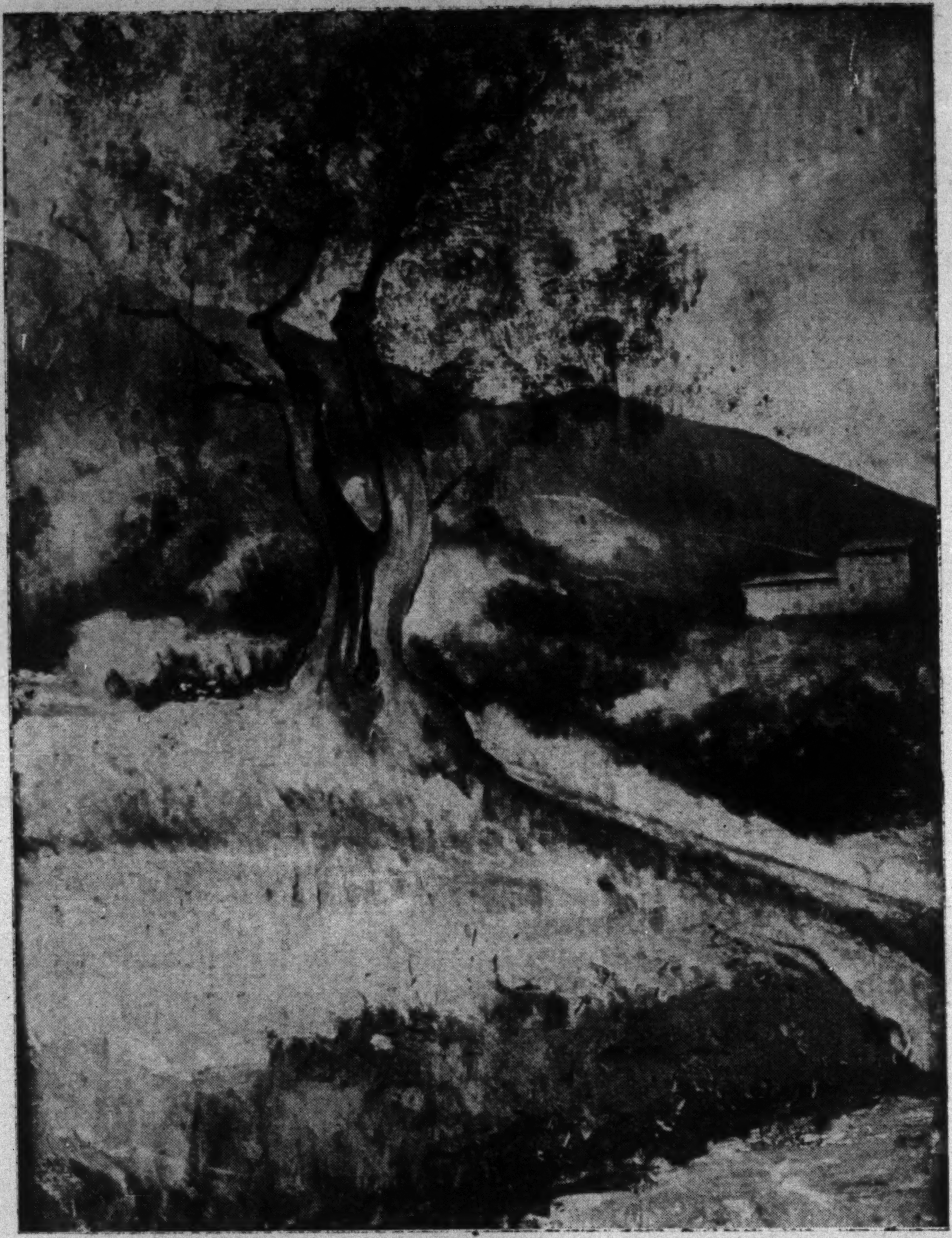
LAGIER & Co

Constructeurs
4, rue Bel-Air (angle Rue de Rome), MARSEILLE

Mort d'Henry de Groux

Il est impossible, même pour les indifférents, ou ceux qu'une horreur native éloigne de l'art et des artistes, de ne pas avoir connu, aimé Henry de Groux. Le temps qui lui avait donné une si grande souplesse d'esprit, une sagesse toute plastique à l'égard de la vie hostile et qui l'entourait d'une légende à franges et à plumages plus chatoyante qu'une fable, ne parvenait plus à changer son aspect. Son visage ni ses vêtements ne trahissaient l'empreinte des jours, il faisait partie de la durée ayant appartenu à une grande époque dont il était fier. C'était à juste titre qu'il s'enorgueillissait d'amitiés illustres, et sa vive mémoire ressuscitait, pour certains d'entre nous, les scènes dont il avait gardé la vision fidèle. Quand de sa voix, volontairement assourdie comme pour donner confiance aux ombres qu'il nommait, il contait ses souvenirs des temps symbolistes et quand sur ses lèvres passaient les noms de Verlaine, Léon Bloy, Moréas, Ernest Hello, Laurent Tailhade, c'était leur âme qu'il tirait comme d'un songe au milieu de choses lointaines et précises, d'une atmosphère émouvante faite de mots, d'inflexions de voix, de drôleries et d'insolences ; c'était d'une époque bien morte, une image magnétique qu'il traçait diaboliquement, eût-on dit, avec un bâton de phosphore. On retrouvait en lui, dans la forme même de sa culture, cet humanisme un peu tourné vers les « sciences noires », vers le satanisme d'Huysmans et conquis par la tristesse somptueuse des décadences. Mais il tempérait un certain faisandage, ses atmosphères de fin d'empire ou de malédiction, par une harmonie profonde qui rétablissait l'accord grâce à la pureté du dessin, à la conception grandiose des ensembles. Sa pensée, tournée vers les maîtres hardis qui, perchés sur des échafauds, peignaient des murailles et se suspendaient sous les voûtes pour brosser des ciels, ne rêva jamais que grand. La plus petite de ses esquisses, de ses toiles pourrait être indéfiniment agrandie ; on ne trahirait jamais ses intentions qui auraient été de peindre pour la demeure des géants. Il accumule dans ses vastes toiles tout un monde grouillant, flétri d'abjections, exhaussé par l'orgueil, un échevèlement de larves et d'instincts qu'il fait monter toujours à l'assaut d'une grandeur sacrifiée. Ce peintre hors nature, avait une vision énorme et tragique de la vie. Certes il ne la voyait pas en beauté. Dans l'éternel conflit de la barbarie et de l'âme c'est l'agonie de cette dernière qui le tente, c'est l'étouffante mêlée, la curée où s'éteignent ses dernières lueurs. Voyez le Christ que possède Gaston Castel. Devant cette expression d'horreur et de dégoût il faut bien se dire que l'âme doute de sa mission, qu'elle se sent souillée par le mal qu'elle a voulu combattre et qu'elle préfère la mort dans l'infini désespoir. De Groux croit à notre irrémédiable déchéance et son esprit tourmenté ne s'apaise que devant le spectacle de la forme pure. Alors il prend un fusain et dessine des lignes qui se meuvent, qui ondulent, s'engendrent et vivent d'un frémissement sans fin. Là il demeure incomparable : le papier à peine touché par sa main semble échapper à l'humiliation de la matière et n'être plus qu'harmonie, musique des yeux, rythme et clarté. Ce peintre inspiré fut un dessinateur de génie et toutes les œuvres qu'il effeuillait sans cesse avec une maîtrise admirable attestent qu'il fut parmi les plus grands.

Jean Ballard.

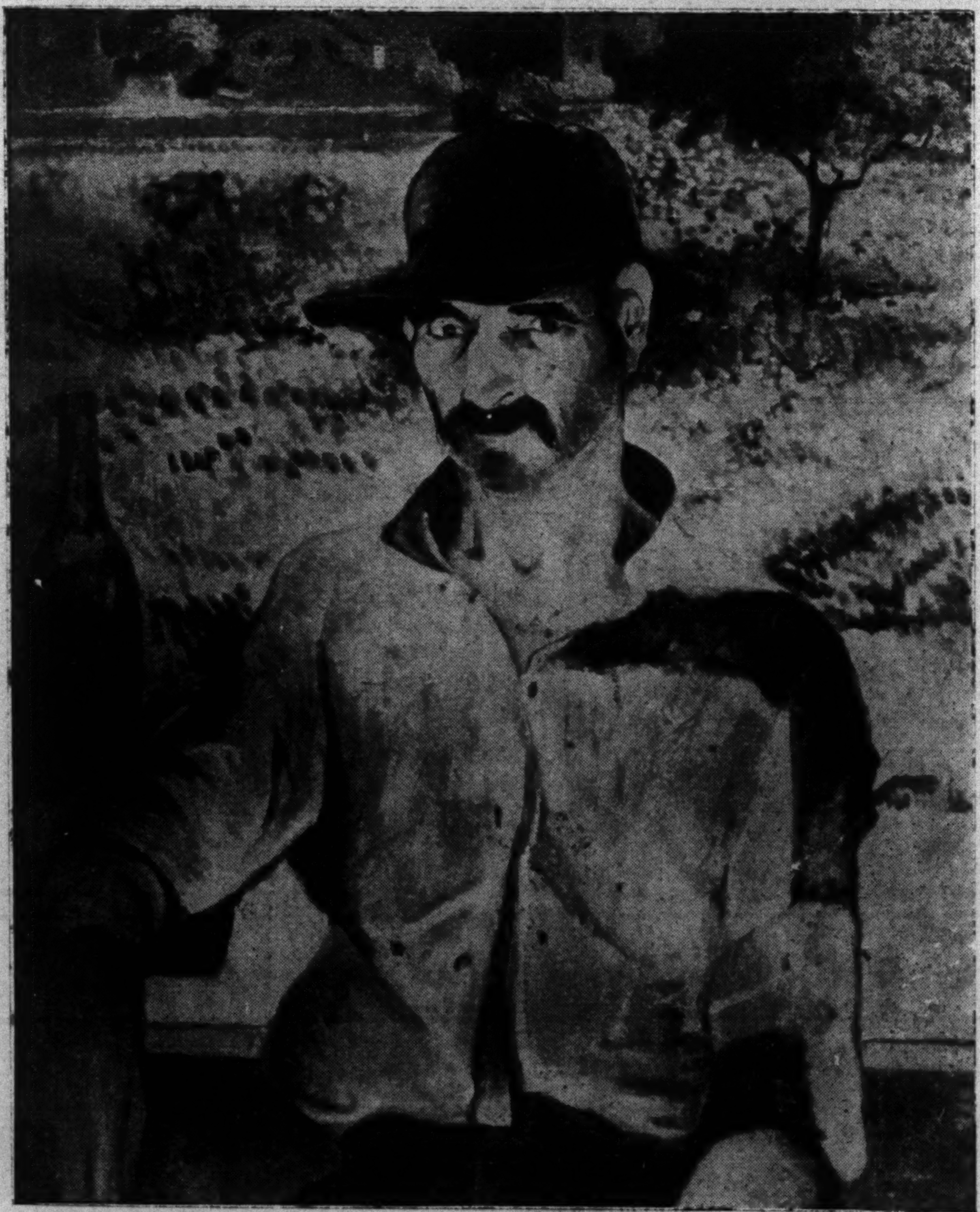


La Peinture.

CHEZ EDOUARD FONTEYNE

J'ai atteint Mar-Vivo, après avoir longé la plage des Sablettes. La mer s'étalait, sans respiration, avec ces transparences traversées de vifs reflets d'argent, qu'elle n'a que sous le soleil de Janvier, et qui font songer à quelque fjord charrié jusqu'ici par quelque prodigieuse débacle. Et voici la petite villa, avec sa terrasse et sa pergola ; déjà, le peintre, surgi d'un buisson de mimosas, est devant moi, la main tendue. A cette cordialité, je ne puis longtemps me méprendre, et la maisonnette aux allures de mas, ni les jarres blondes qui débordent de géraniums ne me donneront plus longtemps le change : c'est un flamand qui m'accueille.

Nous voici dans l'atelier où la lumière soigneusement tamisée donne aux toiles leur vrai visage. Là aussi, c'est le flamand qui se révèle de prime abord. Des flamands, il a la splendeur et la diversité du coloris, la somptuosité des gris, les étonnantes gageures qui, ici, autorisent contre toute vraisemblance l'éclat de ce châle près de la fraicheur de ce visage, la science des raccourcis, le sentiment exact du nu, le souci constant de la construction, solide sans lourdeur, riche sans ostentation. En somme une virtuosité de la technique, si bien dissimulée, sous l'apparente simplicité, qu'il faut la chercher pour l'y découvrir. Mais Fonteyne n'est pas homme à se laisser enfermer dans une formule. Ce flamand a évolué. Dans le fond, c'est un déraciné, et il le sait. Les invitations ardentes de la lumière ne l'ont pas vainement sollicité. Et, d'autre part sachant quel danger guette tout virtuose du métier, cet écueil plat du matérialisme, Fonteyne réagit, élève sont style vers les régions de la spiritualité. Aucun artifice, certes, troublant cette belle sincérité, mais le souci de dégager le caractère de toute chose, de l'accuser, afin que la toile présente cette unité de pensée qui fait d'un portrait un caractère. Vous décrirais-je ces toiles? Il faudrait s'arrêter longuement devant chacune d'elles; devant ce *jardinier* qui fait songer à Cézanne, devant cette



LE GRAND HOTEL

ENTIÈREMENT RÉNOVÉ

Sa Cuisine — Son Restaurant — Sa Cave

66, La Canebière. 66

Même Maison : GRAND CAFÉ GLACIER, Charles BORY, Propriétaire

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PEINTURES & VERNIS

Siège Social et Bureaux :

24, Rue Charras, 24

MARSEILLE

Tél. D. 40.60 (3 lignes)

3 USINES

Peinture Hippocampe

» Étoile de Mer

» Astérie

» Ferrolégine

Sous-marine laquée

Vernis et Siccatifs

HUILERIES DARIER DE ROUFFIO

MAISON FONDÉE EN 1850

Siège Social :

8, Rue Cherchell, 8

MARSEILLE

HUILE d'arachide Extra Surfine Raffinée « DELTA »

Graisse végétale « DELTALOSE »

SAVONS supérieurs :

LA PIPE

LE TRÊFLE

BRUN EXTRA DARIER

TOURTEAUX :

« Le Croissant et L'Étoile »

JACK TAVERNE

BRASSERIE-RESTAURANT

11, Rue des Fabres, 11 — MARSEILLE

CUISINE RENOMMÉE

ÉTABLISSEMENT ouvert après les Spectacles

Tél. : Colbert 01.55 **SERVICE A TOUTE HEURE** Tél. : Colbert 01.55

Canadienne, devant cette jeune femme au manteau vert, devant cette *Danseuse Italienne*... Je préfère vous donner rendez-vous chez Jouvène, où Fonteyne exposera du premier au quinze février...

Longuement, nous causons... Théories, esthétiques, tendances modernes... Le soleil s'incline déjà vers la mer, accrochant un reflet sur cette jeune fille qui attache sa sandale.

Autour de nous, confusément, je sens passer les ombres qui hantent les rêveries du peintre, et que, beaux phalènes, attirés par la lumière, Fonteyne nous présentera quelque jour, captifs d'une œuvre, et vivant de cette vie mystérieuse qu'il donne à tout ce qu'il touche.

A. E.

Aux Concerts Classiques.

Depuis ma dernière chronique la moisson fut assez riche en premières auditions. Moisson un peu mêlée toutefois, de très belles gerbes et de moins belles.

A la première catégorie appartiennent les *Feuillets de Voyage* de Florent Schmitt, que nous aurions entendus avec plaisir une deuxième fois.

Kikimora de Liadow, au titre incompréhensible faute de commentaires dans le programme, a bénéficié de cette deuxième interprétation. Cette partition est empreinte d'un charme très pénétrant.

La *Fantaisie sur deux noëls populaires wallons* de Joseph Jongen est très bien écrite. Quoique ces thèmes soient wallons nos cœurs provençaux s'y sont retrouvés avec une délectation égale à celle que nous inspirent les noëls de Saboly.

Nous avons apprécié avec un bonheur moindre deux pièces, nouvelles pour nous, de Rimsky-Korsakow. Il s'agit de *Mlada* (cortège) et de *Snegourotchka* (Danse des bouffons). Elles n'ajoutent rien à la renommée du maître russe et c'est mal le servir que de découper dans son œuvre les parties les moins originales. Car il en est chez les plus grands compositeurs.

Variations et Fugue sur un thème de Haendel par Louis Delune démontrent que ce compositeur suit aussi le mouvement qui entraîne les modernes dans une réaction vers la simplicité classique. Ce mouvement sera-t-il durable? On verra. Et d'ailleurs peu importe. Les compositeurs peuvent revenir même à la simplicité grégorienne si bon leur semble et retourner au plain-chant si c'est leur dada S'ils ont du génie ils feront tout avec génie. Nous proclamerons que c'est leur droit et que nous avons le devoir de les écouter. Mais s'ils se bornent à faire des travaux de copistes, comme de bons élèves du Conservatoire, nous le leur dirons Et cela parait être, en la circonstance, le cas de M. Delune.

C'est le cas aussi de ceux qui nous font de la musique moderne en imitant Strawinsky, Millaud ou Honegger, et de ceux qui imitent l'Ecole Française de la fin du XIX^e^ siècle, en des œuvres où l'on reconnait un amalgame de Franck,

BERRY
Ses Chapeaux
Ses Manteaux
14, RueSaint-Ferréol, MARSEILLE

de Fauré, d'Indy, de Dukas et de Bruneau. On nous a donné les premières auditions de quelques démarquages de l'une et l'autre école. Il n'y a même pas lieu de citer leurs auteurs.

Nous avons apprécié le talent de deux organistes, MM. Commette, de la Primatiale de Lyon, et Mlle Lilly Vialettes, qui est tout bonnement une de nos concitoyennes, sans autre titre annoncé au programme. Son talent est plein de sûreté, de nuances et de belle maîtrise.

Un autre de nos familiers est M. Billot de l'Opéra de Marseille. Nous avons à cet Opéra, maintes fois applaudi son beau talent, si intensément expressif. Nous avons fait de même aux Classiques, en pensant toutefois que le chant demande, au concert, un peu plus de sobriété d'expression qu'au théâtre.

Mme Elisabeth Schumann, voix et style très beaux, nous a donné l'occasion de regretter une fois de plus que Mozart ait parfois composé dans ce déplorable style italien, farci de roulades et de vocalises ridiculissimes. Quelle noblesse au contraire dans les lieds de Richard Strauss qu'elle a parfaitement interprétés!

M. Léon Loïcq a fourni pendant quelques concerts, les derniers notamment, une honorable carrière de Chef.

Toujours expressif, minutieux, enthousiaste, parfait, M. Fourestier a dirigé une séance, une seule malheureusement.

Raoul BATAILLIRD.

Echos.

« GRAND' ROUTE »

1930 donnera le jour à une nouvelle revue « Grand'Route ». Directeurs : Renaud de Jouvenel et Ph. Lamour. Rédacteur en chef : André Cayatte. Direction, Rédaction : 14, rue de Condé, Paris, 6e.

L.-P. Fargue, André Suarès, Jules Supervielle, Pierre Reverdy, Alexis Tolstoï, Burzio, Beucler, F. Divoire, Le Corbusier, Reno Crevel, Hubert Lagardelle, Daniel Rops, Germaine Krull, d'Ahetze, Daragnès, Malraux, Chadourne, entre autres y collaborent.

MAGASINS

L. DEWACHTER Jne
2, Boulevard Dugommier - MARSEILLE

VÊTEMENTS

high life tailor

Rue Noailles
MARSEILLE

COSTUMES POUR HOMMES
- ET POUR DAMES -

- MAISON DE PREMIER ORDRE -

Société Méditerranéenne de Banque

SPÉCIALEMENT ORGANISÉE POUR LES ORDRES DE BOURSE

Paye les Coupons Étrangers au plus haut cours

22, rue de la République - MARSEILLE

Téléphones : C. 8.69 - 79.37 - 85-35 - 70.91

Société d'Alimentation
de Provence - Avignon

Saucisson
" MIREILLE "

- - La grande - -
Marque Française

La véritable Bouillabaisse de Marseille
est servie dans les rochers de

La Cascade

face au Vieux Port

Rendez-vous
des Artistes

5, Quai de Rive Neuve (Tél. 27-37)

ROSTAN, Propriétaire

SOCIÉTÉ DE MUSIQUE SYMPHONIQUE

Tous nos compliments à ce groupe intéressant, véritable Ecole d'Orchestre.

Nous avons applaudi à son récent concert le *Carnaval romain*, de Berlioz, un *Concerto*, de Schumann, les *Impressions d'Italie* de Gustave Charpentier et *Messidor* de Bruneau. Programme excellemment composé, et bien exécuté sous l'habile direction de M. Deckers.

Nos félicitations à Mme Limon pianiste et à Mlle Chenal, jeune cantatrice de bon style et de charmante interprétation.

M. Cassan, Président de la Société voudra bien prendre pour lui une bonne part de nos compliments.

LE PRIX DES LETTRES FRANÇAISES

Le prix des Lettres Françaises (10.000 francs) qui a été attribué pour 1929 à Mme Guillemette Marrier pour son roman *Lokoma, sera décerné* pour 1930 le 10 octobre de cette année; il sera décerné à une œuvre *inédite* considérée comme la plus représentative des Lettres françaises de notre époque et devra être un *roman* (de 250 à 350 pages). Les manuscrits, dactylographiés, devront parvenir avant le 15 mai 1930 au siège des Lettres Françaises, 21 Place des Vosges, Paris (IIIe). Les manuscrits présentés en 1929 ne devront pas être re-présentés en 1930; ils ne devront mentionner ni le titre de l'ouvrage, ni le nom de l'auteur. Les dix premiers mots de chaque manuscrit serviront à son classement. Le règlement complet du concours doit être demandé 21, Place des Vosges.

SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES

C'est à M. Louis Gillet que sera, cette année, confié le cours de la « Société des Conférences » que préside M. René Doumic, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française.

M. Louis Gillet a choisi pour sujet, en cette année 1930 où est commémoré le romantisme, le plus illustre répondant de cette rénovation littéraire, celui-là même que Victor-Hugo considérait comme le grand ancêtre : *Shakespeare*, et il nous montrera un Shakespeare renouvelé d'après nombre de documents inédits.

C'est la *Revue Hebdomadaire* qui publiera, en exclusivité et in-extenso, ce *Shakespeare*, de même que les autres conférences: le *Tourgueniev* d'André Maurois, où l'on retrouvera la pénétrante psychologie, le don de création de *Disraeli* ou de *La Vie de Shelley;* enfin les six conférences assemblées sous ce titre évocateur; 1830-1930, de MM. Lucas Dubreton, Francis de Croisset, Général Mordacq, le R. P. Tauzin, Paul Hazard, et Mlle Dussanne.

Abonnement de 3 mois donnant les 20 conférences : 25 Frs.

Envoi sur demande accompagnée de 1 fr. du programme détaillé, de la liste des primes exceptionnelles de librairie, et d'un spécimen.

GILL **GRAND CHEMISIER**
5, Place de la Bourse (angle Rue Pavillon)
Fournisseur de l'Élite Élégante
- MARSEILLE -

ÉTABLISSEMENTS
Marius SÉRIÈS
1, Rue du Théâtre Français
(Tél. C.2304) MARSEILLE

PEINTURE
DÉCORATION
VITRERIE
MIROITERIE
PAPIERS PEINTS

Spécialité de travaux pour la Marine
MARSEILLE, LA SEYNE, NICE, MONACO, MENTON

ALBERT NUGUE
Ancienne Maison Mce NUGUE
MIROITERIE
Tél. Colbet 8868 (2 lig) 76, rue d'Italie MARSEILLE

ENSEIGNES ET DÉCORATIONS SOUS GLACES ET VERRES.
TOUS VERRES POUR LE BATIMENT : DALLES, TUILES, PAVÉS, etc., etc. :: ::

LA GLACE ET LE VERRE
dans toutes leurs applications.

Le Restaurant
"BASSO"
5, Quai des Belges, 5
VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX PORT
Spécialités :
Bouillabaisse
Coquillages - Crustacés
Poissons du Littoral
CAVE RENOMMÉE
Téléphones (3 lignes) : Dragon 11-04
» 12-90
Inter 28

Restaurant
FIRENZE
Jules FARA

Rendez-vous d'Artistes

SPÉCIALITÉ DE CUISINE ITALIENNE

Vins du cru :
Chianti, Barbera, Nebiolo,
Asti, Barolo

11, Rue Poids de la Farine
MARSEILLE

Lettre de la Côte

REFLETS D'ART

Nice va ouvrir le grand cycle des fêtes mistraliennes. Elle veut être la première à célébrer le centenaire de celui qui sut si bien comprendre la Provence niçoise.

La municipalité a voté trois cent mille francs pour les fêtes mistraliennes, c'est un acte qui l'honore. Pierre Devoluy, l'âme de cette organisation, y est tout à sa place comme légataire universel et apôtre de l'œuvre mistralienne; nul mieux que lui ne connaît la tradition laissée par le Poète.

Une noble agitation, soulevée au nom de Mistral, se répand dans les esprits et dans les cœurs, elle va, espérons-le, étouffer un moment l'agitation politique et ses grossièretés électorales, le mensonge ds affiches, le hurlement de ses réunions qui troublent parfois un peu fort le repos des hivernants.

MUSIQUE.

Monte Carlo, Nice, Cannes chantent Mozart.

A l'Opéra de Nice la *Flûte Enchantée* a soulevé les enthousiasmes du public populaire, ce public niçois réputé pour idolâtrer la belle musique.

A Monte-Carlo, Paul Paray inscrit Mozart au programme des grands concerts. Mme Elisabeth Schumann, interprètre sensible et intelligent, nous a chanté *Il re pastore* et l'*Alleluia*.

Jean Kubelik, dont la figure demeure attachée au Nice d'antan, a attiré une nouvelle fois la foule vers le Palais de la Méditerranée. Il a exécuté la *Sonate à Kreutzer*, et le fameux *Concerto en ré majeur* de Paganini dont la difficulté exige une maîtrise impeccable.

CONFERENCES.

La Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes continue ses intéressants travaux sous la présidence zélée et savante du général Toulorge. Le général Meunier nous a parlé des ressouces inconnues et inexploitées de la Corse ; le docteur Donadieu sur Cimiez, cet antique rendez-vous de la haute société romaine en Gaule.

A Monte-Carlo, le directeur artistique du Casino, M. René Blum, qui se double d'un fin lettré, nous a entretenus de Georges Courteline avec qui il a eu des relations de grande amitié. Il nous a fait partager son émotion en évoquant son dernier voyage en Belgique avec l'auteur de Boubouroche où celui-ci fut naïvement étonné, dans sa modestie, d'être reçu en triomphe. Luc Durtain, qui a vu l'Amérique en savant et en psychologue nous en a montré ses deux visages: luxe matériel et misère spirituelle, avec une clarté et un tact qui n'ont pu choquer aucun de nos amis d'outre-Atlantique présents dans la salle.

Georges Avril, l'apôtre de la Magie méditerranéenne à qui l'on doit la Re-

naissance de l'Art provençal sur la Côte, et la décadence du mauvais style « Côte d'Azur », a fait une conférence contradictoire pleine de lettres et d'esprit autour de cette question : « L'Art est-il nécessaire ? » Après une heure passée sous le charme de cet artiste aussi fin qu'averti, les plus profanes et les plus « scientistes » de l'auditoire, ont dû pour les instants immédiats tout au moins, conclure à l'absolue nécessité de l'Art.

Il est particulièrement consolant dans cette Principauté sur laquelle l'ignorance fait peser le seul anathème : *Jeux*, de constater avec quel enthousiasme et quel respect sont suivies et écoutées les conférences de choix dont M. Labande, archiviste et membre de l'Institut, a composé le programme.

PEINTURE.

Le peintre Madrigali a fait à l'*Artistique* de Nice une exposition de ses œuvres apportées d'Algérie. Ardente et bouillonnante nature que l'élan de l'espoir emporte vers les hauteurs, mais que le découragement terrasse par des chutes aussi profondes, cette dualité est très marquée dans ses toiles.

C'est que la nature, surtout celle du midi d'Algérie, pour qui sait la voir et la comprendre est une étrange magicienne, perpétuelle créatrice de rêves et d'idéals contradictoires avec laquelle l'âme d'un Madrigali doit intimement s'entendre.

Et il est reparti vers des cieux plus brûlants que les nôtres, sources intaries où loin du bruit des coteries, des jury, des hideuses jalousies, il puisera à nouveau, à pleine âme, les fortes émotions visuelles.

Charles BARZEL.

:: MARSEILLE ::

TÉLÉPHONE : 2.01

R. C. 42.721

LA RÉSERVE

PALACE-HOTEL

La Perle
de la Côte Provençale
Restaurant
de Réputation Mondiale

E. V. PECLET et Cie
Propriétaires

Dominant la fameuse Corniche et son - - - Golfe merveilleux - - 'LA RESERVE' de Marseille est considérée comme un pélerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte-d'Azur --

Appartements Confort Moderne = *Terrasses et Jardins Magnifiques*

Machines Parlantes

Disques Columbia.

PSYCHÉ (N° 4 — Psyché et Eros) *César Franck* (D 15197)

Après le *quintette en fa mineur*, après la *Symphonie en ré mineur*, Columbia rend un nouvel hommage au « père » Franck en éditant ce fragment de Psyché. Cette œuvre, une des dernières du Maître, (elle date de 1888 et est contemporaine de la *Symphonie* et un peu antérieure au *quatuor*) est l'un des plus purs joyaux de l'art franckiste; elle tient à la fois de l'oratorio, par le rôle important dévolu aux chœurs, et du poème symphonique. Détail signifcatif; les deux héros de la fable ne sont pas confiés à des solistes; c'est l'orcyestre qui est chargé d'évoquer l'action, de traduire le dialogue, et, si l'on y songe, Franck, devant réaliser ce colloque immatériel de l'âme et de l'amour divin ne pouvait hésiter entre un poème qui eut cerné d'un contour brutal la pensée, et la pure musique aux suggestions infinies. Rien d'ailleurs de moins païen que Psyché. Ce que le musicien nous propose, ce n'est plus la curiosité et le désespoir d'une âme qui s'élance en vain vers la connaissance, mais la prière du Chrétien, qu'un élan d'amour emporte vers son Dieu, qui n'aspire qu'à s'unir à lui dans une véritable Rédemption.

Cette inspiration mystique, qui traverse toute l'œuvre de Franck, atteint dans Psyché aux plus hauts sommets de la musique « La musique de Psyché, écrit M. G. Derepas, est d'inspiration toute moderne et chrétienne. Les chœurs se développent en une polyphonie si pure, si suave, si constamment maintenue dans une région supérieure inondée d'une lumière sans ombre, que rien ni dans le chœur des anges de la Damnation de Faust, ni dans l'Enfance du Christ, n'évoque plus nettement l'idée du ciel.

L'harmonie très soutenue du quatuor, les lignes dessinées par les violons, les épisodes confiés aux instruments à vent ne trahissent jamais la moindre préoccupation voluptueuse, mais expriment toujours les plus hauts désirs du cœur, tout pénétré de divin. »

L'œuvre fut exécutée pour la première fois à la Société Nationale de musique en 1888. Les Concerts Colonne la reprirent en 1890. Le fragment que nous donne Columbia (Eros et Psyché) figure très souvent aux programmes des Concerts symphoniques. L'Orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire royal de Bruxelles, nous en donne, sous la direction de M. Désiré Defauw une exécution très attachante.

G. MOUREN,

Disques Gramophone.

LES TROYENS A CARTHAGE (CHERS TYRIENS et ADIEU, FIÈRE CITÉ), par *Mme Frozier-Marrot,* de l'Opéra (W 1032).

Les Troyens sont un moment particulièrement pathétique dans la vie de Berlioz. Cet homme, le plus grand musicien dramatique de son époque, avait dû renoncer à la scène depuis 1838, date de l'échec injustifiable de *Benvenuto Cellini.* Il avait dû transporter ses drames dans le domaine symphonique, écrire pour le concert des œuvres comme Roméo et Juliette ou la Damnation de Faust. Et cependant, en lui, les voix de Shakespeare, de Goethe, de Gluck, de Virgile l'accablaient de leurs reproches et il contemplait avec l'amer sentiment de son impuissance la grande voie qu'il avait cru promise à ses triomphes. Quand la princesse de Sayn-Wittgenstein le pressa de réaliser ces Troyens auxquels il songeait depuis longtemps, il était trop tard, le fougueux romantique de Benvenuto n'était plus qu'un vieil homme aigri par le sentiment d'avoir manqué sa destinée.

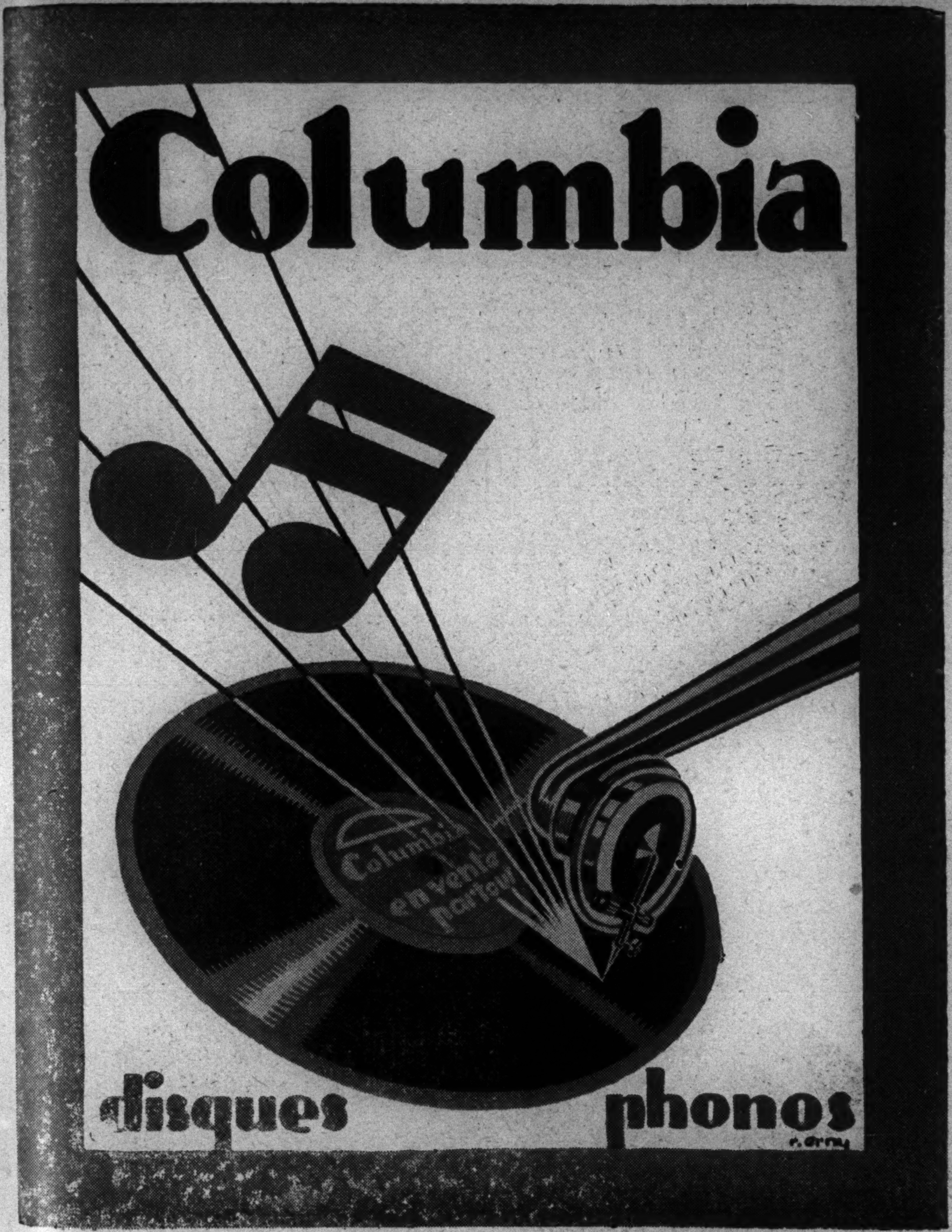
Et cependant, malgré une lassitude évidente, malgré maintes scènes laborieuses, que cette œuvre est grande ! Par delà un romantisme épuré, elle rejoint la grande tradition classique de Gluck. Jamais la grande déclamation lyrique n'a trouvé des accents plus vrais Certaines pages, comme le fameux septuor, le grand duo « Nuit d'ivresse et d'extase infinie », les supplications de Cassandre et le désespoir de Didon, comptent parmi les plus hautes de la musique dramatique française.

Madame Frozier-Marrot est une Didon émouvante par la sincérité, la noble simplicité de son pathétique.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME (*Menuet et Exemples de Danses*), par *M. Denis d'Inès,* Sociétaire de la Comédie Française, et l'orchestre de la Comédie-Française.

La Comédie-Ballet, née de la collaboration de Molière et de Lully est un genre de transition qui conduit le vieux Ballet de cour, illustré par Beaujoyeulx et Benserade, à l'Opéra imité de l'italien, que Perrin et Cambert instaurèrent en France. Parmi toutes les solutions que le XVI^e et le XVII^e siècles proposèrent au problème de l'alliance du drame et de la musique, c'était assurément la plus aimable, la plus naturelle, et il est permis de regretter qu'elle n'ait pas fourni une plus longue carrière.

COIFFEUR
POUR HOMMES **DUPONT**
16, Boulevard Dugommier (descente de la Gare)
GRANDS SOINS POUR LA COUPE DE CHEVEUX ET TAILLE DE BARBE



AGENT DISTRIBUTEUR A MARSEILLE

& MAISON DE VENTE :

CARBONEL, 27, rue Saint-Ferréol

PHONOS et DISQUES
Panatrope Brunswick
COLUMBIA GRAMOPHONE
BRUNSWICK ODÉON
L. Gébelin
MARSEILLE
77, Rue St Férréol (1er étage) 77, Rue St Férréol

LE RADIUS
LA LIGNE LA PLUS PURE
POUR
LES PLUS PURS ACCENTS
REC.
7 Rue d'arcole
Tel. D 34-37. — Marseille — 61 Rue du faubourg poissonniere Paris

Dans le *Mariage forcé,* dans la *Princesse d'Elide,* dans *Georges Dandin,* dans les *Amants Magnifiques,* dans *M. de Pourceaugnac,* dans *Le Bourgeois Gentilhomme* enfin, la part dévolue à la musique est très importante, et le souple talent du Florentin sut en tirer le meilleur parti. Tout particulièrement, cette leçon de danse du Bourgeois Gentilhomme est un chef-d'œuvre de grâce et d'esprit, et la collaboration du drame et de la musique ne réalisa rien d'aussi parfait.

M. Denis d'Inès a dû vivre dans une existence antérieure à la cour du Grand Roi; il est impossible d'incarner avec plus d'aisance, avec une plus souveraine élégance, avec plus de courtoisie, cette courtoisie qu cache une nuance d'impertinence, ce Maître à Danser dont il évoque la scène avec les seules inflexions de sa voix. C'est du grand art.

Voilà une tentative originale et que je crois appelée au plus grand succès.

Disques Odéon.

RAPSODIE NORVEGIENNE, *Lalo* (Orchestre des Concerts Colonne, direction Gabriel Pierné. 123.618 - 123.629).

Cette *Rapsodie Norvégienne,* condensation orchestrale d'une *fantaisie norvégienne,* écrite d'abord pour violon et orchestre, suivant la formule de la symphonie espagnole, est une des pages les plus brillantes qu'ait écrites cet aimable musicien. Si, aujourd'hui les prétentions de Lalo à la couleur locale nous font sourire, la faute n'en est pas à lui, car, en introduisant des éléments de folk-lore dans la musique symphonique, il accomplissait à son époque une tentative hardie; mais, depuis, la musique est devenue un art singulièrement international, les musiques étrangères nous ont été révélées, et la présence de l'original a nécessairement nui à la copie. Il est évident que Lalo est moins norvégien que Grieg, moins espagnol que de Falla. Il n'en reste pas moins que cette musique conserve pour l'auditeur moderne des qualités bien françaises, et dont il subira toujours l'attrait. L'art de Lalo est essentiellement aristocratique, délicat, séduisant, encore que peu profond et exempt de toute inquiétude. Il serait désirable qu'un auteur représentatif au plus haut degré de la musique française de la fin du siècle dernier soit plus largement traité par l'édition musicale. La *Symphonie en sol mineur,* la *Symphonie Espagnole,* le splendide *Concerto de violoncelle,* qui rencontrent au Concert un succès qui ne s'est jamais démenti, figureraient avec honneur dans un discothèque.

Il faut louer Odéon de son intelligente initiative: je veux parler de sa publication d'un *Supplément-Magazine.* Formule heureuse, qui double le catalogue d'éditions d'une chronique, dont l'amateur de disques recevra des éléments d'information réservés jusqu'ici aux lecteurs de publications phoniques. Formule hardie, qui, si le public répond à l'invitation d'Odéon en lui faisant part de ses suggestions

et de ses critiques, ne peut manquer de créer un courant d'idées, dont l'art du disque ne peut que bénéficier. Mais pour séduisante que paraisse cette collaboration, elle présente certains dangers, ceux de toute consultation populaire. Ce sera aux dirigeants d'Odéon de discerner la qualité des idées émises, et de veiller à ce que le vœu du plus grand nombre n'inspire, ni ne retarde, une évolution dont l'élite, tournée vers l'avenir, peut seule indiquer avec fruit les directives.

Disques Parlophone.

SYMPHONIE HÉROÏQUE, de *Beethoven* (59 001/2 et 59 007/10).

Parlophone vient de terminer son édition de l'Héroïque. L'Orchestre de l'Opéra de Berlin, sous la direction de M. von Schillings nous a donné de cette épopée musicale une version qui me parait définitive Symphonie héroïque, formidable premier pas du géant, après le tragique cri de détresse de Heiligenstadt, acte de foi souverain par lequel il prit conscience non seulement de sa propre force, mais aussi de la grandeur de son époque, incarnée en Bonaparte, quelles visions vous imposez à toute imagination passionnée! Ce mystérieux appel des basses, c'est ainsi qu'il a du raisonner dans cette âme, comme sur les champs, les premières lueurs de l'aube après la nuit du Testament. Et voici le prodigieux bouillonnement de la *Durchfürung,* et ce cortège qui accompagne la dépouille d'un héros inconnu... Le parfait équilibre des sonorités, l'exacte distribution des valeurs, la précision sans sécheresse du rythme, et, surtout, le souffle qui fait vivre ces formes, tout ici, donne l'impression même de la grandeur beethovenienne.

LES ÉQUIPÉES DE TILL EULENSPIEGEL, de *Richard Strauss* (58 503/4).

C'est encore à l'orchestre de l'Opéra de Berlin, sous la direction d'Otto Klemperer, que nous sommes redevables d'une excellente exécution du Till Eulenspiegel de R. Strauss, œuvre pleine de vie, haute en couleurs, où l'on trouve réunis, sans qu'il y ait disparate, la légèreté, la fluidité du dessin et la richesse de la masse orchestrale. Et quelle variété, quelle séduisante mobilité! A côté des espiègleries des bois, voici la marche un peu lourde, bien flamande, du quatuor, et voici l'héroïsme tragique sans déclamation, des cuivres. Les tim-

Artistes ! Vous êtes attendus sur la Terrasse du **Sans Pareil** Face au Vieux Port

VEYRIER, Propriétaire

Musique de Chambre
Musique d'Orchestre
Chœurs Russes
Opéras
Jazz Band
Jazz Vocal

Phono Montgrand

Appareils et Disques :

COLUMBIA
GRAMOPHONES
ODÉON
POLYDOR
PARLOPHONE
PATHÉ
SALALERT

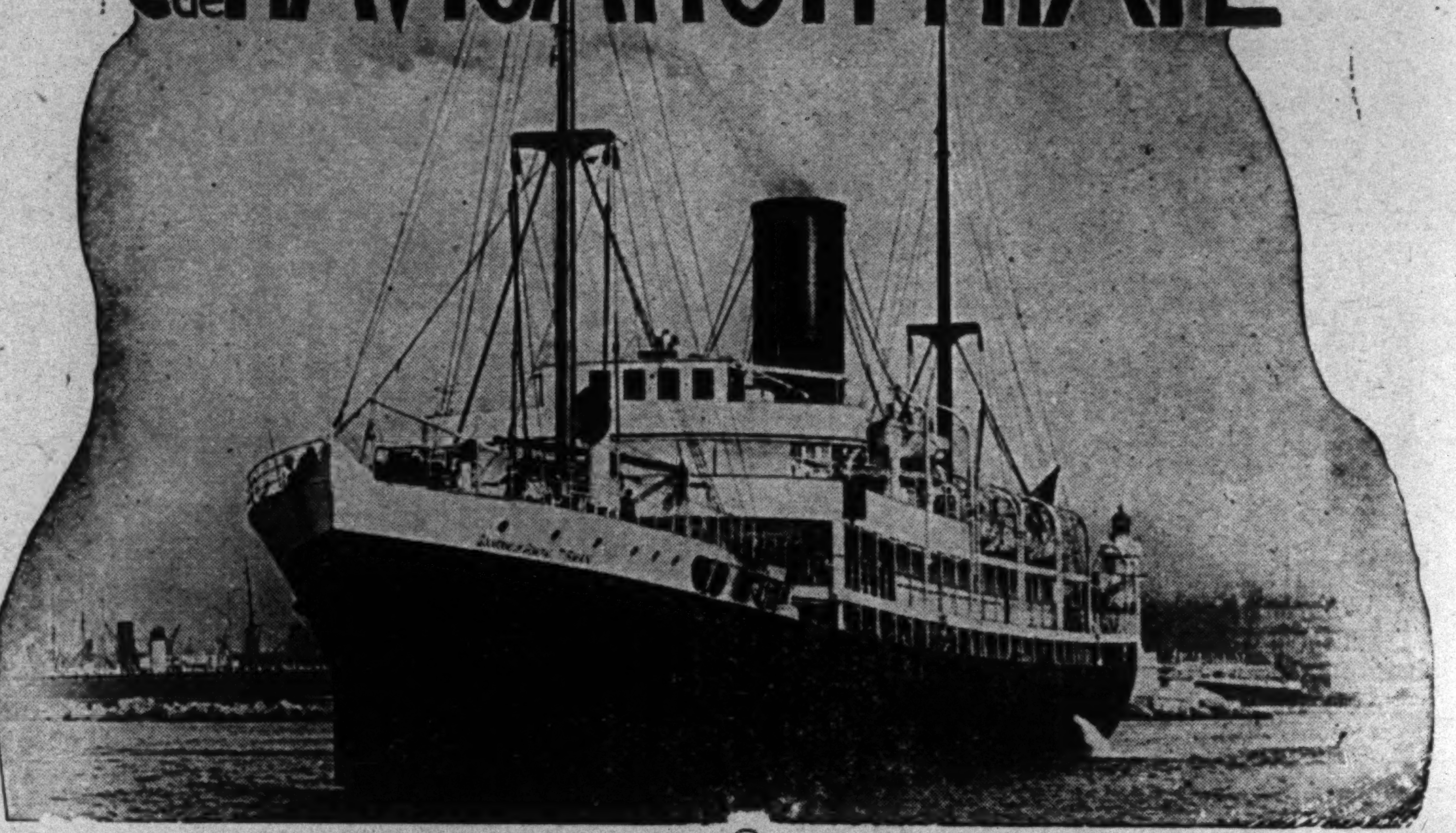
Renseignements, Catalogues, Facilités, chez :

Phono Montgrand

24, Rue Montgrand, 24, MARSEILLE

l'ALGERIE, la TUNISIE, les ILES BALEARES

Cie de NAVIGATION MIXTE



DÉPARTS HEBDOMADAIRES

de MARSEILLE :

pour **Alger,** le Mardi à 12 heures et le Vendredi à 18 heures ;

pour **Bône** et **Philippeville,** le Mercredi à 12 heures,

pour **Tunis,** le Lundi à 17 heures.

de PORT-VENDRES :

pour **Alger,** les Lundi et Vendredi à 10 heures,

pour **Oran,** le Dimanche à 10 heures.

Croisières aux Iles Baléares, départ tous les Vendredis.

DIRECTION : MARSEILLE, 1, La Canebière

PORT-VENDRES : AGENCE, Gare Maritime

PARIS : BUREAU DES PASSAGES, 5, Rue Edouard-VII

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR

Cie FRAISSINET

R. C. Marseille N° 23.032

Service Postal pour la Corse : Départs quotidiens du Continent pour la Corse et vice-versa.
Service sur la Côte Occidentale d'Afrique : Départs réguliers tous les 8 jours de Marseille et tous les 24 jours de Marseille et Gênes pour le Sénégal, la Guinée Française, la Côte d'Ivoire, la Côte d'Or, le Togo, le Dahomey, la Nigeria, le Cameroun et le Gabon.
Services sur le Levant, la Mer Noire et le Danube : Départs par quinzaine pour Gênes, Constantinople, Bourgas, Varna, Constantza, Sulina, Galatz et Braïla.

POUR FRET ET PASSAGES, s'adresser :

à MARSEILLE ; au Siège Social, 5, rue Beauveau. — à PARIS ; Agence Générale de Passages, 2, rue Edouard VII ; Agence de Fret, M. GUILLAUMARD & Cie, 12, rue de la Victoire.

bres restitués par un enregistrement d'une impeccable fidélité, sont l'âme même de cette page, l'une des plus attachantes du compositeur de *Mort et Transfiguration* et de *Don Juan*.

Disques Polydor.

Berlioz — *La Damnation de Faust* (Menuet des Follets, valse des Sylphes, Marche Hongroise), par l'Orchestre de l'Association des Concerts Lamoureux, direction Albert Wolf (566.009 et 566.010).

Schubert — *Symphonie inachevée,* par l'Orchestre Philharmonique de Berlin, direction Julius Pruwer. (66.784 à 66.786).

On a plaisir à entendre, de ces pages célèbres, les belles versions que nous présentent ces deux grands orchestres. L'un, le français, est trop connu ici pour que l'on puisse tenter la moindre analyse des éléments qui constituent sa personnalité musicale. Il convient toutefois de souligner que, sous la direction d'Albert Wolf, il s'est remarquablement adapté aux nécessités de l'enregistrement, acquérant d'emblée toutes les ressources d'une technique nouvelle, sans laquelle la plus belle exécution de concert ne rend qu'un brouillard sonore, inintelligible. Déjà, des réalisations comme le *prélude de l'après-midi d'un faune, l'Apprenti Sorcier,* la *Bourrée fantasque,* lui ont assigné une place de premier plan dans l'art du disque.

L'Orchestre philarmonique de Berlin, dont le Concert donné naguère à la salle Pleyel a été salué comme un évènement musical, a doté Polydor d'un répertoire considérable. Nous trouvons, exécutées sous la direction de Maîtres, tels que Richard Strauss, Oscar Fried, Hans Pfitzner, Franz Schrecker, Furtwaengler, Julius Pruwer, Bruno Kittel, les plus belles pages de la musique, entr' autres la *Messe en ré,* le *Prélude de Tristan, l'Oiseau de feu,* la *Salomé* de R. Strauss.

Avec des ensembles de cette valeur, on est en droit d'exiger beaucoup de Polydor.

Bibliographie.

Une luxueuse plaquette « *De la musique avant toute chose* », éditée par la Compagnie Française Thomson-Houston, nous présente le conseil technique dont s'est entourée cette Société dans la construction de son Electrophone. Ce conseil est composée de notabilités musicales, dont, pour ne citer que les plus connues, Maurice Ravel, Honegger, Ingelbrecht, Vuillermoz, et est présidé par Gabriel Pierné. Une préface due à Paul Valéry célèbre la conquête de l'ubiquité, que l'art phonique vient de réaliser si magnifiquement. Portraits de Roger Wild et bois de Hermine David.

Gaston MOUREN.

Les Spectacles

A l'Opéra.

Du point de vue musical — le seul qui nous retient — il convient de noter une reprise d'Orphée avec Alice Raveau (ce qui nous a permis de comparer la version contralto avec la version ténor chantée naguère par Rogatchewsky) et les reprises de la Walkyrie, de Tanhauser et de Tristan et Yseut. Etant donnés les goûts du public marseillais, on ne saurait demander davantage.

Et d'ailleurs, ne nous annonce-t-on pas la très prochaine reprise de Boris Godounov avec le grand tragédien lyrique Aquistapace? (1)

Quant aux créations, il nous faut attendre Siegfried... Il y eut bien, il est vrai, une création: *Plus que Reine*, de M. Bertrand; mais le moins qu'on en puisse dire est que l'analyse de cette œuvre ne peut trouver sa place dans une chronique consacrée *à la musique*.

Au Gymnase.

L'activité artistique de notre scène de comédie ne se ralentit pas. Il est rare qu'une semaine se passe sans nous apporter au moins un spectacle intéressant — plusieurs le plus souvent.

*
* *

Madame Cécile Sorel, reine des coquettes, serait elle lasse d'un emploi où elle connut les succès les plus flatteurs? On pourrait le croire, car illustrant une spirituelle thèse de Courteline, qui tend à établir qu'on ne fait jamais avec plaisir que ce qui ne convient ni à nos aptitudes, ni à notre formation, Célimène, renonce au jeu étincelant de ses caprices, et tente de trouver le chemin de notre cœur. A cette fin elle incarne une Sapho, une Anna Karénine, une Du Barry, héroïnes qui ont depuis longtemps tari les sources de notre pitié Aussi, c'était couru d'avance, elle se heurte à porte de bois et même de fer. Il serait regrettable que ces expériences éloignent plus longtemps cette belle artiste de son véritable style, qu'elle a porté à un si haut point de perfection.

Antoinette Sabrier est une vieille pièce dont il n'y aurait rien à dire, si on ne

(1 Depuis, cette création a eu lieu.

Faites votre Cuisine au Gaz

Visitez le Magasin d'Exposition de la

Régie intéressée du Gaz

45, Boulevard Paul Peytral, 45

Tous Appareils les plus Modernes et aux Meilleurs Prix

La Société Générale de Presse et d'Edition

HACHARD & Cie

8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS

ÉDITIONS · IMPRESSIONS · AFFICHAGE

VOUS SOUMETTRA
SUR SIMPLE DEMANDE & SANS ENGAGEMENT
TOUS PROJETS PUBLICITAIRES

SUCCURSALE POUR LE SUD-EST
58, rue de l'Hôtel de Ville LYON

Toujours "en beauté"

Votre miroir vient de vous le dire: «Aujourd'hui vous êtes en beauté». Vous voici heureuse, heureuse de vivre, heureuse d'être belle. Pourquoi n'en serait-il pas toujours ainsi ? Pourquoi demain votre charme serait-il diminué ?

Assurez-vous, sans cesse, ce teint qui vous fait plus jolie.

C'est tellement simple : employez une bonne poudre. Vous préférerez la POUDRE NYMPHEA - qui est fine, qui "tient", qui n'abîme pas la peau - vous la préférerez parce qu'elle vous assurera définitivement un teint jeune, naturel et parce qu'elle est moins cher. Elle vous est présentée

en sachet, vendu 2 francs,

prix qui serait impossible si elle était présentée, comme tant d'autres, dans un luxueux mais inutile habillage. Demandez à votre parfumeur

La poudre

NYMPHÉA

qui rend plus jolie

Exigez la nymphe dans l'ovale vert

Gros: Lorenzy-Palanca

la voyait si souvent à l'affiche de la Comédie Française. Amour et Finances, thème usé jusqu'à la corde par cinquante ans d'exploitation, et dont le seul talent de Bernstein put tirer deux ou trois œuvres fortes, sinon belles. M. Coolus traita ce ponctif sans prendre même le soin de lui refaire une toilette. Sa pièce n'a qu'un mérite, c'est d'être courte. Ce n'est vraiment pas un titre suffisant pour voisiner si souvent avec Molière.

Par contre, la *Fugue* de H. Duvernois, est de l'excellent théâtre. Entendez par là non une grande œuvre — c'est si rare! — mais une pièce très bien faite, où le métier sert l'esprit, une jolie nuance d'émotion, des qualités fort séduisantes qui font illusion pendant quelques heures. Heureuse formule que le succès couronne toujours.

*
* *

Deux écueils menacent toute pièce anglaise ou américaine : la morale, l'intrigue policière. Déjà, une très belle œuvre : *Au grand large*, d'une puissante originalité, nous avait déçus par les considérations morales qui en gâtent le dénouement. *Le Procès de Mary Dugan* est attiré par le deuxième pôle : pièce très bien construite, d'une présentation habile, qui retient notre attention et force parfois notre émotion, mais, tout de même, pièce policière. Nous ne sommes donc pas en présence d'une œuvre de grande classe, et, d'ailleurs, M. Bayard Veiller n'affiche aucune autre prétention que de nous intéresser à une intrigue menée de main de maître, avec des moyens qui ont au moins l'avantage de la nouveauté.

Lampes
"MAZDA"
En vente
chez tous les Électriciens
AGENCE
148, Rue Paradis
DÉPOT :
59, Rue Saint-Bazile
MARSEILLE
Téléphone 34-06

AMEUBLEMENT
TAPIS EN MOQUETTE
LINOLÉUM - TOILES CIRÉES
Chabert et Cie
Maison fondée en 1827
30, Rue de Rome — MARSEILLE
Chèques Postaux 77-71
TÉLÉPHONE 27-80
Balais, Brosses, Plumeaux
Paillassons, Stores
CONFECTION ET POSE
PRIX FIXE

MM. Paul Amict et René Blancard sont excellents, parmi une distribution très homogène.

*
* *

Il a fallu à M. Denis d'Inès beaucoup de courage pour tenter la gageure de reprendre *Cyrano*, et beaucoup de talent pour la gagner. La tonalité du théâtre de Rostand est, en effet — préciosité, panache, virtuosité formelle — très éloignée de notre sensibilité d'après-guerre. Cyrano est l'œuvre-type d'une époque, il en a exprimé trop magnifiquement l'esprit pour qu'il lui soit possible de traverser sans le heurter l'esprit d'une autre époque. Seuls sont immortels les Dieux, qui échappent aux conditions de la vie, et les œuvres qui ont élargi l'horizon de leur âge jusqu'à l'éternel humain. Quelques chefs-d'œuvre. Et Cyrano, œuvre très belle, n'était pas un chef-d'œuvre.

Eh bien, M. Denis d'Inès accomplit ce prodige de rendre actuel le panache du héros de Rostand ; tout cet artifice, il en fait de la simplicité ; cette psychogie linéaire, il en fait de la vie, complexe et émouvante, et, dans ces deux ou trois pages où Rostand atteint à la véritable poésie, il nous donne l'impression de la beauté parfaite. Seuls les magiciens de l'Art peuvent réussir de ces résurrections. Triomphe d'autant plus remarquable que le grand comédien dut lutter tout seul, comme son héros, et racheter par le prestige de son jeu la médiocrité (je fais toutefois volontiers une exception en faveur de M. Damorès qui a de l'autorité) de son entourage.

G. MOUREN.

AUTOMOBILISTES ! visitez
LES BAUX
Le site le plus célèbre de la Provence.
Imposantes Ruines du Moyen-Age
et des Romains, des IXme et Xme siècle.
GARAGE
Hostellerie Reine-Jeanne
20 CHAMBRES MEUBLÉES depuis 15 FRANCS
Électricité, - Eau courante. - Salles de Bains privées
GRAND RESTAURANT AVEC TERRASSES
Vue sur le Val d'Enfer, Vaccarès et la Mer
Cuisine renommée - Grands crûs de France et du Comtat
R. DUMAS, Propriét.-Directeur, successeur de L. ECHENARD
(Membre de l'Automobile-Club de Marseille)

Avant tout ACHAT
votre Intérêt vous commande
de visiter la plus ANCIENNE Maison Marseillaise

LE

23, rue St-Ferréol - 19-21, rue Vacon
Téléphone : DRAGON 19-75, 19-76

LA PERFECTION NE TOUCHE QUE LES CONNAISSEURS, LA MÉDIOCRITÉ VA DROIT AUX FOULES.

ESSAYEZ LES 6 CYL.

VOISIN

13 ET 24 CH.

AUTOMOBILES **VOISIN**
SUCCURSALE DE MARSEILLE
36, COURS LIEUTAUD
5, RUE DE LORRAINE
TÉLÉPHONE D. 63-31

Cinéma

OMBRES BLANCHES, FILM SONORE

A l'encontre de certaines œuvres cinématographiques dont le rythme apparaît dans le sens de la verticalité, « Ombres Blanches » constitue plutôt un ample et lent déroulement d'images que soutient la grande ligne étale de la mer.

Je n'insisterai pas sur la qualité de ces images dont la plupart s'accusent d'une admirable pureté en dépit de l'angle trop souvent conventionnel sous lequel elles nous sont montrées. Mes préoccupations sont d'un autre ordre et doivent s'attacher principalement à déterminer de quelle façon ce film était susceptible de recevoir l'élément sonore et dans quelle mesure on y a pourvu.

*
* *

Certains esprits ont cru devoir dénoncer l'antinomie que créait dans le cinéma l'union du son — qui représente un volume — à la figuration linéaire des choses. On pourrait même ajouter qu'il existe une contradiction de principe par le fait qu'une ligne est un signe graphique d'expression tandis que le son constitue une expression par lui-même.

La fusion demeurerait certes impossible si l'on ne considérait que l'élément sonore est non point un volume d'un aspect immuable, mais au contraire essentiellement ductile et tributaire de la forme qu'on lui propose ou dans laquelle il prend naturellement naissance.

Que va-t-il s'ensuivre si au lieu d'une enveloppe on ne lui offre qu'une surface ? Du moment qu'il ne se produit aucun cataclysme c'est que le son adopte cette surface et se trouve en mesure de la féconder afin qu'elle se transforme en volume. Par ce miracle toutes les lois du cinéma sont bouleversées en ce qu'il abandonne sa structure graphique au profit de la vie même.

Au spectre impondérable qui se mouvait sur l'écran en mimant son état d'âme, se substitue le corps humain, avec sa densité, sa chair, son sang. L'art peut y perdre en pureté si l'on entend ce terme dans le sens de la limitation, mais il est soumis encore à trop de contingences pour qu'il ne puisse pas y puiser de nouvelles disciplines et s'éloigner d'une littérature absolue.

Par ses grandes surfaces planes, par la monotonie de son rythme, par sa capacité, disons même par sa vacuité « Ombres Blanches » réclamait l'élément sonore qui devait délivrer ses puissances latentes : voix de la mer brillante et des palmes balancées, voix du vent et des nuages, voix de la lumière et de la nuit.

En outre ce film autorisait les plus curieuses, les plus fécondes recherches dans le sens de l'onomatopée ; il permettait de représenter des êtres primitifs s'efforçant de traduire leurs sentiments par l'imitation des bruits de la nature. L'exploration de ce domaine aurait pu donner lieu à des variations infimes.

Hélas ! Alors qu'une singulière occasion s'offrait de dégager le sonore de l'influence du music hall, les réalisateurs d' « Ombres Blanches », n'en ont rien fait précisément parce qu'ils se trouvent dans l'impossibilité de concevoir ce qu'il est convenu d'appeler « l'exotisme » en dehors des limites que le music-hall leur avait assignées.

Si nous en exceptons certains bruits fort expressifs et émouvants — sanglots de vieux polynésiens — ce qui devait être une vaste et sublime symphonie se réduit aux effets d'une tempête fabriquée, à un concert de guitares hawaiennes, à un « blue » charmant et nostalgique à souhait qui prend figure de leitmotiv mais qui bat de l'aile comme un oiseau menu au milieu d'espaces illimités.

Sans intention de calembour on peut déclarer que la partie sonore d' « Ombres Blanches » est pleine de cases à louer.

Gabriel Bertin.

AGENT DISTRIBUTEUR A MARSEILLE
& MAISON DE VENTE :

CARBONEL, 27, rue Saint-Ferréol

PHONOS et DISQUES
Panatrope Brunswick
COLUMBIA GRAMOPHONE
BRUNSWICK ODÉON
L. Gébelin
MARSEILLE
77, Rue St Férréol (1er étage) 77, Rue St Férréol

LE RADIUS
LA LIGNE LA PLUS PURE
POUR
LES PLUS PURS ACCENTS
Rue d'arcole
Tel. D 34-37. Marseille — 61 Rue du faubourg poissonniere Paris

Machines Parlantes

Disques.

ODÉON. — *Chabrier:* Espana (Concerts Colonne), *don G. Pierné.* — *Pugnani-Kreisler:* Prélude et Allégro (Mlle J. Gautier, violoniste). — *Lulli:* Gavotte, et *Corelli:* Prélude (Mlle L. Radisse, violoncelliste). — Le Roi de Lahore et La Traviata (M. Endreze, Baryton). — Le Rêve de des Grieux et Marouf (*Rabaud:* Dans le Jardin fleuri) (Ch. Friant). — *Rachmaninof:* Prélude, et *Mendelssohn:* Scherzo (Léon Kartun, piano Gaveau).

GRAMOPHONE. — *Rimsky-Korsakov:* La grande Pâque Russe (O.S. de Philadelphie. *Dom L. Stokowski.* 2 disques). — *Debussy:* Ibéria (O. du Gramophone, *Don P. Coppola,* 3 disques).

COLUMBIA. — *Rimsky-Korsakov:* Shéhérazade (O. du Conservatoire, *don Ph. Gaubert.* 6 disques). — *Déodat de Séverac:* Trois pièces pour piano (Vers le mas en fête; Baigneuses au soleil; La prière des muletiers devant le Christ de Llivia) (Mme Blanche Selva. 3 disques).

PARLOPHONE. — *O. Respighi:* Fontaines de Rome (o. de l'opéra de Berlin). — *Don F. Weissmann,* 2 disques). — *Smetana:* Moldau (o. de l'opéra de Berlin). — *Don Ed. Morike,* 2 disques.

PATHÉ. — *Chopin.* — Impromptu en *fa dièze majeur* et Etude en *ut dièze mineur,* par Emil von Sauer. — *Rip* et *Les Mousquetaires au Couvent,* chantés par André Baugé. — Frédérique (*Franz Lehar*), chanté par René Gerbert. — La *Vie de Bohème* et *Mireille,* chantés par Mme Ritter Ciampi. — Dinah Daïnah et Honolulu, par Reyac et Lebas.— L'Enfant Grec, par René Alexandre, et Après la Bataille, par Dorival (Comédie Française). — Deux pièces pour violon, par Yvonne Curti.

POLYDOR. — *Schubert.* — An lie Leier et des Wanderer, chantés par Henrich Schlusnus, de l'Opéra de Berlin. — *Rimsky-Korsakov.* — Le Coq d'Or, par l'orchestre des Concerts Lamoureux, don A. Wolff. — *Chopin,* Berceuce, et *Riccardo-Pisk Mangialli :* Danse d'Olaf, par Maria Thérèze Brazeau, pianiste. — *Rossini:* Ouverture du Barbier de Séville, orchestre de l'Opéra de Berlin, don Hermann Weigert).

*
* *

Odéon.

E. CHABRIER. — *Espana,* par l'Orchestre de l'Association artistique des Concerts Colonne.

La reprise du « *Roi malgré lui* », à l'Opéra comique a fait renaître certaines polémiques et a remis à l'ordre du jour le « cas Chabrier ». Nul musicien, en effet, n'a été aussi discuté, nul n'est demeuré si longtemps incompris. Si, pour les uns, il est une sorte de précurseur, un *créateur* (1), d'autres n'ont vu en lui qu'un enfant terrible de la musique, une sorte de clown, dont l'œuvre, pour curieuse qu'elle soit, ne saurait être admise dans le Royaume de la musique.

(1) Ch. Koechlin.

Dans un récent article de la « Revue Musicale », M. Ch. Koechlin a passé en revue toutes les critiques formulées sur l'œuvre de Chabrier et les a victorieusement réfutées. Car, un fait domine tout ce débat; alors que tant d'œuvres, qui nous parurent naguère grandes et belles, ne retrouvent plus actuellement le chemin de notre sensibilité, cette musique ne cesse de nous intéresser par ce que nous devinons en elle de vivant, de jeune, de naturel. Si parfois ses outrances lui font cotoyer la trivialité, au point que Debussy lui même a pu s'y méprendre, Chabrier demeure un prodigieux inventeur d'idées, se renouvelant perpétuellement, brisant toutes les formules, ces prisons de l'art, abondant en saillies imprévues, en trouvailles délicieuses, en rythmes francs et délurés. On lui a reproché son ignorance, et d'être un barbare; mais Moussorgky aussi était un barbare, et seul un barbare pouvait nous donner Boris Godounov. Arrivant à un moment où la musique française, sous la double influence de Wagner et de Franck, s'engageait dans une voie sans issue, il a pu revendiquer, avec Gabriel Fauré et Claude Debussy le beau titre de « restaurateur de notre tradition nationale. » (2)

On aimerait que ce musicien soit plus largement représenté sur les catalogues. A côté de la *Bourrée fantasque* et d'*Espana*, excellemment réalisées par les Concerts Colonne, je verrais assez quelques pages de l'admirable *Sulamite*, *l'Ode à la Musique*, et ce *Poème pour Cor et orchestre*, dont il existe une excellente transcription pour violoncelle, et qui, sous ces deux formes, est du meilleur Chabrier.

PUGNANI-KREISLER. — *Prélude et Allégro.* — par Mlle Jeanne Gautier.

J'ai beaucoup aimé l'interprétation de Mlle Gautier. Le style, d'une belle ligne classique, la sonorité ample et pure, l'exactitude des mouvements et des rythmes, l'impeccable virtuosité des traits, et surtout, la profonde compréhension de l'œuvre, tout concourt à cette impression d'excellence qu'on éprouve invinciblement. Tant d'exécutions, en bis, par des virtuoses soucieux avant tout de l'effet avaient à peu près dépouillé cette page de tout caractère. Mlle Gautier lui redonne son vrai visage, et ce n'est pas un mince mérite.

Gramophone.

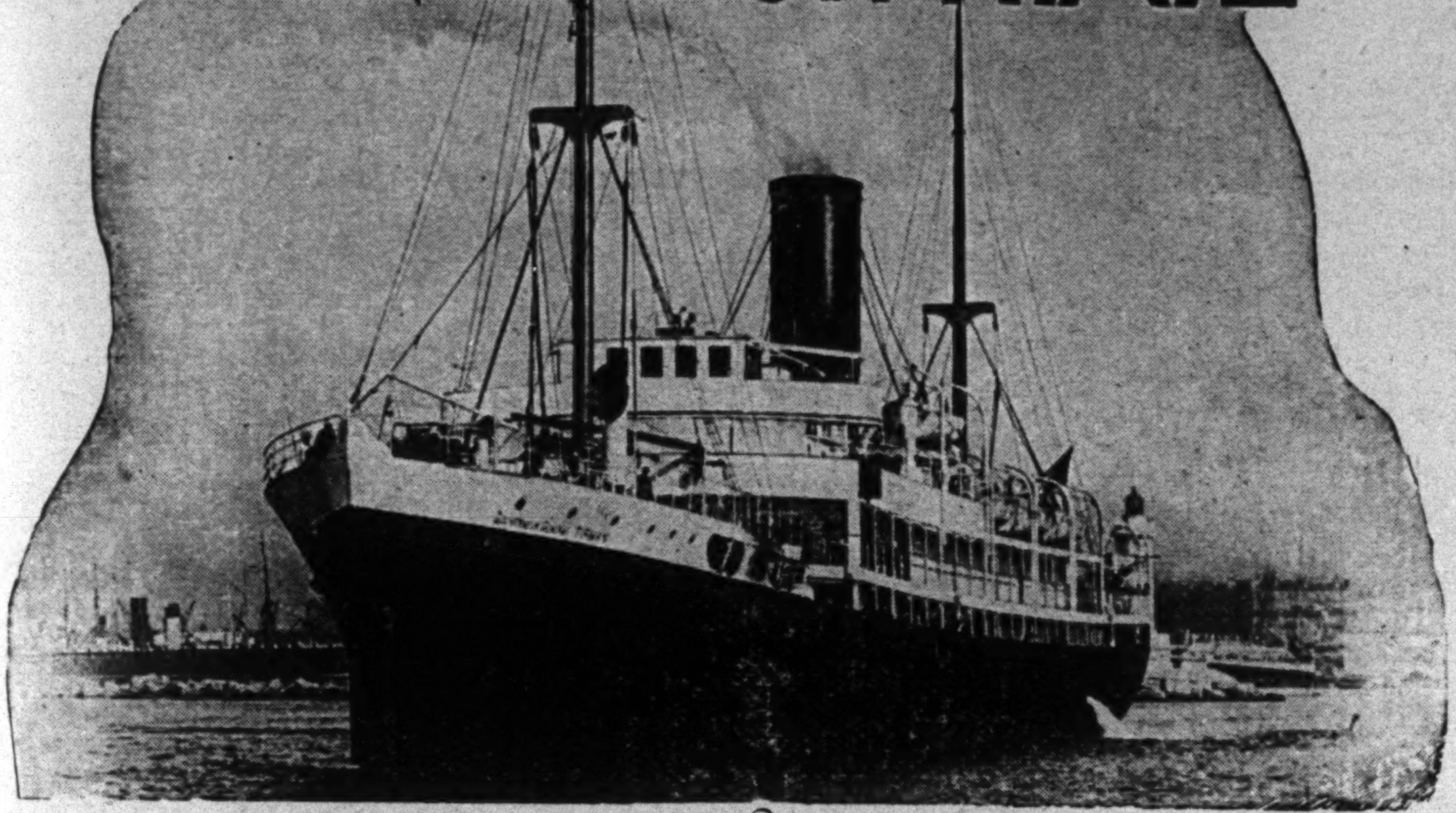
RIMSKY-KORSAKOV. — *La Grande Pâque Russe.* — Orchestre symphonique de Philadelphie, direction Léopold Stokowsky (W. 1042-1043).

Une vaste fresque animée, soulevée par ce sentiment profond qui, au moyenâge, fit jaillir l'élan fervent des cathédrales et éclore la musique polyphonique. La créature, abîmée dans le sentiment de sa petitesse, de son abjection, n'avait d'autre désir que de magnifier le créateur, splendide aurore posée au bord de sa nuit d'angoisse. Un sentiment aussi profond est une grande force pour un homme ou pour une époque. Ici, toutes les ressources d'un métier prodigieux concourent à créer une noble simplicité; le large souffle traverse la matière sonore, nous emporte dans son allégresse panique. Exultation de la grande nouvelle; la pierre du sépulcre a été soulevée par une force surhumaine, et l'homme vêtu de lin a prononcé devant les deux femmes la parole de vie. Et voici qu'elle a pris son

(2) Ibid.

l'ALGERIE, la TUNISIE, les ILES BALEARES

Cie de NAVIGATION MIXTE



DÉPARTS HEBDOMADAIRES

de MARSEILLE :

pour **Alger,** le Mardi à 12 heures et le Vendredi à 18 heures ;

pour **Bône** et **Philippeville,** le Mercredi à 12 heures,

pour **Tunis,** le Lundi à 17 heures.

de PORT-VENDRES :

pour **Alger,** les Lundi et Vendredi à 10 heures,

pour **Oran,** le Dimanche à 10 heures.

Croisières aux Iles Baléares, départ tous les Vendredis.

DIRECTION : MARSEILLE, 1, La Canebière

PORT-VENDRES : AGENCE, Gare Maritime

PARIS : BUREAU DES PASSAGES, 5, Rue Edouard-VII

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR

Cie FRAISSINET

R. C. Marseille N° 23.032

Service Postal pour la Corse : Départs quotidiens du Continent pour la Corse et vice-versa.
Service sur la Côte Occidentale d'Afrique : Départs réguliers tous les 8 jours de Marseille et tous les 24 jours de Marseille et Gênes pour le Sénégal, la Guinée Française, la Côte d'Ivoire, la Côte d'Or, le Togo, le Dahomey, la Nigeria, le Cameroun et le Gabon.
Services sur le Levant, la Mer Noire et le Danube : Départs par quinzaine pour Gênes, Constantinople, Bourgas, Varna, Constantza, Sulina, Galatz et Braïla.

POUR FRET ET PASSAGES, s'adresser :

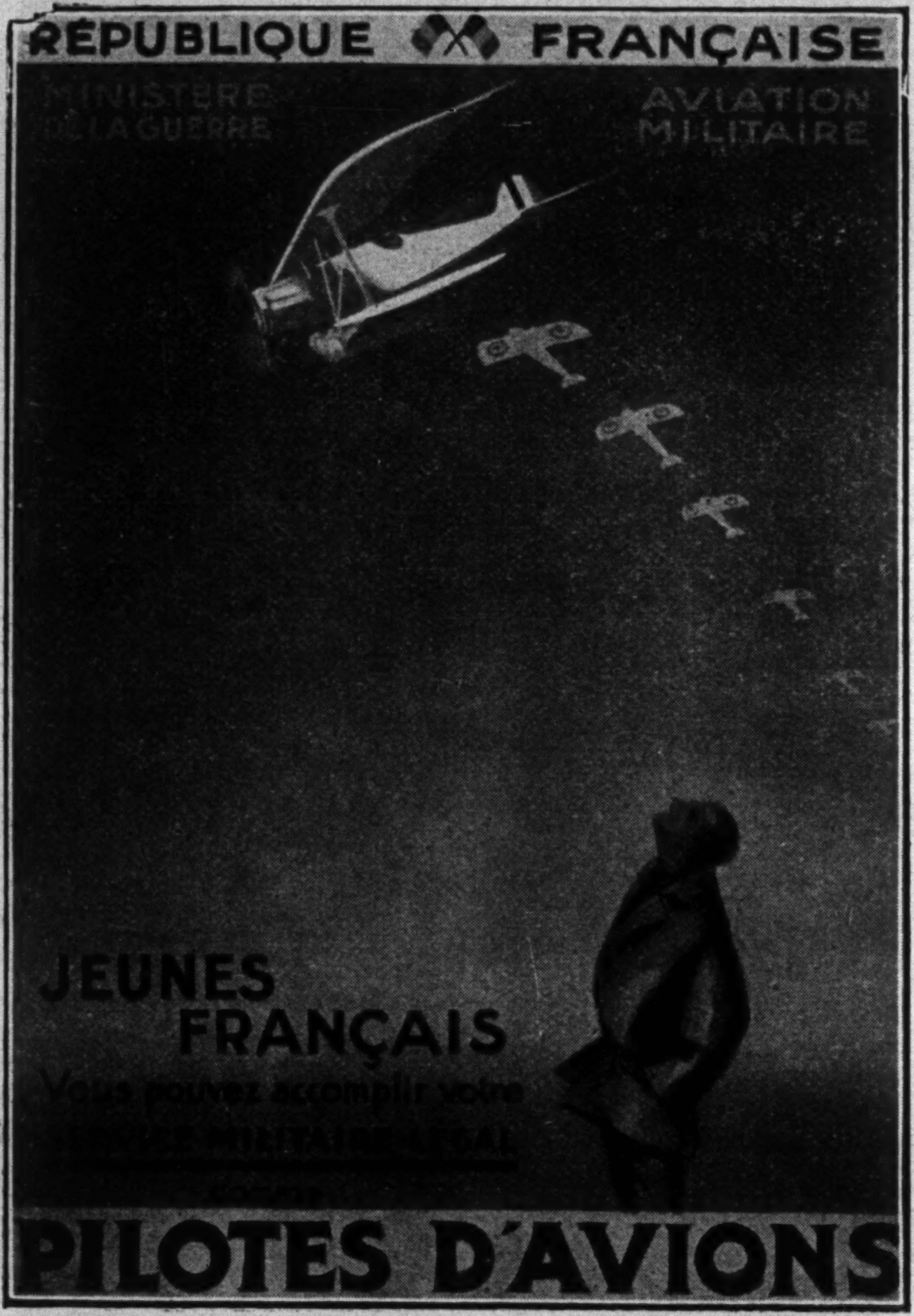
à MARSEILLE : au Siège Social, 5, rue Beauveau. - à PARIS : Agence Générale de Passages, 2, rue Edouard VII ; Agence de Fret, M. GUILLAUMARD & Cie, 12, rue de la Victoire.

La Société Générale de Presse et d'Edition

HACHARD & C^IE

8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS

ÉDITIONS · IMPRESSIONS · AFFICHAGE



VOUS SOUMETTRA

SUR SIMPLE DEMANDE & SANS ENGAGEMENT

TOUS PROJETS PUBLICITAIRES

SUCCURSALE POUR LE SUD-EST

58, rue de l'Hôtel de Ville LYON

vol, et frappe de son aile le front des foules prosternées, éclate en plein ciel dans le magnifique Hosannah des trompettes. Trois thèmes empruntés à l'Eglise russe ont suffi au compositeur. Surgis des premiers âges du Christianisme, obscurément éclos dans ces monastères orientaux où le mysticisme chrétien, vivifiant la tradition judéo-grecque, élaborait lentement cette liturgie grégorienne d'où devait sortir la polyphonie vocale d'Orlando de Lassus et de Palestrina, comme ils sont émouvant dans leurs robes roides, sur lesquelles ont neigé les siècles! Un thème grave est d'abord confié au violoncelle solo; puis les cuivres à l'unisson, personnifiant l'officiant, le clament ; et le quatuor divisé, chœur des fidèles, le répète avec ferveur. Toute l'œuvre est ainsi traitée suivant le procédé du chant responsorial, avec une ingéniosité, dans le choix des timbres et leur groupement, qui en fait une pure merveille. Et voici le thème de l'allégresse au rythme martelé, devant lequel tout cède, et qui exalte dans une splendide péroraison la gloire de Celui qui a vaincu la mort.

L'orchestre symphonique de Philadelphie, sous la direction de Léopold Stokowsky, prête à cette page émouvante une conviction enthousiaste, un sentiment de la grandeur qui nous laissent accablés. La sonorité est riche, les valeurs bien équilibrées, le rythme précis et vivant. Un enregistrement particulièrement réussi confère à ce disque une valeur de tout premier plan.

CL. DEBUSSY. — *Ibéria* ,Orchestre symphonique de Gramophone direction Piero Coppola.

M. Piero Coppola traduit ces pages subtiles et colorées avec sa conscience habituelle. Le *Matin d'un jour de fête* est particulièrement séduisant.

Musique de Chambre - Musique d'Orchestre
Chœurs Russes - Opéras
Jazz Band - Jazz Vocal

PHONO MONTGRAND

Appareils et Disques :
Columbia, Gramophone, Odéon, Polydor, Parlophone, Pathé, Salabert.

Renseignements, Catalogues, Facilités, chez :
PHONO MONTGRAND
24, Rue Montgrand, 24 - MARSEILLE

Columbia.

RIMSKY-KORSAKOV. — *Shéhérazade.* — Orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire, Direction Ph. Gaubert.

Cette œuvre dans laquelle le talent de coloriste du Maître russe s'affirme peut-être avec le plus de somptuosité a de longue date conquis le public des Concerts symphoniques. Elle fut l'un des plus beaux succès des Ballets russes. Aussi ne faut-il pas s'étonner de la voir accueillir par le maisons d'éditions musicales La version réalisée par Columbia est très remarquable. On sait de quelle poésie Ph. Gaubert revêt tout ce qu'il touche. Ici, avec un tact exquis, il a tout de suite discerné l'écueil à éviter, cette rutilance trop facile d'un coloris orchestral trop riche. Nul n'a, comme le compositeur slave, prêté à l'orient une telle splendeur, n'a déversé dans ses visions un tel ruissellement de lumière. Or, une légende, même orientale, veut plus de mystère, une ligne moins nette, moins de couleurs et plus de nuances. Ph. Gaubert, au lieu, comme tant d'autres, de souligner des contours déjà trop accusés, les estompe; il dispose, autour de ces formes crues, cette lumière fluide dont les dernières heures du jour baignent le paysage, et il réalise une atmosphère adoucie, tempérée en quelque sorte, d'ou la vision se dégage avec une intense poésie. Voilà cette « couleur du temps » dont notre imagination pare toute légende; voilà ce monde enchanté des mille et une nuits où, attentifs et frémissants, nous voyons le courroux du Sultan s'amollir sous le charme vainqueur de Shéhérazade.

DÉODAT DE SÉVERAC. — *Trois pièces pour piano* (Vers le mas en fête. — Baigneuses au soleil. — Prière des Muletiers devant le Christ de Llivia). par Blanche Selva.

Déodat de Séverac est mort depuis quelques années, à quarante-huit ans, et nous commençons à peine à nous rendre compte de ce que lui doit la musique française et des grands espoirs qu'il autorisait. Comme l'a dit naguère le poète J. F. Alibert dans une belle conférence consacrée au Maître de Saint Félix, toute perception, chez cet artiste rare, éveillait une résonnance musicale. Les clairs paysages du Languedoc et de la Cerdagne, les belles plages méridionales, il en a capté l'âme émouvante; avec ce don de la lumière, de la transparence, avec cette grande simplicité d'expression, cette élégance d'écriture qui font le charme de ce génie méditerranéen, il nous en a donné des visions d'une pénétrante poésie. Dans ces *Baigneuses au soleil*, dans ce *Mas en fête*, et surtout, dans ces *Muletiers devant le Christ de Llivia*, qui sont peut-être la plus haute expression de sa spiritualité, nous discernons une émotion profonde, d'une qualité rare, et dont la sincérité nous touche au plus profond de nous-mêmes.

Il faut savoir gré à Madame Blanche Selva qui met au service de ces pages délicates son beau talent et sa ferveur.

Parlophone.

O. RESPIGHI. — *Les Fontaines de Rome.* Orchestre de l'Opéra de Berlin, direction F. Weissmann.

Fontaines jaillissantes et murmurantes, de tout temps vous avez inspiré les poètes et les musiciens... Qui ne connait ce beau sonnet de Philippe Desportes, que Hec-

Avant tout ACHAT
votre Intérêt vous commande

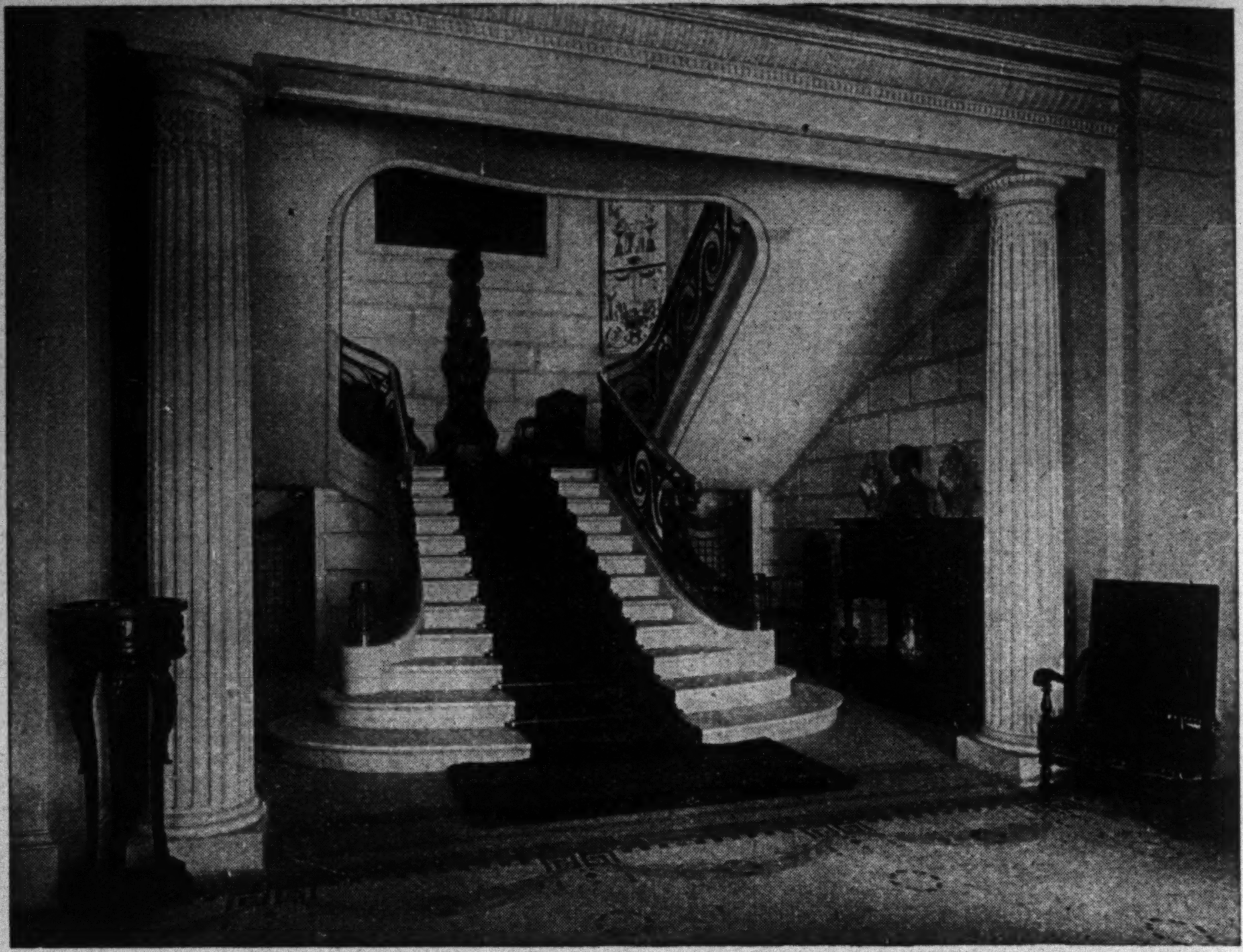
de visiter la plus ANCIENNE Maison Marseillaise

LE

23, rue St-Ferréol - 19-21, rue Vacon

Téléphone : DRAGON 19-75, 19-76

LE MEUBLE D'ART - **DAVID FRÈRES** - LA DÉCORATION



45, Cours Gouffé — Le grand Escalier d'entrée — MARSEILLE
La plus importante Maison d'Ameublement du Midi de la France

Société Marseillaise de Crédit

Société Anonyme au Capital de **100 Millions** entièrement versés
Réserves : 52.365.000 Francs
BANQUE FONDÉE EN 1865
Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis -- Succursale à PARIS, 4, rue Auber
TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

CHARBONS Georges GUYAT Fils
Industrie - Navigation - Foyer domestique
36, Rue Chateauredon, 36, MARSEILLE ∞ Tél. Colbert 85-09

tor Fraggi a revêtu d'une musique doux-coulante comme l'onde qu'il chante? Et le grand Fauré subit toujours leur ensorcellement, et son style en a gardé cette fluidité, cette élégance mouvante et souple qui fait songer aux vasques en pleurs, au fond de parcs à la française.

« *J'ai miré l'aube blanche et le pâle matin.*
De l'or du midi fauve au rouge crépuscule
J'ai reflété le ciel qui m'épuise et me brûle.
Voici le nostalgique argent des soirs éteints.... »

Pourquoi ce poème remonte-t-il des profondeurs de ma mémoire à l'audition de cette musique? La même terre les a inspirés tous deux. Paysages romains, tissés de soleil, dans cet air qui a pris, à force de baigner ces beaux témoins impassibles de l'antiquité, une gravité sans tristesse, je vous retrouve dans ces évocations délicates et somptueuses. Merveilleux créateur d'images, voyant comme Listz, en peintre, avant de penser en musicien, Respighi, pour réaliser ses visions, dispose des multiples ressources d'une orchestration dont l'habileté déconcerte. D'autres palettes ont possédé cette magnificence des coloris, cette profusion de tons vibrants et de nuances subtiles, celles d'un Rimsky-Korsakov, d'un Richard Strauss, mais, ce qui caractérise l'art de Respighi, c'est cette transparence, cette lumineuse fluidité, qui fait que cette richesse n'est jamais lourde ni opaque, et que l'air circule librement dans ses paysages les plus chauds, les plus opulents. Voyez cette délicieuse pastorale, éveil de la campagne romaine qu'enchante le frais murmure de la fontaine Giulia; le jaillissement en cascades irisées des eaux du Triton; la gloire de la Fontaine de Trévi, qui mire la danse ardente du soleil; et, plus près de nous, semble-t-il, dans une atmosphère d'élégie romaine, cette fontaine de la Villa Médicis, dont le sanglot s'apaise dans le calme lumineux d'un soir d'été, criblé d'appels d'oiseaux de lueurs d'astres, et qu'emplit d'infini la prière d'une cloche... Quoi qu'en puissent penser les champions de musique pure, dont l'idéal dépouillé me parait moins une purification qu'une mutilation, nos sensibilités ne se résigneront jamais à bannir un art capable d'éveiller en nous de telles résonnances.

Très belle exécution par l'orchestre de l'opéra de Berlin, exacte et évocatrice à souhait. Deux beaux disques.

FR. SMETANA. — *Moldau.* — Orchestre de l'Opéra de Berlin, direction Ed. Morike.

Ce grand tableau symphonique du compositeur tchèque, très bien réalisé par Ed. Morike, je félicite Parlophone de l'avoir inscrit sur ses catalogues. La musique tchèque est un trésor à peu près inconnu à l'heure actuelle, et qui nous réserve les plus pures joies.

COIFFEUR POUR HOMMES **DUPONT**
16, Boulevard Dugommier (descente de la Gare)
GRANDS SOINS POUR LA COUPE DE CHEVEUX ET TAILLE DE BARBE

Pathé.

CHOPIN. — *Impromptu en fa dièze majeur op. 36.* — *Etude en ut dièze mineur op. 25 n° 7*, par Emil von Sauer.

Si j'en excepte Alfred Cortot, qu'une affinité spécifique rapproche de Chopin, j'ose dire que la sensibilité de nos virtuoses modernes s'accommode de moins en moins de la passion maladive, exaltée, féminine, du grand romantique. Si l'on veut en avoir une interprétation fidèle, *vivante*, il faut la demander aux grands aînés du piano, à un Paderewsky, à un Planté, à un Sauer enfin, dont la belle vie de travail et de ferveur a été un constant hommage au grand poète du clavier. Les deux pièces que nous donne Sauer en sont une éclatante preuve. L'enregistrement, chose remarquable quand il s'agit du piano, ne trahit à aucun moment l'éminent virtuose, dont toutes les intentions sont scrupuleusement rendues.

Airs de *Rip* et des *Mousquetaires au Couvent*, chantés par André Baugé.

Cette musique charmante et sans prétentions a gardé une jeunesse que pourraient lui envier nombre de vastes machines anti-musicales dont s'encombrent encore nos scènes lyriques. M. André Baugé, dont le film sonore vient de consacrer le talent, les chante avec esprit et dans la meilleure tradition.

Polydor.

RIMSKY-KORSAKOV. — *Le Coq d'Or* (O. de l'Association des Concerts Lamoureux Don Albert Wolff). *Schubert.* — *Der Wanderer* (M. Henrich Schlusnus, baryton de l'Opéra de Berlin).

C'est encore Rimsky qui triomphe dans Polydor ; la prédilection que les Maisons d'éditions marquent à ce musicien n'est pas pour étonner ceux qui connaissent l'attrait, en musique, de la couleur, du pittoresque, de l'exotisme. Le Coq d'Or présente toutes les caractéristiques de la manière du Maître Russe, et il est depuis longtemps un des succès de nos Concerts symphoniques. — M. Henrich Schlusnus met sa voix ample et généreuse au service du lied schubertien ; il prête au « Voyageur » romantique des accents émouvants, tout en gardant cette grande simplicité qui donne à toute l'œuvre de Schubert cet air de confession par quoi elle échappe à l'artificiel du romantisme. Mêmes qualités dans « An die Leier » (A ma Lyre). Des chanteurs comme M. Schlusnus élèvent l'art du chant, qui a tant de faux pontifes, à la dignité de la musique.

Gaston MOUREN.

GRANDE BRASSERIE DU CHAPITRE

RENDEZ-VOUS DES FAMILLES

Déjeûners, Diners à toute heure et à tous prix

SALLES DE RÉUNIONS ET BANQUETS

Rendez-vous pour Artistes, Gens d'Affaires, à proximité de la Gare.

Nouvelle Direction : JACK **1, Cours Joseph Thierry.**

PENINSULAR ET ORIENTAL

STEAM NAVIGATION Cy

PAQUEBOTS-POSTE ANGLAIS

DÉPARTS HEBDOMADAIRES DE MARSEILLE

SUR

L'Égypte, Les Indes, Golfe Persique, L'Extrême-Orient et L'Australasie

Service Hebdomadaire sur Gibraltar et Londres

Marseille au Maroc en 48 heures

Pour Frêts et Renseignements, s'adresser à :

ESTRINE & Cie, 18, Rue Colbert

Téléphones 9.22 et 67.17 ; Interurbain : 101

PAPETERIES NAVARRE

Société anonyme au Capital de 75.000.000 de Francs

SIÈGE SOCIAL : 52, Avenue de Noailles, LYON

R. C. Lyon B 1569

DÉPOT DE MARSEILLE : 90, Boulevard de Paris, 90

Codes : BENTLEY — LIEBERS & PRIVÉ

Téléphone : C, 28-91 e 71-30 *Télégrammes : ERRAVAN-MARSEILLE*

Stock en Dépôt
- **à CASABLANCA : chez S. A. N. A. R. C. I., 54, Avenue de la Marine**
- **à NICE : chez MM. LIPRANDI & MARS, 14, Rue Delille.**

Agences : ALGER, ORAN, TUNIS, SAIGON, HANOI, TANANARIVE.

Les CAHIERS DU SUD sont imprimés exclusivement sur papier provenant des

PAPETERIES NAVARRE

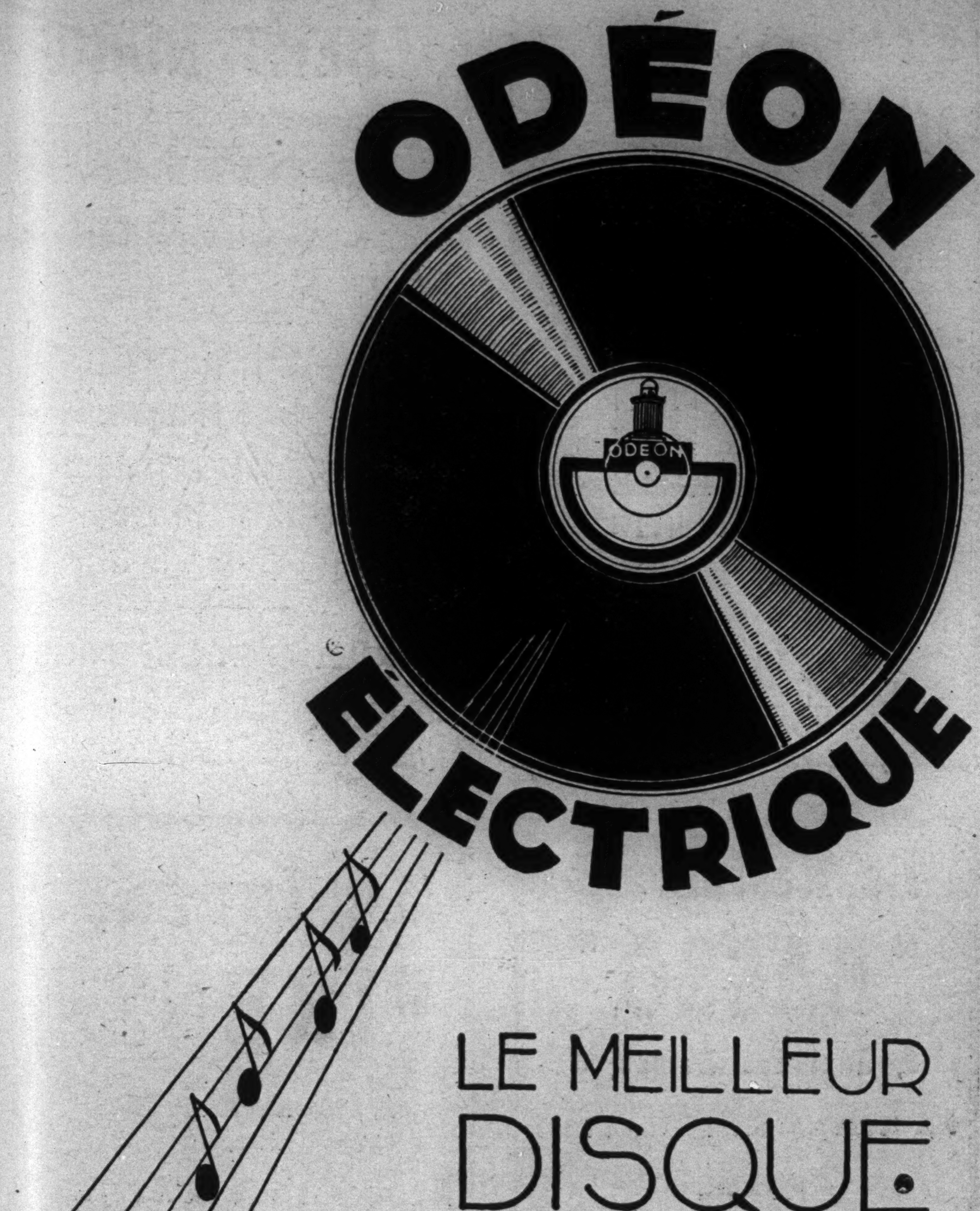
LA PERFECTION NE TOUCHE QUE LES CONNAISSEURS, LA MÉDIOCRITÉ VA DROIT AUX FOULES.

ESSAYEZ LES 6 CYL.

VOISIN

13 ET 24 CH.

AUTOMOBILES **VOISIN**
SUCCURSALE DE MARSEILLE
36, COURS LIEUTAUD
5, RUE DE LORRAINE
TÉLÉPHONE D. 63-31


ODÉON
ODÉON
ÉLECTRIQUE
LE MEILLEUR
DISQUE

ÉTABLISSEMENTS
Marius SÉRIÈS
1, Rue du Théâtre Français
(Tél. C.2304) MARSEILLE

PEINTURE
DÉCORATION
VITRERIE
MIROITERIE
PAPIERS PEINTS

Spécialité de travaux pour la Marine
MARSEILLE, LA SEYNE, NICE, MONACO, MENTON

ALBERT NUGUE
Ancienne Maison Mce NUGUE
MIROITERIE
Tél. Colbet 8868 (2 lig)
76, rue d'Italie MARSEILLE

ENSEIGNES ET DÉCORATIONS SOUS GLACES ET VERRES.
TOUS VERRES POUR LE BATIMENT : DALLES, TUILES, PAVÉS, etc., etc. :: ::

LA GLACE ET LE VERRE dans toutes leurs applications.

Le Restaurant "BASSO"
5, Quai des Belges, 5
VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX PORT
Spécialités :
Bouillabaisse
Coquillages - Crustacés
Poissons du Littoral
CAVE RENOMMÉE
Téléphones (3 lignes) : Dragon 11-04
» 12-90
Inter 28

Restaurant FIRENZE
Jules FARA
Rendez-vous d'Artistes
SPÉCIALITÉ DE CUISINE ITALIENNE
Vins du cru :
Chianti, Barbera, Nebiolo, Asti, Barolo
11, Rue Poids de la Farine
MARSEILLE

Les Spectacles

Au Gymnase.

Parmi les représentations de M. André Brulé, une création à Marseille : *La Troisième Chambre*, de MM. Albert Willemetz et Sacha Guitry. C'est une pièce aimable et inoffensive, au fond de laquelle les auteurs ne se sont pas souciés de mettre quelque chose. Il suffisait, pour faire un succès, de tendre sur trois ou quatre ficelles un dialogue étincelant, quelques scènes bien venues, telle la scène de l'Américaine, et, surtout, de camper un premier rôle où M. André Brulé put déployer à l'aise sa virtuosité. La formule vaut ce qu'elle vaut, l'essentiel est qu'elle plaise et qu'elle fasse recette. Il serait donc vain d'en souligner la pauvreté psychologique, les multiples invraisemblances, les défauts de construction, comme, par exemple, ce quatrième acte parfaitement inutile. Le public va voir André Brulé dans la *Troisième Chambre*, comme il va applaudir le ténor X dans la *Tosca* parce que c'est X, et que la *Tosca* lui fournit un prétexte à vociférations. Ceci dit, j'avoue avoir pris un certain plaisir au jeu élégant de M. Brulé, malgré quelques effets vraiment trop faciles, comme par exemple, cet air absent qu'il emploie d'ailleurs dans d'autres pièces. Un artiste de cette qualité gagnerait à épurer son jeu de ces formules contestables, à le varier, le renouveler, l'adapter à ses personnages plutôt que d'adapter ses personnages à son jeu. M. Gaston Sèverin est remarquable dans tous ses rôles; ici, il a une légère tendance à charger. et c'est dommage. J'ai trouvé M. Lucien Brulé bien quelconque; par contre, Mlle Amélie de Pouzols est très gracieuse, Mlle Cécil Hamilton amusante et Mlle Iza Reyer bien à sa place dans un personnage particulièrement difficile.

*

* *

Parysis, dans une pièce de Mouezy-Eon, c'est une danseuse de corde sur le néant. Son charme d'enfant terrible, d'enfant de Paris, son entrain endiablé, son irrésistible drôlerie s'exercent librement sur une matière informe, qui est au théâtre ce que l'élémentaire gelée protoplasmique est à la vie. Pour être précis, je dois déclarer que cette pièce se nommait: *Le scandale du Moulin Rouge*, mais il n'y a aucun dommage à ne pas s'en souvenir.

*

* *

Nous devons des remerciements à la Direction du Gymnase pour avoir pensé à commémorer le Centenaire de la Bataille d'Hernani. Ce théâtre, aujourd'hui nous l'avons débarrassé de ses oripeaux et de sa grandiloquence, nous l'avons réduit à bien peu de chose, nous savons que, dans la belle floraison du romantisme, il fut — exception faite du grand *Lorenzaccio* — le point le plus contestable. Mais cette date fameuse marque, à nos yeux, une des plus heureuses bifurcations de l'esprit; à ce titre, elle fut libératrice et singulièrement féconde. Par delà ce théâtre périmé, nous avons applaudi le symbole d'un esprit novateur,

d'un généreux élan vers de nouveaux modes de sensibilité et d'expression, le grand exemple offert par une jeunesse magnifique à toutes les jeunesses.

M. Albert Lambert est le type même du héros romantique; il serait donc superflu de l'accabler d'épithètes cent fois prononcées. Une seule les contient toutes: il fut grand. A ses côtés Mlle Henriette Risner, de l'Odéon, fut particulièrement remarquable. Par contre, M. Paul Delon, que j'avais apprécié dans le *Train Fantôme*, montra jusqu'à l'évidence que le théâtre romantique n'était point son fait.

*
* *

M. Henry Bernstein, en appelant sa nouvelle pièce *Mélo* a voulu, je pense, dissiper toute équivoque. On ne saurait donc lui reprocher ce qui semble avoir été son intention formelle.

Au contraire faisant abstraction pour l'instant des résultats contestables qu'il obtient, je souligne chez cet auteur, qui fut l'un des *leaders* du théâtre d'avant-guerre, un louable désir de se renouveler, d'être de notre temps, d'accueillir notre esprit. Tout son théâtre d'après-guerre en témoigne. D'où ces incertitudes, ces tâtonnements entre des genres aussi divers que *Judith* et la *Galerie des Glaces*. Effort douloureux et méritoire devant lequel nous devons nous incliner, dont nous devons en tous cas, lui tenir compte, quand nous nous sentons enclins à le juger d'après nos tendances actuelles.

Dans *Mélo*, ce modernisme s'arrête malheureusement à la surface. Cette disposition par tableaux, ces visions de restaurant russe, de bar de nuit, cette atmosphère de musicalité ne peuvent faire longtemps illusion. Réduit à ses lignes élémentaires, le sujet ne révèle que la banale aventure du ménage à trois; un fait-divers sans aucun prolongement dans le domaine de la pensée. Mais le métier prodigieux de Bernstein sauve tout: ses personnages sont vivants, ses scènes ont du mouvement, et son dernier tableau atteint par instants à ce pathétique que Golaud torturé par son doute sur le lit de mort de Mélisande nous fit si profondément éprouver.

L'interprétation est très bonne dans l'ensemble, malgré l'insuffisance notoire de M. Henry Bosq. M. Maurice Varny joue le mari avec naturel, émotion et fantaisie. Le jeu de Mlle Perdrière, de la Comédie Française, est infiniment séduisant, et son charme ne contribue pas peu à sauver un personnage qui se révèle par instants particulièrement odieux. La mise en scène fait honneur à notre théâtre de comédie, malgré que l'adaptation musicale ne soit pas toujours très heureuse — pourquoi cette symphonie de Jean Chrétien Bach pendant la scène du cimetière — mais il faut reconnaitre que les difficultés étaient grandes et que le résultat fut en somme très satisfaisant.

Gaston MOUREN.

BERRY
Ses Chapeaux
Ses Manteaux
14, RueSaint-Ferréol, MARSEILLE

LE GRAND HOTEL

ENTIÈREMENT RÉNOVÉ

Sa Cuisine — Son Restaurant — Sa Cave

66, La Canebière, 66

Même Maison : GRAND CAFÉ GLACIER, Charles BORY, Propriétaire

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PEINTURES & VERNIS

Siège Social et Bureaux :

24, Rue Charras, 24

MARSEILLE

Tél. D. 40.60 (3 lignes)

3 USINES

Peinture Hippocampe

» Étoile de Mer

» Astérie

» Ferrolégine

Sous-marine laquée

Vernis et Siccatifs

Lorenzy-Palanca

PARFUMS

TOILETTE

OBJETS D'ART

crée l'atmosphère de la femme.

Marseille Alger

JACK TAVERNE

BRASSERIE-RESTAURANT

11, Rue des Fabres, 11 — MARSEILLE

CUISINE RENOMMÉE

ÉTABLISSEMENT ouvert après les Spectacles

Tél.: Colbert 01.55 SERVICE A TOUTE HEURE Tél.: Colbert 01.55

S. G. T. M.

Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS. — Adr. Télég. : TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Adr. Télép. : TRANSPORTS 68-82. Inter. : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES SUR :
l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation

PARIS, Siège Social : 12, Bd de la Madeleine.
MARSEILLE, Agence générale : 3, place Sadi Carnot.

Compagnie
d'Assurances

LE SECOURS

ACCIDENTS
INCENDIE
VIE - VOL

AGENCE
Direction de Marseille : MM. LOUBIGNIAC ET DELANGE

42, Rue Paradis
Tél. 76-72

T. S. F.

MARINE **AMATEURS** Téléph : C. 70-46

INSTALLATIONS COMPLÈTES DE POSTES DE TÉLÉGRAPHIE ET TÉLÉPHONIE SANS FIL DE TOUTES PUISSANCES

Fournisseur des Cies de Navigation, des P. T. T., de l'Armée, de la Marine de Guerre, de l'Agriculture et des Colonies

Réparations et Fournitures pour tous systèmes

PIECES DÉTACHEES

LAGIER & Cº

Constructeurs
4, rue Bel-Air (angle Rue de Rome), MARSEILLE

Aux Concerts Classiques.

La composition des programmes n'est pas toujours logique. Tantôt on perd du temps à nous jouer des partitions sans grand intérêt comme la *Chasse Fantastique* de Guiraud ou le Concert n° 1 de Paganini, tantôt on nous rejoue à trois semaines d'intervalle les mêmes morceaux comme l'*Ouverture de Léonore* de Beethoven ou la *Symphonie au Nouveau Monde* de Dvorak.

Pendant ce temps on nous laisse ignorer non seulement des œuvres importantes de la musique contemporaine, mais aussi des œuvres anciennes que nous devrions connaître depuis longtemps. Parmi ces dernières notons la première audition du *Moyen-Age* de Glazounow, la *Romance en ut* de Sibelius, le *Conte Féerique du Chat savant* de Rimsky-Korsakow, *Festklange* de Liszt et quelques autres.

Ces partitions sont extrêmement intéressantes. A vrai dire elles ne nous font pas connaître leurs auteurs sous un aspect nouveau, mais nous regrettons néanmoins de les découvrir avec un retard de quarante ou cinquante ans. La vie est courte — je commence à découvrir aussi cette vérité — et quand nous en ferons l'inventaire nous regretterons qu'elle n'ait pas été plus remplie par les seules joies qui comptent, celles de l'esprit et du sentiment.

Ces retards nuisent non seulement à notre culture et à notre plaisir, mais compromettent quelquefois pour toujours la renommée d'un auteur Connaissiez-vous un certain Stcherbacheff ? Très peu que je sache, ou même pas du tout. La première audition de ses *Deux Idylles* a laissé l'auditoire complètement indifférent. Il n'est pas une mesure de cette orchestration qui ne nous ait donné l'impression du connu, du ressassé, du poncif le plus incolore. Douze minutes perdues, telle était l'impression générale. Stcherbacheff est définitivement catalogué parmi les insipides et son nom disparaîtra sans laisser de trace.

Or, ce jugement est injuste. Les *Deux Idylles* furent composées en 1887. Jouées à ce moment elles auraient donné une impression de nouveauté et de fraîcheur qui eut permis aux auditeurs de classer le compositeur, sinon avec les génies, mais tout au moins parmi les musiciens originaux et personnels. D'autres qui l'ont suivi et que l'on connaît mieux ont bénéficié de ce classement. On les apprécie et c'est lui qui fait aujourd'hui figure de pompier et de retardataire.

Voilà ce qui vous arrive lorsqu'on n'est pas découvert à temps. C'est ainsi que, dans un autre domaine, on pourrait s'apercevoir que Claude Tillier fut un

AMBULANCES AUTOMOBILES

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

NOIRAULT & Cie

Rue Pythéas, 1, Angle place de la Bourse, MARSEILLE

Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)

HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ

Voit. RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN - Chauffage Central

précurseur d'Anatole France, au mérite duquel je ne veux pas attenter, qu'on se le dise !

Puisque la seule musique est insuffisante pour attirer beaucoup de monde et quil faut au public des chanteurs et des virtuoses, nous ne le regrettons pas lorsqu'ils sont bons.

C'est pourquoi nous avons entendu avec le plaisir le plus vif Mme Lucy Isnardon, l'éminente cantatrice du Théâtre National de l'Opéra, Mlle Yvonne Studer et M. Passani, pianistes.

Tout le monde connaît le style magnifique de Mme Isnardon. C'est une haute impression d'art que de l'entendre dans des morceaux tels que l'*Air de Cassandre* de la Prise de Troie de Berlioz et dans la *Mort d'Yseult*.

Mlle Studer est la plus récente lauréate de la classe de M. Audoli au Conservatoire de Marseille. Noblesse oblige, et cette jeune pianiste s'est montrée digne de l'enseignement et de la renommée de son maître.

Enfin un inconnu, dont, à part son nom, le programme ne nous dit ni qui il est ni d'où il vient, à qui l'on a fait tout juste une petite place en première partie du concert, M. Passani, s'est révélé comme un pianiste de très grande valeur. Nous souhaitons de l'entendre encore.

Raoul BATAILLARD.

Lampes
"MAZDA"

En vente
chez tous les Électriciens

AGENCE
148, Rue Paradis

DÉPOT :
59, Rue Saint-Bazile

MARSEILLE

Téléphone 34-06

AMEUBLEMENT

TAPIS EN MOQUETTE
LINOLÉUM - TOILES CIRÉES

Chabert et Cie

Maison fondée en 1827

30, Rue de Rome — MARSEILLE

Chèques Postaux 77-71
TÉLÉPHONE 27-80

Balais, Brosses, Plumeaux
Paillassons, Stores

CONFECTION ET POSE
PRIX FIXE

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE REMORQUAGE & DE TRAVAUX MARITIMES

Compagnie CHAMBON 148, Rue Sainte MARSEILLE

Remorquage de Haute Mer — Sauvetage

Fourniture d'eau douce aux Navires

Adresse télégraphique : Chambon-Remorquage-Marseille

Téléphone : Direction : Dragon 4-98, 26-75, 56-48, 74-17 — Poste Vigie : Colbert 7-72

Agence à Paris
CONSORTIUM SAVON Frères
56, Rue la Boétie, PARIS
Télég. Savonrice-Paris - Tél. Elysées 19,51,63,98

Agence à Cette
JOSEPH EUZET
17, Quai Noël Guignon, CETTE
Télég. Joseph Euzet Téléphone : 0 37

FONDÉE EN 1785

Imprimerie MISTRAL

CAVAILLON (Vaucluse)

Éditions - Journaux - Revues
Brochures
Composition Mécanique
Tirage Automatique

PRIX ET DEVIS PAR COURRIER
Téléphone 20

La vraie Bouillabaisse Marseillaise
chez

MENELIK

6, Quai de Rive-Neuve, 6

Société Méditerranéenne de Banque

SPÉCIALEMENT ORGANISÉE POUR LES ORDRES DE BOURSE

Paye les Coupons Étrangers au plus haut cours

22, rue de la République - MARSEILLE

Téléphones : C. 8.69 - 79.37 - 85-35 - 70.91

Société d'Alimentation de Provence - Avignon

Saucisson "MIREILLE"

- - La grande - -
Marque Française

La véritable Bouillabaisse de Marseille est servie dans les rochers de

La Cascade

face au Vieux Port

Rendez-vous des Artistes

5, Quai de Rive Neuve (Tél. 27-37)

ROSTAN, Propriétaire

Lettre de la Côte

REFLETS D'ART

NICE. — On vient de décerner la croix de la Légion d'honneur à M. l'adjoint Féraud, auteur d'un admirable projet « sur la réduction du nombre des chiens ». Si ce projet est adopté, il pourra mettre le budget municipal en déficit ! M. Meyrargue, adjoint aux finances, serait furieux. La Société Protectrice des Animaux et toutes les dames, doublées d'un toutou, sont dans la consternation. On dit que M. Féraud sera nommé « ciapacan » à la prochaine promotion. (Le « ciapacan » est l'employé municipal chargé de prendre au lasso tous les chiens en maraude). Pour nous, qui n'aimons pas les chiens maraudeurs en ville et en appartement, nous trouvons que M. Féraud a fait là une proposition digne, en effet, de... la Légion d'honneur au titre de l'hygiène !

Vous croyez que j'invente ? Non. Un quotidien n'a-t-il pas accueilli l'appel prétendu que ferait la Société médicale du littoral « à la recherche d'idées originales de propagande en faveur de la Côte d'Azur, mettant en valeur des qualités qui peuvent lui être particulières et qui n'auraient pas encore été découvertes ». La Société médicale sollicite « un effort de pensée ». Le concours est ouvert. On recevra sur rendez-vous au secrétariat.

Les 600 médecins, donnant leur langue aux chats, ce concours ne s'adresse qu'à leurs malades. Et c'est à eux qu'on demandera « un effort de pensée » ! ! Mais ils perdront l'appétit et deviendront incurables ! Quel aveu de la part des médecins se jugeant incapables eux-mêmes de cet « effort de pensée »...

LES CONCERTS CLASSIQUES au Palais de la Méditerranée avec Albert Wolff au pupitre sont cette année bien restreints et le public les attend tous les mois avec impatience. Walter Rummel, le leader anglo-saxon du clavier, a donné un très beau récital. Le grand et intelligent interprète de Bach sait aussi se plier au romantisme et à la poésie de Chopin dans une délicatesse et un abandon qui l'apparentent à Cortot.

A L'ARTISTIQUE, Francis Casadésus a exécuté des sélections de Debussy, Albeniz, Déodat de Séverac, avec une chaleur et une simplicité, une couleur et une sobriété qui ne sont qu'à lui. Il faudrait un chapitre spécial pour parler de tous les concerts de choix qui sont exécutés à Nice et cependant la saison d'hiver, par l'allongement des jours, est déjà sérieusement menacée, et bientôt, libérés de toute sujétion musicale, les mélomanes accorderont aux symphonies un repos mérité ; mais en attendant les programmes sont pleins et annoncent encore des artistes de grande lignée.

PEINTURE. — Le XXXVI[e] Salon de la Société des Beaux-Arts est ouvert. Moins encombré que celui de janvier, il présente avec plus d'éclectisme, des œuvres d'une veine plus attachante, Paul Audra, avec un portrait d'expression puissante, André Pétroff avec ses vues de Nice, Wartan Mahokian avec ses nouveaux poèmes maritimes, sont les plus intéressants à notre avis.

CANNES. — Le Casino continue des efforts très heureux de décentralisation artistique. Des concerts classiques où se rencontrent les plus hauts représentants de l'aristocratie mondiale, avec le concours des Casadesus, Lotte Lehmann, ce grand nom allemand dans l'intelligence du chant et l'interprétation de la mélodie.

MONTE-CARLO. — Les grands concerts, sous la direction de Paul Paray, et avec une phalange de musiciens impeccables, attirent une foule que le théâtre, trop petit, ne peut contenir. Pour les festivals Berlioz-Liszt, et Wagner-Beethoven, des mélomanes arrivés de tous les coins les plus éloignés de la Côte, n'ont pu trouver place. Pour la Neuvième Symphonie, l'orchestre et les chœurs furent admirables de tenue, mais les vedettes bien quelconques.

M. Paul Paray a la sympathie et l'admiration des plus difficiles auditeurs. Tout, dans son regard, dans son geste, donne l'impression d'une haute autorité ; il impose, sans effort apparent, à un orchestre fidèle et fervent, ses plus subtiles intentions, et ce respect, j'allais dire cette dévotion des nuances, sans quoi il n'y a pas de musique digne de ce nom. Lors du concert d'Enesco la modestie de Paul Paray fut mise à l'épreuve ! Le public comprit et goûta l'art du violoniste, mais lorsqu'il prit la baguette et que Paul Paray vint se mêler à la foule pour l'applaudir tous les yeux le suivirent et les applaudissements peu enthousiastes qui saluèrent alors Enesco lui prouvèrent qu'il est dur, dans une même séance, de jouer au compétiteur d'un Paray. Lorsque celui-ci revint au pupitre pour faire exécuter la Valse roumaine d'Enesco ce fut une explosion frénétique d'applaudissements. Le public sut parfaitement manifester son admiration pour l'archet et l'œuvre musicale d'Enesco, mais aussi son estime judicieuse pour la baguette du grand chef français, si simple, si digne dans sa jeunesse et dans son enthousiasme.

CONFÉRENCES. — Le *Mystère espagnol* par M. de Falgairolle. L'Espagne dans tous ses miroirs aux faces multiples. De Barcelone aux patios et aux gratte-ciels new-yorkais, à Valencia par cette côte qu'il compare à notre golfe languedocien, à Peniscola, forteresse du dernier pape d'Avignon : Pedro di Luna, à Alicante « doré comme ses vins », à Grenade où il constate le manque d'originalité de l'architecture arabe, à Merida, simple dans son luxe. Une conférence semée de réflexions pittoresques sur la lourde beauté des femmes, sur le caractère religieux de l'amour et de la volupté !

PEINTURE. — Nous parlerons dans notre prochaine chronique du mouvement pictural à Monaco dont plusieurs manifestations vont avoir lieu.

Charles BARZEL.

GILL GRAND CHEMISIER
5, Place de la Bourse (angle Rue Pavillon)
Fournisseur de l'Élite Élégante
- MARSEILLE -

AUTOMOBILISTES ! visitez

LES BAUX

GARAGE

Le site le plus célèbre de la Provence.
Imposantes Ruines du Moyen-Age
et des Romains, des IXme et Xme siècle.

Hostellerie Reine-Jeanne

20 CHAMBRES MEUBLÉES depuis 15 FRANCS
Électricité, - Eau courante. - Salles de Bains privées

GRAND RESTAURANT AVEC TERRASSES
Vue sur le Val d'Enfer, Vaccarès et la Mer
Cuisine renommée - Grands crûs de France et du Comtat

R. DUMAS, Propriét.-Directeur, successeur de L. ECHENARD
(Membre de l'Automobile-Club de Marseille)

:: MARSEILLE ::

TÉLÉPHONE : 2.01
R. C. 42.721

LA RÉSERVE

PALACE-HOTEL

La Perle
de la Côte Provençale
Restaurant
de Réputation Mondiale

E. V. PECLET et Cie
Propriétaires

Dominant la fameuse Corniche et son - - - Golfe merveilleux - - 'LA RESERVE' de Marseille est considérée comme un pélerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte-d'Azur --

Appartements Confort Moderne = Terrasses et Jardins Magnifiques

Artistes ! Vous êtes attendus sur la Terrasse du **Sans Pareil** Face au Vieux Port

VEYRIER, Propriétaire

Légion d'Honneur.

Nous sommes particulièrement heureux de relever parmi la récente promotion, le nom de notre concitoyen et ancien condisciple, M. Jean Fraissinet, bien connu à Marseille dans le monde de l'armement et le monde tout court. M. Jean Fraissinet qui malgré son jeune âge occupe avec la compétence, et la distinction que l'on sait, les plus hautes fonctions dans la compagnie de Navigation qui porte son nom et dans une grande entreprise de Constructions Maritimes, vient d'être promu dans l'Ordre de la Légion d'Honneur. Les grands services qu'il ne cesse de rendre à la cause de la marine marchande et sa belle conduite d'aviateur pendant la guerre, reçoivent ainsi par cette haute distinction la récompense qu'ils méritent et dont tout le monde, dans l'entourage proche ou médiat de M. Jean Fraissinet se réjouira profondément.

Les *Cahiers du Sud* qu'il honore de sa sympathie et les vieilles amitiés qu'il y compte lui adressent en cette occasion leurs compliments les plus sincères.

Cet écho tombé à la mise en page par inadvertance, paraît avec un mois de retard. On voudra bien nous en excuser.

Exposition Dora Bianka.

Dora Bianka a présenté, chez Katia Granoff, 19, Quai de Conti, du 17 mars au 1er Avril, vingt-cinq peintures, qui se recommandent par ces qualités de fraîcheur, de délicatesse, de charme, si caractéristiques de sa manière. Cette exposition a obtenu un plein succès.

« L'Annuaire Général des Lettres ».

« *L'Annuaire Général des Lettres* », tel est le titre d'un ouvrage qui paraîtra tout au début de 1931, et qui donnera enfin aux Ecrivains et aux Editeurs, tous les indispensables renseignements professionnels.

Un groupe de personnalités éminentes, Académiciens, Professeurs, Journalistes, Présidents d'Associations Littéraires ou Théâtrales, ont accordé un prestigieux patronage à cette entreprise à laquelle s'est dévouée l'activité de notre Confrère Paul Reboux.

C'est à lui que doit être demandé: 24, rue de Montpensier, Paris (1er), le questionnaire réservé aux renseignements professionnels concernant chaque écrivain, désireux de figurer dans l'« *Annuaire Général des Lettres.* »

Aristide BEL

JOAILLIER

1, Rue St-Ferréol, MARSEILLE

TÉLÉPHONE 65-06

A Alger

(CHEZ LÉO LOUIS BARBES, 6, RUE LYS-DU-PAC)

Il me sera difficile de donner d'Alger un aspect assez vivant pendant cette célébration du Centenaire. C'est à la fois exactement comme d'habitude et très différent pourtant, ce Centenaire est un levain qui fait travailler les pâtes les plus molles. Outre les profiteurs ou assimilés qui assaillent sans répit gouvernement et organisations privées de leurs offres ou plutôt de leurs demandes, on rencontre quantité d'esprits justement et simplement curieux qui entendent bien ne rien perdre du spectacle et des événements. Les tenant d'eux je pourrais vous verser avec verve cent renseignements divers sur le Congrès des Transports en commun, le Congrès des Chambres de Commerce ou celui des Conseillers du commerce extérieur de France, le Congrès des Philatelistes, celui des Vieux Chacals (entendez les anciens zouaves) et celui de l'entero-colite.

Le piéton moyen commence à voir dégager les trottoirs et chaussées des déblais et échafaudages qui les empoisonnaient. Voici terminées et occupées les boutiques du jardin des Facultés ; le Casino dresse une magnifique façade à l'endroit même où gisait jusqu'ici la piteuse baraque Adrian du Conservatoire municipal ; et l'on érige sur les boulevards des arcs de triomphe.

*
* *

Arts, Lettres, Musique suivent la courbe de la fièvre générale. Jamais on n'ouit tant de musique. Tandis que l'Opéra renfloue des carènes datant des guerres de religions, tels que les Huguenots ou la Juive, les concerts se succèdent quotidiennement avec plus ou moins de bonheur. Après Mme Croiza, Rummel, Jean Witkowski, Hélène Pignari, Lazare Lévy et nombre de professeurs ou élèves locaux, Cortot et Thibaud vont arriver pour une unique séance de Sonates. Puis on monte la Cantate à la gloire de l'Algérie et les Concerts Lamoureux réquisitionnent des hôtels pour le mois prochain. Le 5 avril les compositeurs algériens donneront leur quatrième concert annuel.

En peinture le Salon des Orientalistes nous remet en présence de quelques

Faites votre Cuisine au Gaz

Visitez le Magasin d'Exposition de la

Régie intéressée du Gaz

45, Boulevard Paul Peytral, 45

Tous Appareils les plus Modernes et aux Meilleurs Prix

pontifes pompeux, Rochegrosse entre autres avec un Festin des Mercenaires où Salammbô se noie dans des jus de gigot et de la sauce tomate. Pourtant on rencontre là avec joie des amis : Marius de Buzon, Armand Assus, Louis Fernez, Azouaou Mammeri, Etienne Chevalier. Une sculpture charmante de Mme Aveg-Alaphilippe, de splendides Baigneuses de Dabat, des aquarelles vivantes de Brouty, de puissants paysages provençaux de Louis Bernard. Les Abd el Tif n'ont pas marché.

Le Salon des Jeunes, à l'Art de France révèle de précoces ambitions et des talents qui deviendront grands.

Pour la littérature, je me contenterai de vous signaler deux belles conférences de Claude Farrère sur Pierre Louys et sur le Japon, et les publications : au Mercure de France, de *Mouna, Cachir, Couscous*, de Ferdinand Duchène, et aux Annales, *L'orientale* 1930, de Lucienne Favre. Le premier de ces romans est assez amusant, sûrement pittoresque, mais pourquoi prend-il à chaque page ces allures de guide breveté soucieux de tout expliquer au touriste, même l'inexplicable ! L'Orientale de Mme Favre est autrement vivante et agréable à écouter. Enfin je ne terminerai point sans vous indiquer, venant de chez Albert Messein, le recueil de poèmes *Au long des rues, à vau de route*, de l'excellent poète algérois Jean Bataille; petit livre sincère et clair où parfois sonne un accent féminin, douloureux; des vers parfaits pleins de couleur et de musique.

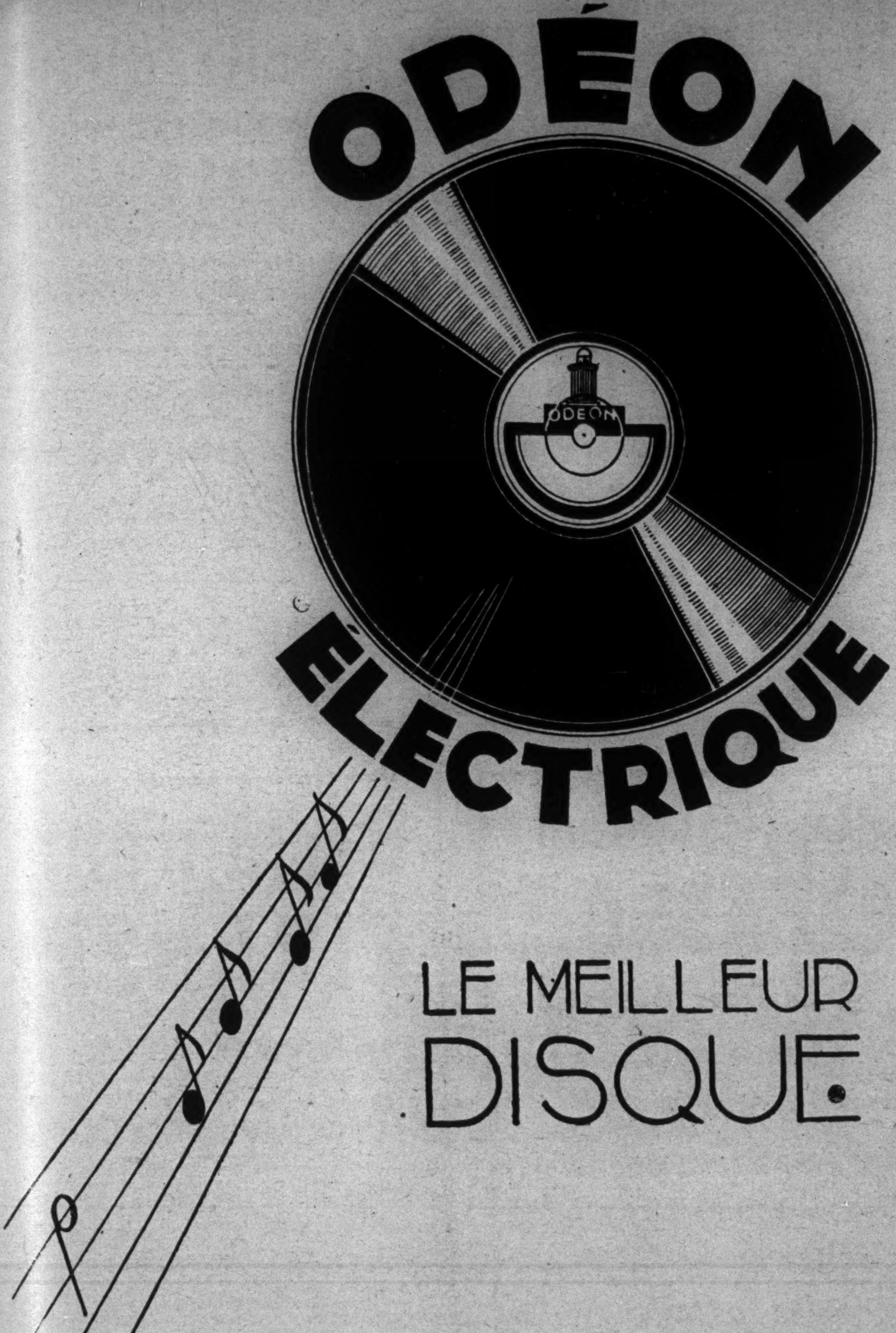
L. L. B.

Cette Revue est imprimée sur papier Alfa des Papeteries Navarre. (Cuvée spéciale des « Cahiers du Sud »).

MAGASINS

L. DEWACHTER Jne
2, Boulevard Dugommier - MARSEILLE

VÊTEMENTS


ODÉON
ODÉON
ÉLECTRIQUE
LE MEILLEUR
DISQUE.

ÉTABLISSEMENTS
Marius SÉRIÈS
1, Rue du Théâtre Français
(Tél. C.2304) MARSEILLE

PEINTURE
DÉCORATION
VITRERIE
MIROITERIE
PAPIERS PEINTS

Spécialité de travaux pour la Marine
MARSEILLE, LA SEYNE, NICE, MONACO, MENTON

ALBERT NUGUE
Ancienne Maison Mce NUGUE
MIROITERIE
Tél. Colbet 8868 (2 lig)
76, rue d'Italie
MARSEILLE

ENSEIGNES ET DÉCORATIONS SOUS GLACES ET VERRES.
TOUS VERRES POUR LE BATIMENT : DALLES, TUILES, PAVÉS, etc., etc. :: ::

LA GLACE ET LE VERRE
dans toutes leurs applications.

Le Restaurant
"BASSO"
5, Quai des Belges, 5
VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX PORT
Spécialités :
Bouillabaisse
Coquillages - Crustacés
Poissons du Littoral
CAVE RENOMMÉE
Téléphones (3 lignes) : Dragon 11-04
» 12-90
Inter 28

Restaurant
FIRENZE
Jules FARA

Rendez-vous d'Artistes

SPÉCIALITÉ DE CUISINE ITALIENNE

Vins du cru :
Chianti, Barbera, Nebiolo,
Asti, Barolo

11, Rue Poids de la Farine
MARSEILLE

Les Spectacles

A l'Opéra.

Ce mois écoulé nous a apporté plusieurs événements musicaux qui s'enlèvent nettement sur le fond un peu gris du répertoire. Je veux parler de la création de *Siegfried* et des galas de danse des Sakharof et de la Pavlova.

Toutes nos félicitations vont à M. Prunet pour le soin qu'il a apporté à la réalisation de cette troisième partie de la Tétralogie, que Marseille peut s'enorgueillir de connaître seulement cinquante-quatre ans après les représentations inaugurales de Bayreuth (Août 1876). Il est vrai que M. Husson, qui présidait alors aux destinées de notre scène lyrique, avait autre chose à faire : il créait *Ivan IV* et les *Porte-Glaives*, grande machine en 5 actes d'un certain Brion d'Orgeval...

D'une distribution très homogène émerge cependant M. Fabert, qui campa un Mime d'une étonnante vérité. M. Forti fut un Siegfried de belle allure, mais je n'aime pas la couleur de sa voix. M. Billot dans Wotan fait apprécier ses belles qualités de chanteur et de musicien. L'acte de la forge, grâce à ces trois excellents artistes fut en tous points remarquable.

Les Sakharof sont maintenant dans nos habitudes. On sait que chaque nouvelle année nous ramène leur féerie, où le mouvement, la couleur, la symphonie se combinent agréablement, sans aucune dissonance, pour nous donner une haute impression d'art. Ce sont là jeux de beauté, selon l'expression du compositeur Hector Fraggi (dont la jolie pièce qui porte ce titre, ne figure jamais aux programmes des Sakharof, à qui elle est pourtant dédiée). Je souhaiterais toutefois que l'effort de renouvellement esquissé par ces deux purs artistes soit plus nettement marqué.

Sur la Pavlova, on a tout dit. Sa beauté, sa virtuosité, ont défrayé toutes les chroniques. La critique du monde entier l'a acclamée. On me jugera donc bien téméraire si j'ose, troublant cet accord parfait par une note étrangère, dire que cette formule me parut nettement périmée. Tant pis si l'on me traite de révolutionnaire, de béotien, de snob du dernier bateau (j'y suis un peu habitué d'ailleurs), mais danse classique, effets 1880, une musique secondaire et même tertiaire (oh Glazounow, oh surtout l'effarant dérangement de Chopin, et oh la Berceuse de Jocelyn!) et les cyprès et les jeunes-filles bien élevées de *Chopiniata*. Et puis la musique de Saint-Saens exprime-t-elle la mort du cygne, ou bien l'harmonieuse vision d'un bel oiseau glissant avec nonchalance, heureux de vivre, « entre deux firmaments »? L'oiseau qui mourut, ce soir-là, ce n'était pas le blanc cygne du musicien et du poète, mais l'émouvante image d'un art parfait, arrivé à son terme, et qu'aucun prestige ne saurait ressusciter. Après les belles évocations — et si musicales! — de Carina Ari, nous avions le droit d'exiger autre chose; notre attente a été déçue et je dois à mon amour de la vérité de ne le point cacher.

GILL — **GRAND CHEMISIER**
5, Place de la Bourse (angle Rue Pavillon)
Fournisseur de l'Élite Élégante — MARSEILLE —

Au Gymnase.

Jules Berry et Suzy Prim, dans *Monsieur de Saint Obain, Banco, Lui.* Si le théâtre qu'ils jouent est d'une valeur contestable, il n'en reste pas moins qu'ils sont, eux, deux grands artistes dont les qualités de charme, de naturel, de fantaisie font le plus clair du succès de l'œuvre qu'on leur confie.

Et puis, M. Vittorio Podrecca, aimable magicien, nous a conviés à la plus délicieuse des féeries qui se puisse imaginer. Son théâtre des Piccoli est une pure merveille. Chef-d'œuvre de précision rythmique, d'esprit, cette formule, dédiée aux enfants (*piccoli*) sait atteindre sans effort au grand art. Devant le jeu effarant de ces poupées, on oublie leurs têtes de bois et les fils qui les relient au cerveau de l'homme; on a la vision même de la vie, et d'une vie aérienne, dégagée de toute lourdeur corporelle, et telle que l'imaginait Shakespeare en créant son Ariel. Petits êtres délicats qui venez nous arracher aux matérielles préoccupations d'une existence sans merci, à un art qui nous accable de la peinture de nos misères et de nos petitesses, et qui, en souriant, nous ouvrez le monde infini de l'esprit, qu'elle est aimable, votre philosophie, et combien volontiers on admet avec vous que rien n'a de prix que ce qui n'existe pas! — Parmi tant de jolies choses — car, hélas, il faut se limiter — le Conte de la *Belle au Bois Dormant*, féérie musicale d'Ottorino Respighi, m'a plus particulièrement enchanté; décoration, musique, chorégraphie, tout y est parfait, et je tiens cette petite pièce qui dure une demi-heure pour une très belle et très grande chose. Art sans prétention, très pur, très moderne, qui contient beaucoup plus de « substantifique moelle » que nombre de vastes âneries, coûteuses et vides, dont se repait la médiocrité de notre époque.

Gaston MOUREN.

Lampes
"MAZDA"

En vente
chez tous les Électriciens

AGENCE
148, Rue Paradis
DÉPOT :
59, Rue Saint-Bazile
MARSEILLE

Télephone 34-06

AMEUBLEMENT

TAPIS EN MOQUETTE
LINOLÉUM · TOILES CIRÉES

Chabert et Cie

Maison fondée en 1827
30, Rue de Rome — MARSEILLE
Chèques Postaux 77-71
TÉLÉPHONE 27-80

Balais, Brosses, Plumeaux
Paillassons, Stores
CONFECTION ET POSE
PRIX FIXE

high life tailor

Rue Noailles
-MARSEILLE

COSTUMES POUR HOMMES
- ET POUR DAMES -

- MAISON DE PREMIER ORDRE -

LE GRAND HOTEL

ENTIÈREMENT RÉNOVÉ

Sa Cuisine — Son Restaurant — Sa Cave

66, La Canebière. 66

Même Maison : **GRAND CAFÉ GLACIER**, Charles BORY, Propriétaire

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PEINTURES & VERNIS

Siège Social et Bureaux :

24, Rue Charras, 24

MARSEILLE

Tél. D. 40.60 (3 lignes)

3 USINES

Peinture Hippocampe
» Étoile de Mer
» Astérie
» Ferrolégine
Sous-marine laquée
Vernis et Siccatifs

Lorenzy-Palanca

PARFUMS
TOILETTE
OBJETS D'ART

font l'atmosphère de la femme.

Marseille **Alger**

JACK TAVERNE

BRASSERIE-RESTAURANT

11, Rue des Fabres, 11 — MARSEILLE

CUISINE RENOMMÉE

ÉTABLISSEMENT ouvert après les Spectacles

Tél.: Colbert 01.55 **SERVICE A TOUTE HEURE** Tél.: Colbert 01.55

Lettre de la Côte

REFLETS D'ART

Fêtes mistraliennes, à grand éclat, Salon de peinture, sculpture et arts décoratifs, à la Société des Beaux-Arts, Salon des artistes-peintres et des peintres de la femme. Si à cela on joint l'ordinaire des conférences, concerts, réceptions des reines de beauté, grandes fêtes carnavalesques, foire-exposition, concours sportifs, on peut avoir une petite idée des pulsations diverses qui accélèrent la vie à Nice! Mais...

Les fêtes mistraliennes, pour plaire à ces messieurs les « purs niçois », ont presque dégénéré en apothéose des gloires locales, et les artistes venus de toute la Provence de l'intérieur auront emporté, en dépit de la grandiloquence méritoire des journaux niçois, une impression bizarre de leurs frères d'ici. Cependant, il faut souligner la somptueuse élégance que Nice apporte dans son hospitalité. C'est au Palais de la Méditerranée, dans un des plus riches décors du monde qu'elle a d'abord reçu les félibres, et ensuite, le dernier banquet mistralien a eu lieu au Régina, l'hôtel le plus sélect de Cimiez.

Pour nous, voulant nous tenir en dehors de toute catégorie, nous avons fêté la naissance de Mistral à notre manière. Nous ne nous sommes pas joints aux cortèges, nous n'avons pas banqueté dans les palaces. Nous n'avons pas vu le défilé des gardians de Camargue avec leurs marquis. Nous n'avons pas opposé Catherine Ségurane à Mireille et Rancher à Calendal. Nous avons pensé que dans cette foule le grand poète n'avait pas cinquante lecteurs et qu'un vain bruit ne vaut pas un hommage discret et fervent. Nous avons pris un des derniers livres de Mistral *Moun espelido* et nous nous sommes abreuvés à cette « pure » prose poétique. Nous nous sommes donnés le régal des récits de son enfance, d'Anselme Mathieu, à Avignon et à Aix, sur la ribote de Trainquetaille. Ripert, Mignon, Mme Gasquet ont déployé toute leur éloquence, mais Mistral lui-même, un Mistral se racontant dans sa simplicité, aurait été certainement mal à son aise dans ce riche appareil des fêtes niçoisesi

Peinture. — Le 36 Salon de Peinture de Nice a déçu les meilleures bonnes volontés par son insignifiance. Les œuvres qui s'imposent y sont rares! C'est

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE REMORQUAGE & DE TRAVAUX MARITIMES

Compagnie CHAMBON *148, Rue Sainte MARSEILLE*

Remorquage de Haute Mer — Sauvetage

Fourniture d'eau douce aux Navires

Adresse télégraphique : Chambon-Remorquage-Marseille

Téléphone : Direction : Dragon 4-98, 26-75, 56-48, 74-17 — Poste Vigie : Colbert 7-72

Agence à Paris
CONSORTIUM SAVON Frères
56, Rue la Boétie, PARIS
Télég. Savonrice-Paris - Tél. Elysées 19,51,63,98

Agence à Cette
JOSEPH EUZET
17, Quai Noël Guignon, CETTE
Télég. Joseph Euzet Téléphone : 0 37

de l'art au ralenti. Un revuiste local a écrit que l'ensemble était « honorable ». Sous le ciel ardent du Midi, il faudrait pouvoir employer d'autres termes. On peut y noter un goût général pour ce qui demeure dans les formes et dans les formules établies! La plupart des toiles sont éxécutées selon des lois admises et il est malaisé de critiquer une phrase où tout est à sa place. Mais quelque chose de plus est nécessaire pour constituer un ensemble attirant. Il faut de la couleur qui palpite et qui vive, des vibrations dont les prolongements arrivent jusqu'à l'âme, c'est ce qui manque au Salon de Nice.

Conférences. — Jules Romains a parlé de ses œuvres à Monte-Carlo, devant un public mal préparé pour un cours de philosophie, Et s'il faut se rapporter aux réflexions entendues, cette conférence, consacrée à sa trilogie de *Psyché*, ne contribuera pas à élever le tirage pour le *Dieu des corps* ou *Quand le navire!*

Théâtre. — M. Raoul Gunsbourg vient de nous donner à Monte-Carlo la création de « Hélène en Egypte », de Richard Strauss. La partition, si elle est plus difficile, plus conmpliquée que les précédentes, apporte aussi une puissante richesse mélodique, Il y a là une œuvre orchestrale de tout premier ordre. L'orchestre sous la direction de Michel Steiman, a donné une inteprétation des plus brillantes et a su trouver, malgré les difficultés qu'apporte Richard Strauss, une verve étincelante et créer l'atmosphère propice.

Charles BARZEL.

Légion d'honneur.

C'est avec le plus vif plaisir que nous avons appris la nomination dans l'Ordre de la Légion d'Honneur de M. Léon Juès, sous-directeur de la Cie de Navigation Paquet. M. Léon Juès a été promu Chevalier de la Légion d'Honneur. Cette distinction qui honore une personnalité des plus sympathiques du monde de l'armement, bien connue pour son amabilité et sa courtoisie consacre une brillante carrière.

A côté des éminents services civils à l'actif du nouveau chevalier il n'est pas inutile de rappeler qu'il compte cinq ans de guerre dont trois années de dure captivité aggravées par les représailles consécutives à trois tentatives d'évasion, dans des conditions particulièrement émouvantes. M. Léon Juès était l'un des proches amis de notre regretté André Gaillard. Nous lui adressons en cette circonstance nos compliments les plus cordiaux.

Faites votre Cuisine au Gaz

Visitez le Magasin d'Exposition de la

Régie intéressée du Gaz

45, Boulevard Paul Peytral, 45

Tous Appareils les plus Modernes et aux Meilleurs Prix

S. G. T. M. Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS.— Adr.Télég.: TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Adr. Télép. : TRANSPORTS 68-82. Inter. : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES SUR :
l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation

PARIS, Siège Social : 12, Bd de la Madeleine.
MARSEILLE, Agence générale : 3, place Sadi-Carnot.

Compagnie d'Assurances

LE SECOURS

ACCIDENTS
INCENDIE
VIE - VOL

AGENCE
Direction de Marseille : MM. LOUBIGNIAC ET DELANGE

42, Rue Paradis
Tél. 76-72

T. S. F. MARINE AMATEURS Téléph : C. 70-26

INSTALLATIONS COMPLÈTES DE POSTES DE TÉLÉGRAPHIE ET TÉLÉPHONIE SANS FIL DE TOUTES PUISSANCES
Fournisseur des Cies de Navigation, des P. T. T., de l'Armée, de la Marine de Guerre, de l'Agriculture et des Colonies

Réparations et Fournitures pour tous systèmes

PIECES DÉTACHEES

LAGIER & Co
Constructeurs
4, rue Bel-Air (angle Rue de Rome), MARSEILLE

Ciné-Art.

Un club cinématographique à Marseille? N'est-ce pas un paradoxe, une insoluble antinomie, que de vouloir créer en une ville qui repousse l'Art de toutes les forces de sa vie active, et affiche pour lui un mépris manifeste et cynique, une association pour développer et faire aimer l'art le plus méprisé: le Cinéma ?

Cette opposition, nous sommes quelques uns à la vouloir vaincre. Nous voulons que les films véritablement intéressants et beaux ne soient plus relégués dans les recoins ignorés des agences de location. Nous voulons qu'ils puissent dérouler leurs mètres de lumière et de mouvement devant un public intelligent. Nous voulons que ce public apprécie des œuvres originales, neuves, manifestant un esprit de recherche toujours tendu vers la technique propre du cinéma, vers l'exploration scientifique, vers l'exposition libre des idées.

A côté de bandes connues, auxquelles on peut définitivement donner le titre d'œuvres d'art, il est un très grand nombre de films presque inconnus du public et qui offrent autant que les premier les plus sérieuses garanties d'intérêt et de beauté.

Une association ayant nom CINE-ART vient d'être fondée dans ce but. Il est nécessaire que tous les gens épris de la beauté intrinsèque du cinéma, y apportent leur adhésion et y manifestent leurs désirs et leurs conseils.

Hors de tout souci commercial ou politique, cette association entend passer des bandes consacrées à l'art pur, à la science et aux idées aussi libres, aussi « avancées », qu'elles soient. On comprend aisément qu'un tel programme qui exige la location de films coûteux et d'une salle centrale aussi agréable que possible, nécessite de nombreux efforts et un apport financier assez important. Le montant des cotisations fixées à un prix assez bas, pourra permettre la mise en marche de cette œuvre. Un droit d'entrée réduit de moitié pour les adhérents en assurera la continuation.

Il est temps que Marseille ait enfin une salle spécialisée pour la projection de beaux films. Une précédente tentative n'avait pas abouti. Nous espérons être plus heureux et faisons appel à tous les amateurs d'art pour qu'ils nous aident et collaborent avec nous. Les principaux libraires de Marseille leur donneront des renseignements plus détaillés.

Max CASTELLI.

Aristide BEL

JOAILLIER

1, Rue St-Ferréol, MARSEILLE

TÉLÉPHONE 65-06

A Alger

(CHEZ LÉO LOUIS BARBES, 6, RUE LYS-DU-PAC)

Voici venir le temps du fameux Centenaire, diversement jugé selon les milieux et les personnes, à vrai dire encore à peu près ignoré de beaucoup. Le Congrès de la Rose et de l'Oranger s'est passé trop loin (à El Goléa!) peur que des échos perceptibles en parviennent jusqu'à la Mitidja ; celui de la Mutualité ne passionna guère que les cœurs sensibles, assez peu nombreux dans la colonie où l'on est dur aussi bien pour soi qu'envers les autres ; et la venue de deux Ministres a beaucoup plus occupé les agents de police chargés de la bonne marche des cortèges que le populo algérien qui attend patiemment des réjouissances moins graves. Le Rallye Saharien tient en haleine le dernier lycéen et lui fait apprendre par cœur sa carte des Territoires du Sud, ce qui n'est déjà pas si mal. Enfin l'Exposition d'Oran se prépare avec magnificence dit-on, tandis que les préparatifs des grandes fêtes, celles qui marqueront le passage du Président de la République sont poussés en catimini à Alger, jusqu'au moment où tout cela éclatera non sans faste dans l'allégresse générale.

Je crois à cette belle commémoration de notre arrivée en Algérie et à l'exaltation de notre effort colonial. Tous ceux qui, comme moi, sont liés à cette terre par les ossements de trois générations déjà qu'elle garde, y croient et nous sommes sûrs que les Français de France et tous nos amis d'Europe qui nous feront l'honneur d'un voyage ne repartiront pas désappointés. Je n'en citerai que le témoignage de l'excellent poète et musicien José Bruyr (l'auteur du récent Gerard de Nerval, le Fol délicieux) dans une série d'articles sur « l'Algérie à la veille du Centenaire » parus dans Midi Bruxelles.

En attendant que tombent les derniers échafaudages et que les bâtisses en chantier ne souillent plus trottoirs et chaussées de leurs débris inutiles, la saison intellectuelle suit son cours. Il y a toujours en Alger des foisons de peintres qui exposent. Las ! passons... la succession de Noiré n'est pas entièrement liquidée, et Monsieur Rochegrosse fait toujours bouillir la marmite.

Je signale toutefois les expositions du dessinateur Pierre Collot, à l'Art de France, et de notre compatriote algérois Armand Assus, à l'Œuvre moderne. Je parlerai sans doute bientôt de quelques peintres unis en groupe : Ollivier, Thomas, Caillet, Etienne Chevalier, G. S. Mercier que j'ai vus trop vite mais chez qui je retournerai. Colot continue à travailler d'un crayon simple et d'un œil aigu ; ses dessins méritent mieux qu'un banal compliment. Les toiles d'Assus (paysages de la banlieue parisienne) sont des merveilles de sensibilité, d'atmos-

BERRY
Ses Chapeaux
Ses Manteaux
14, RueSaint-Ferréol, MARSEILLE

phère heureuse, de bon goût. Que n'avons-nous plus d'artistes pareils ! Assus est de ceux qui honorent leur ville et ajoutent un fleuron à sa couronne, de ceux qui méritent de demeurer dans l'admiration d'un chacun. On n'en compte pas encore nombre ici.

Quoi de remarquable encore dans le domaine de la plastique ? Le sculpteur Bigonnet, l'un de nos plus éminents artistes, met la dernière main à une œuvre qui marquera, le Monument de Boufarik, à la gloire de la colonisation française. Le peintre Louis Fernez, qui n'a pas montré au public — et c'est dommage — la belle série de ses gouaches dEspagne, termine un grand Port d'Alger pour le Palais des Assemblées algériennes.

La littérature a fêté Robert Randau, bon algérien aussi et vrai colonial, à l'occasion du Grand Prix littéraire du Gouvernement, à lui décerné pour son œuvre entier, sa « geste africaine » si considérable, depuis « les Colons » et les charmantes « Terrasses de Tombouctou » jusqu'aux « Explorateurs » du printemps dernier.

Hormis ceci, peu de choses notables. Conférence de Mme Hériot sur la valeur de notre marine — et cela sonnait tout de même mal au moment où l'*Edgar Quinet* craquait sur le roc d'Oran. On annonce, succès certain, une conférence d'Henri Bordeaux sur les générations montantes. S'il pouvait les voir, les générations montantes, siffloter devant ses affiches double colombier, un air qu'on traduirait avec irrévérence par : le Duc de Bordeaux ressemble à son père, etc.... le bon académicien ne serait pas flatté ! — M. Rose, adjoint au Maire d'Alger et rédacteur à « l'Algérie », fait avec moins de bruit besogne utile en d'attrayantes causeries sur Mozart, sur Schubert, sur Musset et le Souvenir de 1830.

Dans les périodiques, Afrique a chanté la vigne et le vin ; la Revue Africaine s'embellit de nombreux hors-textes fort intéressants se rapportant aux premiers âges de notre installation en Afrique du Nord. Ses notes sur l'Estafette d'Alger et Jean Toussaint Merle, premier journal et premier journaliste en Algérie, ne manquent pas de piquant.

Quant à la musique, il faudrait un numéro des Cahiers du Sud pour en disserter, au rythme où elle va, un concert par jour ou presque !

L'Opéra, cahin-caha, va son petit bonhomme... On commence à s'apercevoir

La vraie Bouillabaisse Marseillaise
chez
MENELIK
6, Quai de Rive-Neuve, 6

Société Méditerranéenne de Banque

SPÉCIALEMENT ORGANISÉE POUR LES ORDRES DE BOURSE

Paye les Coupons Étrangers au plus haut cours

22, rue de la République - MARSEILLE

Téléphones : C. 8.69 - 79.37 - 85-35 - 70.91

Société d'Alimentation
de Provence - Avignon

Saucisson
" MIREILLE "

- - La grande - -
Marque Française

La véritable Bouillabaisse de Marseille
est servie dans les rochers de

La Cascade

face au Vieux Port

Rendez-vous
des Artistes

5, Quai de Rive Neuve (Tél. 27-37)

ROSTAN, Propriétaire

AUTOMOBILISTES ! visitez

LES BAUX

GARAGE

Le site le plus célèbre de la Provence.
Imposantes Ruines du Moyen-Age
et des Romains, des IXme et Xme siècle.

Hostellerie Reine-Jeanne

20 CHAMBRES MEUBLÉES depuis 15 FRANCS
Électricité, - Eau courante. - Salles de Bains privées

GRAND RESTAURANT AVEC TERRASSES
Vue sur le Val d'Enfer, Vaccarès et la Mer
Cuisine renommée - Grands crûs de France et du Comtat

R. DUMAS, **Propriét.-Directeur, successeur de L. ECHENARD**
(Membre de l'Automobile-Club de Marseille)

:: MARSEILLE ::

TÉLÉPHONE : 2.01
R. C. 42.721

LA RÉSERVE

PALACE-HOTEL

La Perle
de la Côte Provençale
Restaurant
de Réputation Mondiale

E. V. PEGLET et Cie
Propriétaires

Dominant la fameuse Corniche et son - - - Golfe merveilleux - - 'LA RESERVE' de Marseille est considérée comme un pèlerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte-d'Azur --

Appartements Confort Moderne = *Terrasses et Jardins Magnifiques*

Artistes ! Vous êtes attendus sur la Terrasse du **Sans Pareil** Face au Vieux Port

VEYRIER, Propriétaire

que M. V. Audisio était un fameux directeur et on souhaite de le retrouver l'an prochain. Les concerts symphoniques obtiennent entre temps d'éclatants et justes succès. M. Inghelbrecht y apparaît chaque fois en chef de grande envergure. Il nous donna la Symphonie héroïque, celle de César Franck, l'Ouverture de Manfred et celle du Freischutz campées magnifiquement. Et cet après-midi d'un faune fut d'une interprétation à vous tirer des larmes de joie.

En musique de chambre, l'effort des Amis de la Musique a réussi au-delà de tout espoir. L'active Société a patronné déjà, avec bonheur, des pianistes comme Yves Nat, Lucette Descaves, Arthur de Greef ; des violonistes comme Georges Enesco et Claude Lévy ; le violoncelliste Maurice Maréchal ; des groupements comme le Quatuor Krettly qui apporta Paul Hindemith en première audition, et le Quatuor Vandelle qui apporta également Egon Wellesz. Demain ce sera Mme Croiza, puis Jacques Thibaud avec Cortot. La seule appellation de ces noms suffit.

Et tout ce bavardage aussi, lecteurs Marseillais, qui voudrez bien m'en excuser.

L. L. B.

P. S. — Au moment de poster ce papier, une triste nouvelle m'atteint douloureusement : André Benjamin-Constant, le poète que l'on retrouvait toujours accueillant au milieu des artistes réfugiés à son exquise maison de l'Œuvre moderne, est mort, emporté en quelques heures par une maladie impitoyable.

Après le décès d'André Gaillard, qui avait bien touché ses amis d'Alger, celui-ci nous plonge dans un deuil nouveau et nous fait éprouver une fois encore l'amer regret d'un regard qu'on aimait, d'une voix qui plus jamais ne nous enchantera.

MAGASINS

L. DEWACHTER Jne

2, Boulevard Dugommier - MARSEILLE

VÊTEMENTS

Chronique Financière

Physionomie du marché toujours terne. Le chiffre de transaction reste très faible, et, malgré que les événements semblent commander un courant d'optimisme, aucune réaction ne vient galvaniser un corps désormais inerte. On pouvait s'attendre, logiquement, à ce que la bourse sanctionnât la nette victoire du Cabinet Tardieu sur les éléments d'opposition, qu'elle interprétât favorablement la démission du Dr Schacht de sa fonction de directeur de la Reichbank, et la reprise rapide, à la Chambre, de la discussion des articles de la loi des finances. Il n'en est rien. La clientèle délaisse le marché aux actions pour apporter une activité quelque peu irraisonnée au marché des obligations.

Profitant de cet engouement injustifié, les émissions se succèdent. Toutes n'offrent pas les mêmes garanties, et nous ne saurions trop mettre en garde le public contre les dangers de souscriptions lancées par des établissements dont le crédit est loin d'être en rapport avec l'importance des emprunts. De cuisantes déceptions ne manqueront pas de suivre ; et il est permis de regretter qu'une aussi grande liberté soit laissée à certains agissements dont l'imprudence — pour ne pas dire plus — constitue un danger public.

Les *rentes françaises* font preuve de résistance dans l'ensemble, malgré une légère régression du 3 o/o à 86 fr. 95. *Fonds turcs* faibles. Le *Groupe bancaire* subit les attaques des vendeurs à découvert. Le *Suez*, malgré les perspectives qui pourront résulter d'une confirmation en appel du jugement du Caire sur l'exemption des impôts français, demeure maussade. *Royal Dutch* et *Shell* mieux orientés. A noter une reprise du *Rio-Tinto*, après un pessimisme peut-être exagéré dû au recul du cuivre et aux événements d'Espagne. Les *valeurs d'électricité*, après avoir fait preuve de résistance, sont entraînées quelque peu à la suite de réalisations importantes. Aux cours actuels, ce compartiment surabonde en valeurs intéressantes pour le portefeuille. Influencé également le *Groupe des Produits Chimiques*, où l'on note un certain recul sur *Péchiney*, l'*Air Liquide* et *Kuhlmann*.

En banque, la situation n'est pas plus brillante. Le mouvement rétrograde de ces jours derniers a entraîné toutes les valeurs d'arbitrage, dont certaines ont été sévèrement pénalisées.

Il semble toutefois que la détente du Call-money d'une part, la situation assainie de la politique, et, surtout, les belles possibilités d'expansion dont font preuve la plus grande partie des affaires françaises ne puissent plus longtemps être méconnues par l'épargne. Si, comme l'annonce la déclaration ministérielle, des dégrèvements massifs sont pratiqués sur les taxes qui ont si lourdement pesé sur les valeurs mobilières, il suffira d'un peu de bon sens pour que le marché revienne à une plus logique évaluation de ses possibilités et que la confiance, aujourd'hui en déroute, lui redonne toute sa vigueur.

INTÉRIM.

La Peinture

Trois expositions :

Marcel Roche (Galerie Druet).
La Fontaine par Chagall (Galerie Bernheim-Jeune).
Décors de Théâtre (Galerie de France).

Dans la production contemporaine, les œuvres de Marcel Roche témoignent d'un équilibre, d'une santé spirituelle et d'une certitude qu'il est rare de voir se manifester avec une telle continuité. C'est en vain qu'on s'appliquerait à découvrir en elles des intentions d'ordre extra-pictural, elles ne doivent rien à quoi que ce soit d'étranger à la peinture. Et, de nos jours, c'est un caractère peu courant. Marcel Roche n'a recours à aucun moyen qui ne soit strictement plastique. Et je vois là la marque d'un tempérament authentique du peintre idéal. Le sujet tient son rôle, c'est-à-dire secondaire ; il n'est heureusement plus besoin d'insister sur ce point. Et la nature demeure la grande inspiratrice de l'artiste. Il entend se suffire d'elle seule. Cette attitude comporte plus de véritable grandeur et de liberté réelle que tant d'expériences qui se veulent audacieuses et qui n'aboutissent, en fin de compte, qu'à un pitoyable narcissisme. L'astre-Picasso illusionne bien des suiveurs... Or, pour ce phénomène unique, quelle effarante quantité de fadaises et d'élucubrations !... N'est pas Picasso qui veut ! Cette lapalissade est à l'origine de bien des naufrages sans gloire. Marcel Roche, lui, n'a jamais été tenté par ces expériences qu'il savait contraires à sa nature essentielle ; il n'a pas perdu son temps à démarquer les enfants gâtés du jour et à composer son menu des reliefs de leur festin. Il avait pour cela trop d'appétit ! — Il s'est mis seul à la besogne, il a défriché scrupuleusement son jardin, a planté, semé, taillé, et la récolte est venu récompenser son labeur. Ce qu'il possède aujourd'hui, il a le droit d'en être fier ; il ne doit rien à personne. Une telle satisfaction ne dépasse-t-elle pas en qualité tous les succès éphémères des combinards et autres exploiteurs ?...

Après l'orgie, le régime !... La peinture traverse une crise sérieuse. On a tué la poule aux œufs d'or. Aucune excentricité ne saurait plus maintenant secouer la torpeur des « amateurs distingués », il ne s'agit plus de chercher quelle sauce nouvelle fera passer le mets, il n'y a que deux solutions : disparaître ou s'imposer par le seul mérite de sa valeur. C'est à la fois beaucoup plus simple et infiniment plus difficile!... Marcel Roche qui n'a jamais fait risette au succès voit aujourd'hui le succès lui sourire. Sa dernière exposition à la Galerie Druet a consacré définitivement son nom en un temps où l'on ne se paie plus de simulacres. Aucun moment n'était aussi redoutable ; l'expérience est concluante. Que Marcel Roche aille donc son chemin, sans s'inquiéter des critiques dont beaucoup ne sont point pures de toute rancœur ; son art profondément *humain*, franc et généreux est le symbole de la vie même contre quoi se brisent toutes les théories arbitraires. La tête, c'est bien ; mais aussi bien peu sans le cœur.

Le triomphe du cœur et de la pureté, telle apparaît l'exposition des cent gouaches composées par Chagall pour l'illustration des Fables de La Fontaine. On pourra discuter sur le fait de savoir si « *illusion* » est le terme qui s'applique

parfaitement à cette magnifique transposition. C'est une autre histoire, et je n'entends pas gâcher mon plaisir par des considérations sur la reproduction mécanique et tout ce qui s'en suit. Il me suffit simplement de dire que cette merveilleuse exposition envoûte le spectateur par son charme troublant et transporte l'esprit tout de même qu'elle ravit les yeux. On a parlé de naïveté au sujet de Chagall, à tort je crois ; Chagall n'est pas naïf, c'est un *mystique de la pureté*, ce qui est très différent. Au-delà de l'anecdote — envers quoi il n'affecte point la sainte horreur de beaucoup — il accède au domaine mystérieux de la poésie. Peinture littéraire dira-t-on ?... Après tout, Chagall s'en moque totalement, mais peut-on nier que ses moyens ne soient exclusivement des moyens « peinture » ? C'est la *couleur*, avec sa multitude d'harmonies, d'accords, d'oppositions subtiles, avec sa fougue tourbillonnante, l'éclat de-ci de-là d'une tache vibrante, la ronde endiablée de satellites lumineux — sonores ! — c'est la couleur, elle seule, qui crée cette atmosphère de rêve qui nous émeut profondément. Chagall le magicien !... Chagall qui joue avec les anges, les fées et les enfants !... Et le père La Fontaine, le « Bonhomme », que devient-il ?... On peut supposer qu'il aurait été enthousiasmé s'il avait connu les gouaches de Chagall, lui dont la fine malice railleuse cache aux importuns une ferveur très pure. En vain chercherait-on à l'enserrer dans les limites étroites d'une certaine culture, d'une certaine morale, d'un certain « esprit français », La Fontaine s'évade, rompt ses liens, déborde tous les cadres, il est universel. Il est humain, et voilà tout. C'est dire ses sommets et ses abîmes. C'est dire qu'il échappe au temps et au lieu. Il ne se trouve nullement dépaysé chez l'enchanteur Chagall au cœur pur.

*
* *

Raymond Cogniat, dont les artistes et les écrivains apprécient hautement la belle conscience, qu'on trouve toujours présent dès qu'il s'agit d'une œuvre généreuse, et qui ne cesse de s'employer à la défense de l'art vivant avec une foi et un désintéressement exceptionnels, a composé sur les « *décors de théâtre* » un ouvrage auquel nous consacrerons une étude lorsqu'il paraîtra. (1)

Signalons seulement aujourd'hui l'exposition, à la Galerie de France, des documents qui illustreront cet ouvrage. L'énumération des artistes représentés est plus éloquente que tout commentaire : Picasso, Derain, Matisse, Yves Alix, Fernand Léger, Braque, Marie Laurencin, Bakst, Chirico, Rouault, Larionov, Gontcharova, Jean Hugo, Per Krogh, Luc-Albert Moreau, Hélène Perdriat, Laglenne, Survage, Touchagues.

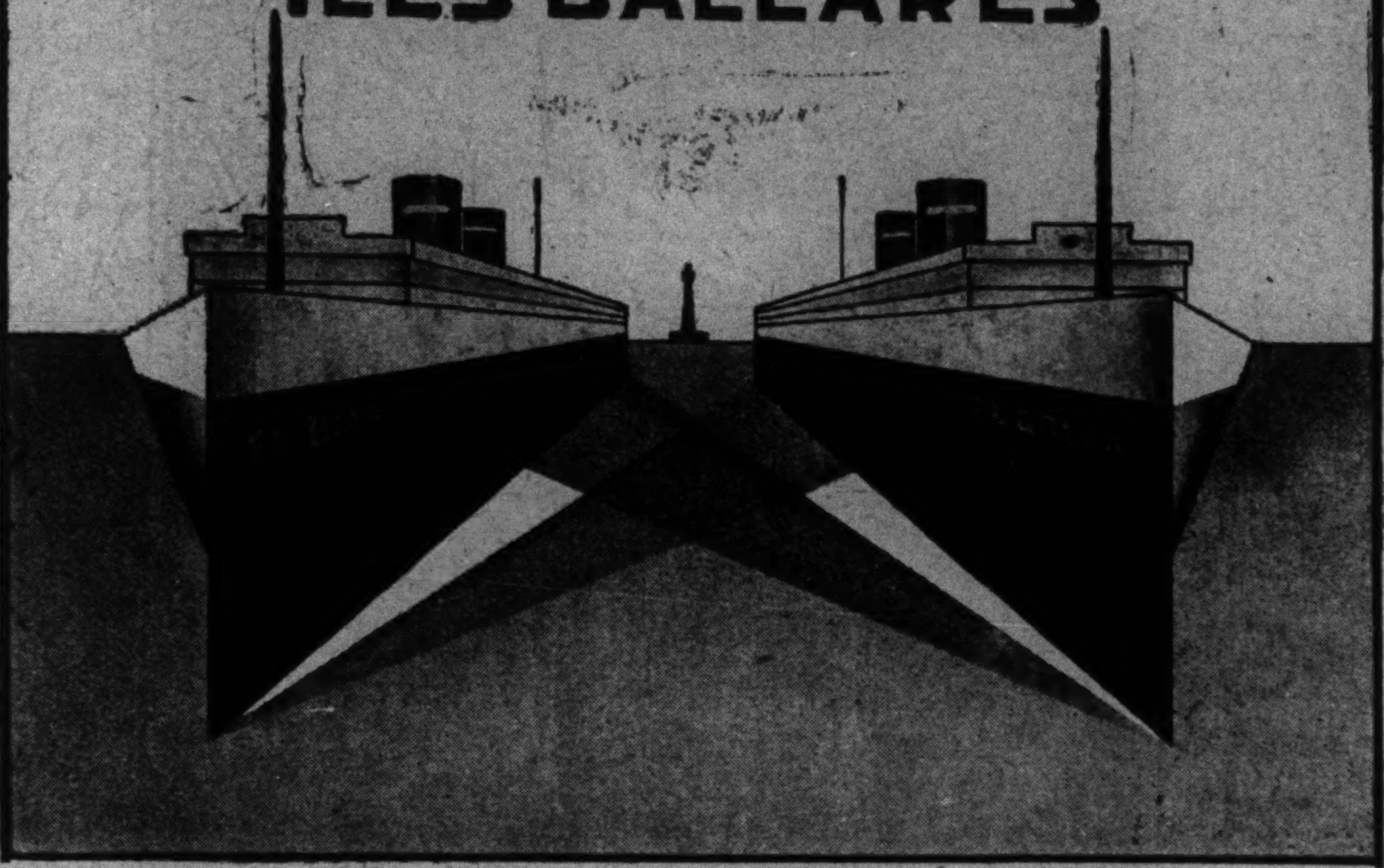
Roger BRIELLE.

---

(1) Editions des *Chroniques du Jour*.

COIFFEUR POUR HOMMES **DUPONT**
16, Boulevard Dugommier (descente de la Gare)
GRANDS SOINS POUR LA COUPE DE CHEVEUX ET TAILLE DE BARBE

Cie DE NAVIGATION MIXTE
Cie TOUACHE
L'ALGÉRIE – LA TUNISIE
LES
ILES BALÉARES



De MARSEILLE
pour
Tunis - Alger - Bône - Philippeville - Les Baléares

De PORT-VENDRES
pour
Alger et Oran

MARSEILLE : 1, La Canebière. - PORT-VENDRES ; Gare Maritime.

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR
Cie FRAISSINET
R. C. Marseille N° 23.032

Service Postal pour la Corse : Départs quotidiens du Continent pour la Corse et vice-versa.
Service sur la Côte Occidentale d'Afrique : Départs réguliers tous les 8 jours de Marseille et tous les 24 jours de Marseille et Gênes pour le Sénégal, la Guinée Française, la Côte d'Ivoire, la Côte d'Or, le Togo, le Dahomey, la Nigeria, le Cameroun et le Gabon.
Services sur le Levant, la Mer Noire et le Danube : Départs par quinzaine pour Gênes, Constantinople, Bourgas, Varna, Constantza, Sulina, Galatz et Braïla.

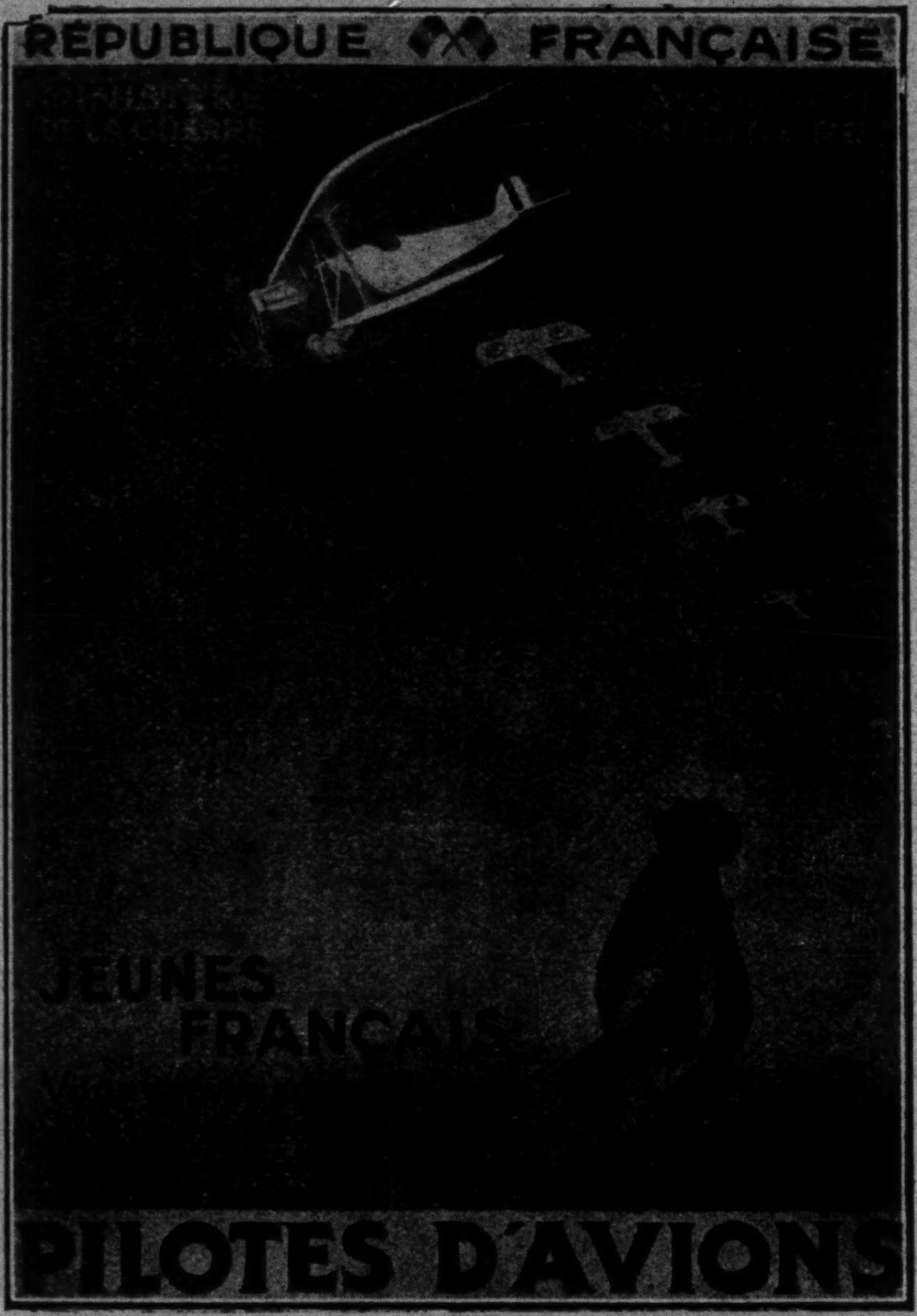
POUR FRET ET PASSAGES, s'adresser :
à MARSEILLE ; au Siège Social, 5, rue Beauveau. – à PARIS ; Agence Générale de Passages, 2, rue Edouard VII ; Agence de Fret, M. GUILLAUMARD & Cie, 12, rue de la Victoire.

La Société Générale de Presse et d'Édition

HACHARD & Cie

8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS

ÉDITIONS · IMPRESSIONS · AFFICHAGE



VOUS SOUMETTRA
SUR SIMPLE DEMANDE & SANS ENGAGEMENT
TOUS PROJETS PUBLICITAIRES

SUCCURSALE POUR LE SUD-EST
58, rue de l'Hôtel de Ville LYON

Théâtre de la Cité

AUTOUR DE SHAKESPEARE

E. P. ALIBERT — *Le cycle de Shakespeare au Théâtre de la Cité* (*Editions Gabelle*).

Ce livre est né de quelques impressions recueillies pendant les représentations de Shakespeare au Théâtre de la Cité, à Carcassonne. Mais on aurait tort de n'y chercher qu'un compte rendu de critique dramatique ; en réalité, c'est tout le problème de la réalisation scénique du théâtre de Shakespeare qui est posé ici, et dans toute son ampleur. Ce théâtre si complexe, si mobile, si divers, qui semble échapper aux lois de l'espace et du temps, cette immense symphonie où tous les rythmes et tous les timbres se combinent, ce monde de formes et d'esprits que notre imagination, pour agile qu'elle soit, ne peut réaliser dans l'instant même, comment le faire entrer, dans les étroites limites d'un cadre de scène, sans le mutiler, sans le déformer, sans qu'il perde aucune de ces subtiles harmoniques qui éveillent en nous tant de résonnances ?

Au temps d'Elisabeth, tout se passait devant une toile de fond ; le décor, dans l'ensemble « se réduisait à ces indications vagues et quasi abstraites qui ont paru suffisantes à Shakespeare pour situer le lieu de ses moindres scènes comme aussi des plus importantes : une cour, une chambre, une terrasse, une rue, une lande, une place publique. » Sur cet écran neutre, ces imaginations neuves projetaient, en perspectives infinies, tout ce que ce drame porte en lui de suggestions ; par sa spiritualité même l'œuvre créait son propre décor, les personnages réalisaient leur atmosphère, leur lumière particulières. L'erreur fut — ce qu'Alibert appelle l'erreur wagnérienne, parce qu'elle fut aggravée sinon créée, par l'esthétique de Bayreuth — l'erreur fut de vouloir matérialiser cette atmosphère toute spirituelle. Une fois dans cette voie, les « modernes magiciens de la mise en scène », poussés par le souci d'atteindre à la perfection du concret, ont été conduits à faire passer « le contentement des sens avant celui de l'esprit », renversant ainsi les valeurs. Car, ce qui importe, avant tout, n'est-ce pas le drame lui-même et les personnages qu'il agite. Et, en donnant une importance démesurée à l'accessoire, bien plus, en le précisant de telle sorte que nous soyions prisonniers de la netteté d'un contour, hors duquel notre imagination ne trouve aucun aliment, aurons-nous abouti à autre chose qu'à réaliser un tableau splendide, mais sans âme ? — C'est ce qu'Alibert a constaté lors des représentations de *Roméo et Juliette* à l'Odéon, par Antoine, et il écrit à ce sujet: « Il y avait là de quoi ravir et enchanter les regards, mais que subsistait-il pour l'esprit ? *Le tableau dévorait la légende...* Jamais trahison plus splendide d'une œuvre dramatique fameuse n'avait été tentée ni plus complètement réussie. » — Faut-il donc revenir à la primitive toile de fond ? — Cela, malheureusement, ne nous est plus possible : nous ne saurions goûter les pures émotions de l'âme, s'il ne s'y ajoute un élément concret où nos sens trouvent leur compte. Cet accord est-il impossible ? Ne peut-on recourir à « une simplicité de moyens qui, tout en sauvegardant le côté sensible, dans ce qu'il a tout au moins d'essentiel, ne laisserait resplendir à l'intelligence que le diamant nu du drame ou de la féerie » ? Cette

formule, c'est au théâtre en plein air, et, particulièrement, au médiéval théâtre de la Cité que nous essaierons de la réaliser.

« Ce théâtre de la Cité, nous dit F. P. Alibert, il a fleuri au pied même de la Cathédrale Saint-Nazaire. Il s'est élevé du fond de l'enceinte du cloître disparu. Il est là, comme une chose fragile, et cependant perdurable, une chose de musique et de beauté ; il est là, blotti au creux d'une de ces murailles dont on sent bien après lui, se prolonger le déroulement... Ce mur de Carcassonne, massif, arc-bouté sur sa base, couronné de créneaux, rompu d'escaliers, de promenoirs et de tours dont la plus haute, formidable et carrée, est coulée dans un bronze qui s'évanouit en fumée, semble avoir été assemblé et construit tout exprès pour que la prodigieuse polyphonie shakespearienne y fit déferler ses milliers de bruits et les renvoyer en échos infinis au cœur le plus profond des foules. » Par ces belles nuits d'été, toutes de velours et de vagues clartés, où l'on sent confusément la présence de ces créatures merveilleuses qui peuplent les rêves des poètes, dans ce vaste cadre médiéval qui semble, à la lueur des flambeaux, reculer à la fois dans la nuit et dans les siècles, l'univers de Shakespeare s'épanouit en toute liberté. Si le metteur en scène sait voir dans ce théâtre non une suite de visions, de ressorts matériels destinés à parler aux yeux, mais « un admirable symbolisme qui, pour mieux percer et pénétrer jusqu'au tréfonds de l'âme, commence par ébranler les sens » il bannira l'oripeau et le détail ; il verra par larges masses et par grandes lignes ; il s'appliquera non à réaliser, mais à évoquer. Ajoutées à la magie du lieu et de l'heure, quelques indications, heureusement choisies, heureusement disposées, aussi loin du faste que de l'indigence, tendront à notre imagination un canevas suffisant pour y projeter sa vision intérieure.

Je trouve dans ce petit livre bien d'autres choses encore, et particulièrement une étude profonde et originale du génie de Shakespeare et de nos grands classiques. Mais je me suis surtout attaché à la question essentielle, dont quiconque a approché le théâtre ne peut méconnaître l'importance. Sous la plume d'Alibert elle prend un intérêt tout particulier, car, par un choix auquel j'applaudis de tout cœur, il vient d'être nommé Directeur du Théâtre de la Cité. L'expérience va donc pouvoir être tentée dans les meilleures conditions possibles. Après avoir lu ce livre on ne peut douter que les prochaines représentations du Cycle Shakespearien à Carcassonne ne constituent un événement artistique de tout premier ordre.

Gaston MOUREN.

GRANDE BRASSERIE DU CHAPITRE

RENDEZ-VOUS DES FAMILLES

Déjeûners, Diners à toute heure et à tous prix

SALLES DE RÉUNIONS ET BANQUETS

Rendez-vous pour Artistes, Gens d'Affaires, à proximité de la Gare.

Nouvelle Direction : JACK **1, Cours Joseph Thierry.**

LE MEUBLE D'ART - **DAVID FRÈRES** - LA DÉCORATION

45, Cours Gouffé — Le grand Escalier d'entrée — **MARSEILLE**
La plus importante Maison d'Ameublement du Midi de la France

Société Marseillaise de Crédit

Société Anonyme au Capital de **100 Millions** entièrement versés

Réserves : 52.365.000 Francs

BANQUE FONDÉE EN 1865

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis -- Succursale à PARIS, 4, rue Auber

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

CHARBONS

Georges GUYAT Fils

Industrie - Navigation - Foyer domestique

36, Rue Chateauredon, 36, MARSEILLE — Tél. Colbert 85-09

AGENT DISTRIBUTEUR A MARSEILLE
& MAISON DE VENTE :

CARBONEL, 27, rue Saint-Ferréol

Machines Parlantes

Disques.

ODÉON. — *Nocturnes* (Sirènes) Cl. Debussy (Concerts Colonne et Chorale Amicitia, direction G. Pierné) — *Lohengrin* (récit du Graal) et Siegfried, (Chant de la Forge), par R. Verdière de l'Opéra. — *Le Promenoir des Amants* (Debussy) par R. Bourdin de l'Opéra-Comique. — *Moment musical* (Schubert) et *Prélude* (Prokofiew), par Htte Renié, Harpiste. — *La fille au cheveux de lin* (Debussy) *Pièce en forme de Habanera* (Ravel), par M. Darrieux, violoniste. — *Les Pêcheurs de perles* (Bizet) et *Rigoletto*, par M. A. Endrèze, baryton. — *Quintette de Carmen* (Conchita Supervia).

COLUMBIA. — *Préludes* (Listz) O. du Concertgebouw d'Amsterdam, direction W. Mengelberg (2 D.) — *Judith* (Honegger) Chorale Coecilia d'Anvers et l'O. des Nouveaux Concerts d'Anvers, direction L. de Vocht, (2 D.) — 2e *Concerto* en fa mineur (Chopin) Mme Marg. Long et l'O. du Conservatoire 4 D.) — 3e *Concerto Von et Orch.* (C. Saint Saëns) Miquel Candela et l'O. du Conservatoire, direction Ph. Gaubert (4. D.)

GRAMOPHONE. — *Boléro* (Ravel) O. S. du Gramophone, direction Piero Coppola (2 D.) — *Sonate en fa mineur* op. 57 (Beethoven) M. Harold Bauer (2 D.) — *Danses des jeunes filles* (Friml) et le *Rosaire* (Nevin) Fr. Kreisler. — *Les trois Sultanes et le Bon Roi Dagobert* (R. Charpentier) O. S. direction R. Charpentier.

PARLOPHONE. — *La Grotte de Fingal* (Mendelssohn) O. de l'Opéra de Berlin, direction J. Rosenstock (2 D.) — *Concerto Grosso* (Corelli) et *La Joconde* (Ponchielli) O. de l'Opéra de Berlin direction F. Weissmann.

POLYDOR. — *Le songe d'une Nuit d'été* (Mendelssohn) O. Philharmonique de Berlin, direction W. Furtwaengler (2 D.) — *Symphonie Ré majeur* (Beethoven) O. de l'Opéra de Berlin, direction E. Kleiber (4 D.). — *Mosaïque* (Zimmer) O. S. Paul Godwin. — *Les Abels*, Jazz Vocal — *Le merle Blanc*, solo d'accordéon — Médard Ferrero — Fantaisie sur le *Trouvère* (O. S. Polydor) — *You Were Meant for me et Broadway melody* (Lud Gluskin and his orchestra).

PATHÉ. — *Requiem* (G. Fauré) et *Notre Père* (H. Büsser), par H. Saint Cricq ténor. — *Les Cloches de Corneville*, par André Noël, ténor. — *Robert le Pirate*, par André Baugé, baryton. — *O Tanagra* et *Seulement vous*, par Jovatti. — *Les yeux miteux* et *La soupe au choux*, par Tramel-Frédérique (Fr. Lehar) sélection, O. S. direction Godfroy Andolfi. — *Jalousie* et *Chanson de la Esméralda*, par Yv. Curti, violoniste — *Equale* (Beethoven) *L'Abeille* (Schubert) et *Guitare* (Moszkowski) par l'ensemble de violoncelles P. Bazelaire. — *Pagan love song et I'm just a vagabond lover*, jazz.

A. — MUSIQUE SYMPHONIQUE ET INSTRUMENTALE

Odéon.

Quand Odéon, voici trois mois, nous présenta les deux premiers *Nocturnes* de Debussy, *Nuages et Fêtes*, j'ai dit ici-même combien il était désirable que *Sirènes*, qu'on n'entend jamais dans les concerts, vînt compléter cette remarquable édition. Ce vœu est maintenant réalisé, et les Concerts Colonne peuvent désormais s'enorgueillir d'avoir apporté, au plus français des musiciens un hommage aussi fervent et qu'il eût certainement aimé.

Parmi tous les musiciens que le sortilège de l'onde captiva, je n'en sais aucun, sauf peut-être Gabriel Fauré, qui ait rendu de manière aussi subtile, aussi fluide, aussi transparente, ces jeux de reflets, ces rythmes indiscernables en leur miraculeuse souplesse, cette danse cosmique, ces horizons doucement voilés, où le soleil et la lune tissent les enchantements fugitifs de l'heure. Qu'un tel art révèle d'avantage un poète qu'un musicien, je ne le conteste pas, mais n'est-ce pas diminuer singulièrement l'artiste créateur que de lui départir des domaines rigoureusement fermés? Il n'y a pas forcément concordance entre la conception et l'expression; tel pense en poète qui s'exprime en musicien, et tel en peintre; l'essentiel est que l'œuvre en soi, soit belle, et l'origine importe peu. J'ai bien peur que la hantise de la « musique pure », soit la plus déplorable erreur de notre temps Nul, moins que ce libre génie, n'eût admis ce cloisonnement, ce dépouillement, cette rigidité; bien loin de penser qu'il asservissait la musique à un art étranger, il croyait fermement que tous les arts se rejoignent par leurs sommets, et qu'ils ne sont que les apparences sensibles d'une même vérité supérieure.

M. Roger Bourdin traduit avec délicatesse les trois mélodies qui composent « *Le promenoir des amants* », et son interprétation de *Mandoline* est bien dans le ton des Fêtes galantes.

Parlophone.

Encore une marine, cette *Grotte de Fingal* (Mendelssohn), mais combbien différente de celle que Debussy peuplait de Sirènes! Mer septentrionale, sous les lourdes nuées que les vents amoncellent, et que troue par intervalles un soleil furtif et décoloré; sous ces galeries de basaltes, le choc sourd du ressac se ré-

PHONOS et DISQUES
Panatrope Brunswick
COLUMBIA GRAMOPHONE
BRUNSWICK ODÉON
L. Gébelin
MARSEILLE
77, Rue St Férréol (1er étage) 77, Rue St Férréol

RADIUS
LA LIGNE LA PLUS PURE
POUR
LES PLUS PURS ACCENTS
REC.
7 Rue d'arcole Marseille — 61 Rue du faubourg poissonnière Paris
Tel. D 34-37.

PENINSULAR ET ORIENTAL

STEAM NAVIGATION Cy

PAQUEBOTS-POSTE ANGLAIS

DÉPARTS HEBDOMADAIRES DE MARSEILLE

SUR

L'Égypte, Les Indes, Golfe Persique, L'Extrême-Orient et L'Australasie

Service Hebdomadaire sur Gibraltar et Londres

Marseille au Maroc en 48 heures

Pour Frêts et Renseignements, s'adresser à :

ESTRINE & Cie, 18, Rue Colbert

Téléphones 9.22 et 67.17 ; Interurbain : 101

PAPETERIES NAVARRE

Société anonyme au Capital de 75.000.000 de Francs

SIÈGE SOCIAL : 52, Avenue de Noailles, LYON

R. C. Lyon B 1569

DÉPOT DE MARSEILLE : 90, Boulevard de Paris, 90

Codes : BENTLEY — LIEBERS & PRIVÉ

Téléphone : C, 28-91 et 71-30 *Télégrammes : ERRAVAN-MARSEILLE*

Stock en Dépôt
- **à CASABLANCA : chez S. A. N. A. R. C. I., 54, Avenue de la Marine**
- **à NICE : chez MM. LIPRANDI & MARS, 14, Rue Delille.**

Agences : ALGER, ORAN, TUNIS, SAIGON, HANOI, TANANARIVE.

Les CAHIERS DU SUD sont imprimés exclusivement sur papier provenant des

PAPETERIES NAVARRE

percute; immense, continue, éternelle, la respiration profonde des éléments, prêts aux colères formidables... Je songe à cette grotte que Gilliat découvrit sous son écueil, cette grotte splendide et mystérieuse, tout entière baignée, par son porche sous-marin, d'une lumière d'émeraude. Suivant les jeux des houles et des soleils, cette clarté se décompose et se recompose — majeur et mineur — animant cette solitude d'une vie de rythmes et de reflets. Ici, l'emploi de la « rosalie », qu'on a tant reproché à Mendelssohn, devient légitime, et, de ce procédé élémentaire, il tire des effets saisissants: le même paysage, mais transformé sans cesse par la diversité des éclairages.

Il était essentiel, pour que cette page si nettement descriptive vive devant nos yeux, que les rythmes en soient précis, les timbres fidèlement restitués; que l'on y sente ce frémissement intérieur, cet éclatement possible, par quoi s'impose à nous la présence de la mer. Je trouve tout cela dans la version de J. Rosenstock. (O. de l'Opéra de Berlin).

Columbia.

Si quelque chose peut consoler les fervents de Listz du dédain injuste que ses contemporains firent peser sur son œuvre symphonique, c'est bien l'empressement avec lequel les maisons d'éditions accueillent ses *Préludes*. Et, ma foi, elles ont bien raison. L'œuvre est très belle. Elle n'a rien à craindre de cette révision des valeurs qui s'opère actuellement par le disque. Pillé et méprisé par ceux qui lui devaient le plus, relégué dans sa virtuosité comme dans une léproserie, le généreux animateur de Weimar, qui fut en quelque sorte le « manager » de sa gé-

Musique de Chambre - Musique d'Orchestre
Chœurs Russes - Opéras
Jazz Band - Jazz Vocal

PHONO MONTGRAND

Appareils et Disques :
Columbia, Gramophone, Odéon, Polydor, Parlophone, Pathé, Salabert.

Renseignements, Catalogues, Facilités, chez :
PHONO MONTGRAND
24, Rue Montgrand, 24 - MARSEILLE

nération, va prendre enfin la place qui lui est due. Ecoutez le splendide orchestre de W. Mengelberg, et dites-moi si, joués avec cette noblesse, ce parfait équilibre des masses, cette belle sonorité, tous ces thèmes ne vivent pas, de leur généreuse vie romantique, émue et somptueuse. « Musique à programme », a-t-on dit, et voila un jugement sans appel. Mais, si la prose de Lamartine lui a fourni son inspiration générale, est-ce à dire que Listz se soit asservi à la lettre? L'erreur fut, non pas d'adopter une idée directrice, mais de la révéler. Si nous ne savions pas que Listz s'est proposé d'exprimer, à l'aide de quelques thèmes admirablement variés, tous les aspects d'une même vie humaine, admirerions-nous moins cette belle symphonie, où la grande variation beethovenienne tient une si large place? Ah!, l'éternelle duperie des mots...

L'enregistrement du 2e *Concerto* de Chopin, par Marguerite Long et l'Orchestre du Conservatoire a été salué par la presse comme une exceptionnelle réussite technique. Après tant de déceptions, dans cette branche particulière, on comprend cet enthousiasme. Je crains cependant que, dans sa joie de constater ce que M. E. Vuillermoz appelle avec raison un « prodige », elle n'ait pas assez souligné la qualité, exceptionnelle elle aussi, de l'interprétation.

Très remarquable aussi, bien que moins haute, l'interprétation du 3e *Concerto pour Violon et Orchestre* de C. Saint-Saëns, par un violoniste de 14 ans, Miquel Candela. En plus d'une virtuosité transcendante, on discerne dans le jeu de cet enfant des qualités de style, d'émotion, qui décèlent une nature foncièrement musicale. L'avenir consacrera-t-il de si brillantes espérances?

Dans ce supplément pléthorique, il faut toutefois se limiter. Mais l'enregistrement de la *Judith d'Honegger* — que je n'ai pu entendre entièrement — ne saurait être passé sous silence. Je me réserve d'y revenir.

Gramophone.

Boléro de Ravel (O. S. du Gramophone, direction Piero Coppola). Un thème unique, exposé dans la même tonalité, sur le même rythme caractéristique. Comme une balle, il rebondit dans tous les timbres de l'orchestre, sans jamais s'altérer ni se déformer. Peu à peu, sous son obsédante invitation, les divers plans orchestrals s'ébranlent, entrent dans la danse; puis, dans un vertige d'idée fixe, toute la masse se précipite, explosant dans la frénétique modulation en mi majeur, paroxisme de la crise. Quelques instants d'un fracas souverain, que zèbrent deux dissonnances, la lourde retombée sur l'implacable tonalité initiale, et le coup de poing final. Vous écouterez cette musique d'abord avec une sourde irritation, puis, vous vous sentirez subjugué, vous goûterez une volupté morbide à vous savoir prisonnier du cercle magique, asservi à la toute puissante volonté du rythme.

L'enregistrement de la *Sonate appassionnata* par *Harold Bauer* porte une réussite de plus à l'actif des enregistrements de piano, réussite qui serait plus complète si le bruit de surface encore trop accusé pouvait être éliminé. Toutefois, la belle sonorité de Bauer nous est restituée sans notes creuses ni vibrations parasites, et le *finale*, en particulier, ce splendide *finale* où l'on a voulu voir une paraphrase de la Tempête de Shakespeare, accuse un beau relief, d'allure largement beethovenienne.

Polydor.

C'est encore Mendelssohn que nous retrouvons dans Polydor, avec l'*Ouverture du Songe d'une Nuit d'été*, ce chef d'œuvre d'un musicien de dix-sept ans Si, dans la Grotte de Fingal, nous avons, suivant sa propre expression, senti « l'huile de poisson, les mouettes et la morue », voici maintenant le musicien de l'air, un Ariel de la symphonie, l'aimable coryphée des esprits qui peuplent les espaces bleus des belles nuits du milieu de l'été. Cette musique ravissait Goethe; jamais, par la suite, le musicien ne retrouva cette fraicheur, ce charme, délicieuses floraisons d'une jeunesse privilégiée.

C'est une grande témérité que de prétendre à réaliser, sans la déchirer, cette œuvre arachnéenne. Tant de bonnes volontés l'ont, inconsciemment, piétinée, ravagée! Il semble bien que l'orchestre philharmonique de Berlin (direction Furtwaengler) grace surtout à son excellent quatuor, ait pleinement réussi la gageure. Une belle exécution de l'*Aria de la Suite en Ré* de Bach, complète ce disque remarquable.

*
* *

B. — MUSIQUE DE GENRE — JAZZ

Pathé.

Frédérique, l'opérette nouvelle de Franz Lehar, dans la fantaisie de Godfroy Andolfi. Séduisante sentimentalité qui cherche parfois une expression plus lyrique notamment dans « O ma bien-aimée », et une gaité d'allure franche, qui plaira beaucoup. Cependant que M. André Noël, dans deux airs célèbres des *Cloches de Corneville*, nous permet de faire le point dans l'évolution actuelle de l'opérette.

Tramel, prototype du « Bouif » est irrésistible dans « La soupe au choux », chanson patriotique, et dans « Les yeux miteux » chanson ophtalmique.

Une mention particulière à l'ensemble de violoncelles Paul Bazelaire, pour sa très musicale exécution de l'*Equale* de *Beethoven* et de la *Guitare* de *Moszkowki*.

Polydor.

Très amusant pot-pourri de rythmes et de sonorités cette *Mosaïque* de *Zimmer* (O. S. Paul Godwin). Parmi les innombrables éditions de *Broadway Mélody*, celle de Lud Gluskin est certainement une des meilleures.

Columbia.

Un excellent jazz à deux pianos de Wiener et Doucet et deux monologues *Au restaurant*, et *le Français tel qu'on le parle*, du fantaisiste Henry Laverne.

Gaston MOUREN.

ÉDITIONS DES CAHIERS DU SUD

10. QUAI DU CANAL — **MARSEILLE** — CHÈQUE POSTAL 137-45

Dépôt à Paris : *Librairie José CORTI*, 6, rue de Clichy

LÉON PIERRE-QUINT

LE COMTE DE LAUTRÉAMONT ET DIEU

La première étude complète sur Lautréamont et son influence

Le mystère de sa vie ; la destinée de son œuvre - Le poème épique ; son sujet - Le problème du mal - Le sadisme et l'amour - La révolte et son renoncement - L'inspiration et le merveilleux - L'humour - La folie - La préface aux poésies - La machine infernale - Son influence sur le mouvement littéraire contemporain.

L'édition originale de ce volume, le dernier de la collection « Critique », a été tirée à :

12 exemplaires sur Hollande numérotés de I à XII... 60 fr,
50 ex. sur vélin pur fil Lafuma, » 1 à 50... 40 fr.
500 exemplaires sur alfa, numérotés de 51 à 550...... 20 fr.

La Peinture

NINA NIDER

Les jeux de la vie et de la mort — de toutes les vies et de toutes les morts d'un être — foisonnent d'une multitude de possibles. Et le Malin se plaît à déjouer toutes prévisions. Ses roueries sont terriblement subtiles. Insondables ses desseins.

Hier, jeu de lumière et de caprices divins. Hier tout était beau; tout était pur, facile et vrai. Les couleurs en habits de gala souriaient de-ci, de-là, cambraient la taille, se pavanaient, coquettes, s'émerveillaient de leur propre image. Et si dociles cependant!... Dociles aux vouloirs d'un petit cœur magicien. Il suffisait que fussent dit ces mots: « *Je veux* », pour qu'aussitôt commençât la fantasmagorie:

Et voici le miracle: les gouaches de Nina Nider! Les gouaches de Nina Nider réjouiront ceux qui désespéraient de revivre jamais les heures sacrées de leur enfance, s'épuisaient à la vaine recherche des joies ineffables de leurs rêves peuplés de fées. Elles leur offrent leur innocence merveilleuse.

Mais le Malin se plait à déjouer toutes prévisions... Celle qui semblait faite pour chanter les plus délicates, et exquises, et rares chansons, voilà que l'Ange Noir l'a frôlée de son aile. Les soleils se sont éteints. Les voix se sont tues. Les violes brisées. Les grands oiseaux nacrés sont morts. Et dans la nuit elle est restée seule. Toute seule. Epouvante. Et ce fut la cruelle revanche des innombrables forces occultes qui la jalousaient. Epoque effroyable où les nuits s'animaient de monstrueuses hallucinations, où toutes les images aimables se transformaient en hideux cauchemars.

Qui pouvait se douter que le même cerveau qui avait su recréer tant de rêves charmants nourrirait un jour des visions d'un fantastique aussi aigu ? Et voici la série des monotypes qui révèlent l'artiste comme un poète authentique. Un vrai poète, qui n'emprunte pas aux apparences l'étoffe de ses créatures, mais puise en soi-même la substance essentielle de son expression, brûle d'un feu qui ne trompe point sur la nature de son ardeur farouche et pathétique.

La technique de ces monotypes témoigne d'une personnalité vigoureuse, qui ne craint pas d'affirmer — irrémédiablement, sans compromis — une des plus pures expressions que je connaisse.

Après cette période de tension effarante, l'artiste, libérée de ses angoisses, et riche d'une expérience acquise, au prix de combats insoupçonnés où elle s'était engagée corps et âme, gagne une liberté, une sérénité — une certitude — qui l'élèvent jusqu'aux sommets de la poésie. Nina Nider se meut à l'aise dans ces régions d'absolue pureté. Joue-t-elle encore?... Certes! Mais un jeu tout différent. — Grave — au-delà du pessimisme et de l'espoir — sur un autre plan que celui des réalités humaines — elle parle son langage. Elle s'est sauvée des embûches. Elle a percé toutes les ruses.

Et je ne lui vois aucune parenté. Elle a rompu tous ses liens, oublié toutes les influences. Elle est libre. Elle est elle, Nina Nider, qui croit aux miracles. Et qui en fait.

Roger BRIELLE.

Machines Parlantes

Disques.

POLYDOR. — *Carmen*, opéra réduit (Maeder et Weigert), version française Solistes, Chœurs, Orchestre des Concerts Lamoureux, direction Albert Wolff (5 Disques). — Ravel : *Boléro*, par l'orchestre des Concerts Lamoureux, direction Maurice Ravel (2 Disques). — Bach: *Prélude du Choral « Elève-toi mon âme » et du choral « O Dieu suprême et Saint Esprit »*, par l'Orch. Philharmonique de Berlin, direction Jascha Horenstein. — Couplets de la *Mascotte* et du *Petit Duc*, par Suzanne Dubost, de l'Opéra-Comique.

GRAMOPHONE. — Bach : *Concerto Brandbourgeois en Fa majeur*, par l'Orch. Symphonique de Philadelphie, direction Léopold Stokowski (3 Disques) —Scènes de l'*Avare* et d'*Amphytrion*, par Denis d'Inès de la Comédie Française.

ODÉON.— Honegger: *Pacific*, par l'Orch. Symphonique, direction Honegger. Debussy : *Prélude à l'après-midi d'un faune*, par l'Orch. des Concerts Colonne, direction G. Pierné. — Gounod: *Faust* (Scène de l'Eglise), par Mlle Ch. Tirard, M. Et. Billot, Chœurs, Grand Orgue, Grand Orchestre, direction H. Defosse (2 Disques). — *Mort à cheval au galop* (E. Rostand) et *Rupture* (H. Bataille), par Mlle Mary Marquet de la Comédie Française. — *Deux pièces anciennes espagnoles*, harmonisées par Joaquin Nin, par Mlle Jeanne Gautier, violoniste. — Debussy : *La puerta del vino et Général Lavine* (Eccentric), par M. M. F. Gaillard, pianiste. — *Bruno Zayas et Mi Tumbao* (Castellanos), par l'Orch. typique cubain.

COLUMBIA. — Jacques Ibert : *Escales*, par l'Orch. des Concerts Straram, direction Walther Straram (2 Disques). — Schubert : *Concerto en la mineur* pour violoncelle et orchestre par Gaspar Cassado (3 Disques). — A. W. Ketelbey : *Cockney suite*, orch. Direction Ketelbey (3 Disques). *Caix d'Herveloix : Prélude, Plainte, La Napolitaine*, par M. Maréchal, violoncelliste. — *La Damnation de Faust* (D'amour l'ardente flamme), par Mlle Yv. Gall, de l'Opéra. — Dolorès de Silvera : Jota (de Falla), Leila (R. Lenormand). — Paul Whiteman : *Liebestraum* (Liszt-Bargy) et *Chant Hindou* (Rimsky-Korsakov — Grofé).

PARLOPHONE. — Beethoven : *Symphonie pastorale*, par l'Orchestre de l'Opéra de Berlin, direction M. Von Schillings (6 Disques). — Mozart : *Petite musique du soir* (Sérénade en Sol Majeur), par l'orchestre de l'Opéra de Berlin, direction F. Weissmann (2 Disques).

PATHÉ. — Debussy : *Marche Ecossaise*, par l'Orch. des Concerts Pasdeloup, direction D. E. Inghelbrecht. — *Célèbres variations de Proch*, par Mme Ritter Ciampi. — C. Franck : *Panis Angelicus*, et Gounod : *Le ciel a visité la Terre*, par H. Saint Cricq. — Airs de la *Mascotte* et des *Dragons de Villars*, par André Noel. — *Quatre mots*, et *Jalousie*, par Jovatti. — Deux chansons de *Bégonia*, par Urban. — Deux monologues comiques, par Bach. —

La Société Générale de Presse et d'Édition

HACHARD & Cie

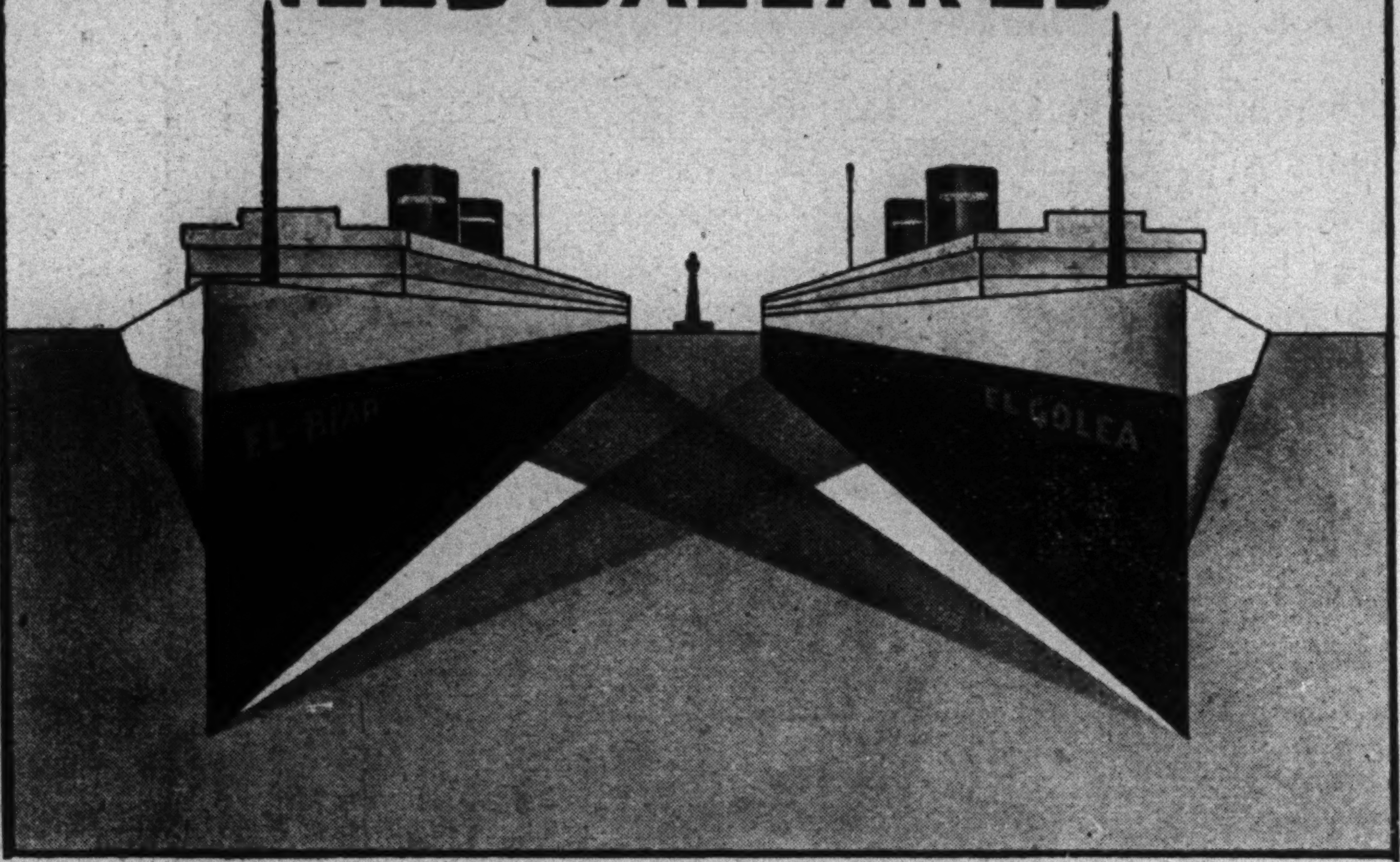
8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS

ÉDITIONS · IMPRESSIONS · AFFICHAGE

VOUS SOUMETTRA
SUR SIMPLE DEMANDE & SANS ENGAGEMENT
TOUS PROJETS PUBLICITAIRES

SUCCURSALE POUR LE SUD-EST
58, rue de l'Hôtel de Ville LYON

Cie DE NAVIGATION MIXTE
Cie TOUACHE
L'ALGÉRIE – LA TUNISIE
LES
ILES BALÉARES



De MARSEILLE
pour
Tunis - Alger - Bône - Philippeville - Les Baléares

De PORT-VENDRES
pour
Alger et Oran

MARSEILLE : 1, La Canebière. - PORT-VENDRES ; Gare Maritime.

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR

Cie FRAISSINET

R. C. Marseille N° 23.032

Service Postal pour la Corse : Départs quotidiens du Continent pour la Corse et vice-versa.
Service sur la Côte Occidentale d'Afrique : Départs réguliers tous les 8 jours de Marseille et tous les 24 jours de Marseille et Gênes pour le Sénégal, la Guinée Française, la Côte d'Ivoire, la Côte d'Or, le Togo, le Dahomey, la Nigeria, le Cameroun et le Gabon.
Services sur le Levant, la Mer Noire et le Danube : Départs par quinzaine pour Gênes, Constantinople, Bourgas, Varna, Constantza, Sulina, Galatz et Braila.

POUR FRET ET PASSAGES, s'adresser :

à MARSEILLE ; au Siège Social, 5, rue Beauveau. — à PARIS ; Agence Générale de Passages, 2, rue Edouard VII ; Agence de Fret, M. GUILLAUMARD & Cie, 12, rue de la Victoire.

Ouverture de *Rio* et de *Véronique*, par l'Orch. Gedfroy Andolfi. — Deux airs de *Frédérique*, par Viard, saxophone virtuose. — Deux airs de *Parade d'Amour*, par Robert Burnier.

*
* *

A. — MUSIQUE SYMPHONIQUE

Gramophone.

Bach : Concerto Brandbourgeois en Fa majeur (Orchestre de Philadelphie, direction L. Stokowski)

Ce magnifique *Concerto* est le deuxième des six que Bach composa pendant son séjour à Cothen, vers 1721, et qu'il dédia au margrave Christian Ludwig de Brandebourg. Ils appartiennent à une période particulièrement heureuse de la vie de Bach; après son insuccès de Hambourg, le grand Cantor se maria avec la fille d'un trompette de cour de Weissenfels, Anna Magdalena Wulken, cantatrice agréable et habile copiste de musique, et vécut paisiblement dans cette atmosphère familiale qui paraît avoir eu la plus heureuse influence sur l'épanouissement de son génie. Dans ces pièces aimables d'une inspiration sereine, Bach semble avoir pris pour modèles Corelli, Vivaldi et les Maîtres de la primitive manière vénitienne. Le quatuor et les bois, employés tantôt par groupes alternants, tantôt par instrument solo dialoguant avec l'orchestre, multiplient les

GRANDE BRASSERIE DU CHAPITRE
RENDEZ-VOUS DES FAMILLES
Déjeûners, Diners à toute heure et à tous prix
SALLES DE RÉUNIONS ET BANQUETS
Rendez-vous pour Artistes, Gens d'Affaires, à proximité de la Gare.
Nouvelle Direction : JACK — 1, Cours Joseph Thierry.

AMBULANCES AUTOMOBILES
Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de
NOIRAULT & Cie
Rue Pythéas, 1, Angle place de la Bourse, MARSEILLE
Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)
HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ
Voit. RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN - Chauffage Central

imitations, les oppositions, les échos, et tissent autour d'un thème d'une robuste allégresse, comme dans la première partie du 2e, où voilé d'un nuage de mélancolie apaisée, comme dans l'Andante en Ré mineur,, leurs broderies merveilleuses. Ici la maîtrise de la forme est tellement absolue qu'elle abolit toute idée de technique, et que ce langage d'une habileté, d'une complexité, d'une virtuosité qui touchent au prodige nous apparaît simple et naturel. C'est l'expression même du génie polyphonique de Bach. La flûte, le hautbois, le violon solo y jouent un rôle important, et c'est une joie d'une haute qualité spirituelle de suivre leurs caprices aériens, vols d'oiseaux sur la trame serrée et pourtant légère des branches d'une forêt... Cette édition de l'une des œuvres les plus attachantes de J. S. Bach, excellemment réalisée par l'Orchestre de Léopold Stokowski, enrichit la collection de Gramophone de trois disques remarquables.

Columbia.

Jacques Ibert : Escales, par l'Orchestre des Concerts Straram, direction Walther Straram. — Schubert : Concerto en la mineur pour violoncelle et orchestre (Gaspar Cassado).

Cette suite symphonique fut composée en 1922, alors que le jeune Prix de Rome accomplissait le rituel séjour à la Villa Médicis. Elle constitua, avec les *Deux Mouvements* pour deux flûtes, clarinette et basson le troisième envoi à l'Institut. Depuis, elle a fait le tour du monde, peut être un peu au détriment de l'auteur, qui, pour beaucoup, n'est que le musicien des *Escales*, alors qu'on lui doit, depuis, tant d'œuvres charmantes qu'ont connues seuls quelques grands orchestres. Mais comme on comprend cet attrait, en écoutant, et je préfère dire en voyant ces trois tableaux, tout chargés de soleil, de vie et de nostalgie ! Dès l'abord, une harmonie étrange, lointaine, évoque l'appel des sirènes des grands paquebots s'apprêtant à quitter le môle, le déchirement de l'adieu et l'invitation au voyage ; et, tout de suite, la flûte, pour laquelle Ibert accuse une prédilection marquée, nous tend le piège d'un thème lourd de souvenir... Et voici que, du fond des horizons méditerranéens surgissent des villes passionnées ; Palerme, avec sa tarentelle qui crie la joie animale de vivre dans un pays facile et beau ; Tunis, une mélodie arabe, souple et nue s'enroulant sur

ALTIÉRI
FRÈRES
ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE PEINTURE
DÉCORATION PAPIERS-PEINTS
siège social. 35 RUE MAZENOD
MARSEILLE
SUCCURSALES PAPIERS-PEINTS
71 RUE MONTGRAND-MARSEILLE
LA SEYNE S/ MER (VAR) - CASABLANCA
RABAT (MAROC)

AGENT DISTRIBUTEUR A MARSEILLE

& MAISON DE VENTE :

CARBONEL, 27, rue Saint-Ferréol

Musique de Chambre – Musique d'Orchestre
Chœurs Russes – Opéras
Jazz Band – Jazz Vocal

PHONO MONTGRAND

Appareils et Disques :

Columbia, Gramophone, Odéon, Polydor, Parlophone, Pathé, Salabert.

Renseignements, Catalogues, Facilités, chez :

PHONO MONTGRAND

24, Rue Montgrand, 24 – MARSEILLE

le battement sourd du rythme, et c'est tout le désenchantement splendide de l'Orient ; mais le poète échappe à cet envoûtement périlleux ; le coup de barre énergique des basses nous fait remonter vers Valence, où nous retrouvons une race forte et passionnée, capable à la fois de toutes les lascivités et de tous les ascétismes ; sur un dessin ironique du basson éclate l'allégresse mâle des cuivres, et le rythme obsédant du Boléro nous entraîne dans une mêlée de fête populaire, où le spirituel bavardage des bois s'oppose aux élans émouvants du quatuor sur le joyeux crépitement de l'orchestre, jusqu'au trait final des harpes, qui semble nous rejeter, nous renvoyer brutalement vers d'autres escales...

L'exécution de Walther Straram est prodigieuse. On ne saurait rêver un meilleur pilote pour ce beau voyage ; avec lui, rien ne nous échappe : il montre, il raconte, il suggère ; tour à tour ému, nostalgique, ironique, truculent, son orchestre nous restitue avec une aisance souveraine cette fluidité, ces langueurs, ces coloris vibrants et légers, et surtout l'âme profonde de ces paysages, que l'on sent frémir sous la virtuosité de l'écriture, et qui confère à ces évocations un attrait si puissant.

L'enregistrement est de tout premier ordre. Tout ici se trouve réuni pour faire de ces deux disques des pièces de collection dignes de figurer en bonne place dans toute discothèque musicale.

L'arrangement que Gaspar Cassado nous propose du *Concerto de Schubert*, très violoncellistique, mérite de demeurer au répertoire, si réduit, de cet instrument. L'interprétation de Cassado est d'une haute musicalité et s'apparente à la manière sobre et puissante du grand Casals. C'est, avec le *Concerto de Saint-Saëns* déjà enregistré, la deuxième grande pièce de concert pour violoncelle et orchestre éditée par Columbia. A quand les Concertos de Schumann, de Lalo, de Haydn, ces modèles du genre ? Et à quand le *Concerto de Jacques Ibert*, d'un modernisme si séduisant ?

Odéon.

Debussy : Prélude à l'après-midi d'un faune, par l'orchestre des Concerts Colonne, direction Pierné.
Honegger : Pacific 231. *Orchestre symphonique sous la direction de l'auteur.*

Ces deux œuvres ont conquis au concert une telle popularité que je n'en pourrais sans ridicule risquer le moindre commentaire. Chacune d'elle marque une date dans l'histoire de la musique contemporaine, et on ne saurait trop applaudir à la large diffusion qui leur est donnée par les grandes firmes phonographiques. Les versions que je trouve chez Odéon sont très remarquables ; on appréciera beaucoup les pures sonorités, l'atmosphère de calme poésie qui baigne l'exécution du *Prélude* par les Concerts Colonne ; je doute que l'on puisse s'approcher

GILL GRAND CHEMISIER
5, Place de la Bourse (angle Rue Pavillon)
Fournisseur de l'Élite Élégante
- MARSEILLE -

davantage de l'idéal debussyste. Quant au *Pacific*, réalisé sous la direction d'Honegger, il est difficile de demeurer de sang-froid devant son lyrisme bondissant au rythme des grandes forces modernes. Ces enregistrements, d'une parfaite fidélité, augmentent la liste déjà longue des belles réussites d'Odéon.

Pathé.

Debussy : Marche écossaise, par l'Orchestre des Concerts Pasdeloup, direction D. E. Inghelbrecht.

Nous retrouvons Debussy chez Pathé, avec cette *Marche Ecossaise* qui n'est pas très connue, et qui est cependant très riche d'évocation et d'une jolie qualité de sensibilité. M. D. E. Inghelbrecht, dont on connaît la ferveur debussyste, la réalise avec un soin minutieux. Les admirateurs que Debussy conserve, malgré l'actuelle réaction anti-impressionniste, accueilleront avec plaisir cette œuvre de jeunesse que l'art d'Inghelbrecht rend vivante.

Polydor.

Maurice Ravel: Boléro, par l'orchestre des Concerts Lamoureux, sous la direction de l'auteur.

Cette œuvre s'est imposée dès l'abord par son étrangeté, par cette puissance intérieure, cette volonté de domination qu'on y sent frémir. Et voici qu'elle conquiert la grande popularité, et que les Maisons d'Editions lui font l'accueil le plus compréhensif. La version de Polydor, préparée par Albert Wolff, sous la direction de l'auteur, qui en a conduit l'exécution, prend l'importance d'un document auquel il faudra se référer toutes les fois qu'on se proposera de réaliser dans son atmosphère particulière cette page si profondément originale.

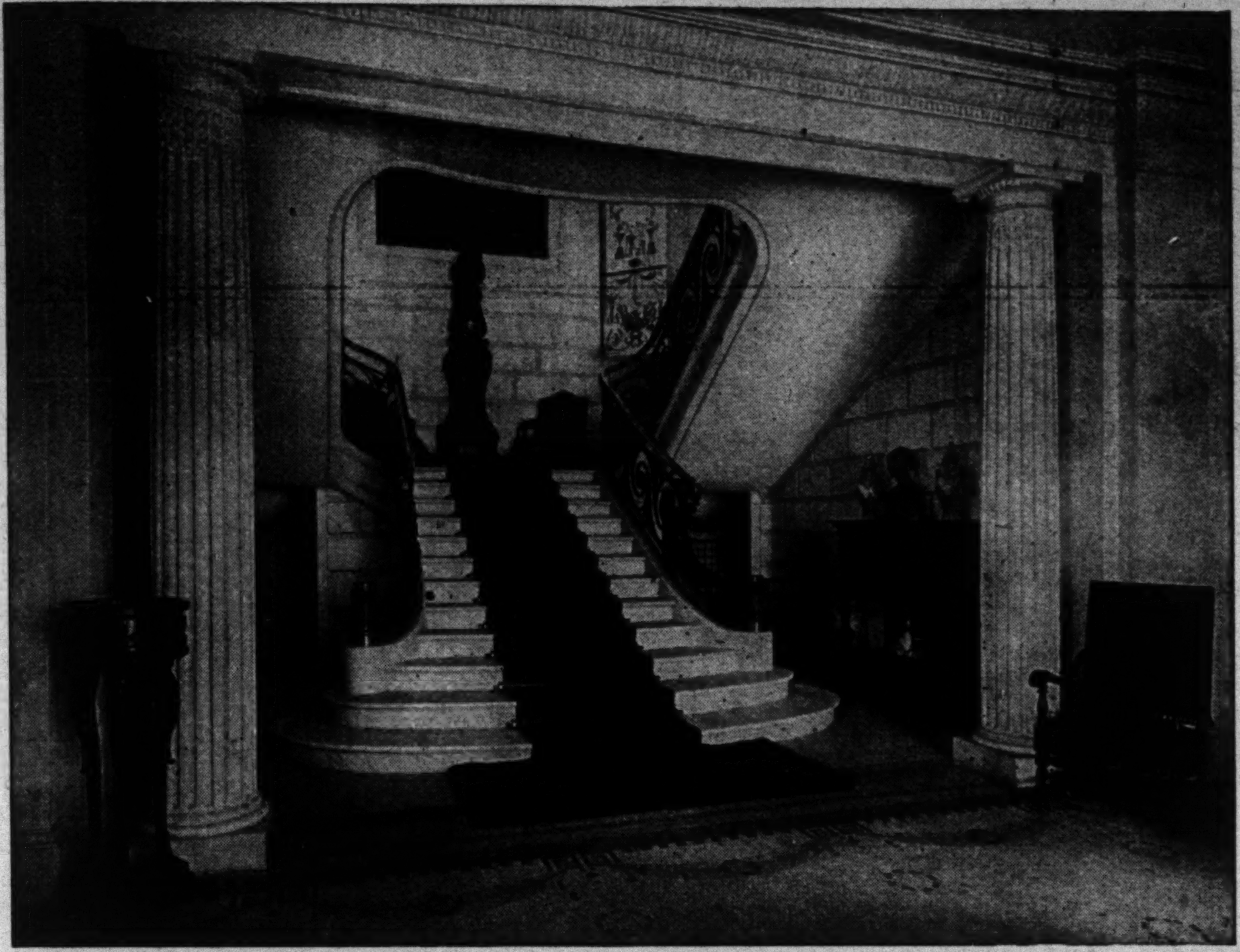
Parlophone.

Beethoven : Symphonie Pastorale, par l'Orchestre de l'Opéra de Berlin, direction M. von Schillings.

Max von Schillings continue chez Parlophone sa remarquable édition des Symphonies de Beethoven. Les qualités que j'ai soulignées lors de l'exécution de l'*Héroïque* se retrouvent ici ; il m'apparaît toutefois que l'*Héroïque* était mieux dans sa manière, forte et précise, et que la *Pastorale* demandait plus de poésie, une ligne moins accusée et plus évocatrice. Je préfère cependant cette tendance au dépouillement qui est celle des grands orchestres allemands à la tendance contraire qui sévit si fortement chez nous et qui nous fait affubler les grands classiques de tant d'intentions littéraires qu'ils n'ont jamais eues.

COIFFEUR POUR HOMMES **DUPONT**
16, Boulevard Dugommier (descente de la Gare)
GRANDS SOINS POUR LA COUPE DE CHEVEUX ET TAILLE DE BARBE

LE MEUBLE D'ART - **DAVID FRÈRES** - LA DÉCORATION



45, Cours Gouffé — Le grand Escalier d'entrée — **MARSEILLE**

La plus importante Maison d'Ameublement du Midi de la France

Société Marseillaise de Crédit

Société Anonyme au Capital de **100 Millions** entièrement versés

Réserves : 52.365.000 Francs

BANQUE FONDÉE EN 1865

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis -- Succursale à PARIS, 4, rue Auber

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

CHARBONS

Georges GUYAT Fils

Industrie - Navigation - Foyer domestique

36, Rue Chateauredon, 36, MARSEILLE ✕ Tél. Colbert 85-09

S. G. T. M.

Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS. — Adr. Télég. : TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Adr. Télép. : TRANSPORTS 68-82. Inter. : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES SUR :
l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation

PARIS, Siège Social : 12, Bd de la Madeleine.

MARSEILLE, Agence générale : 3, place Sadi Carnot.

Compagnie d'Assurances

LE SECOURS

ACCIDENTS

INCENDIE

VIE - VOL

AGENCE

Direction de Marseille : MM. LOUBIGNIAC ET DELANGE

42, Rue Paradis

Tél. 76-72

T. S. F.

MARINE **AMATEURS** Téléph : C. 70-[illegible]6

INSTALLATIONS COMPLÈTES DE POSTES DE TÉLÉGRAPHIE ET TÉLÉPHONIE SANS FIL DE TOUTES PUISSANCES

Fournisseur des Cies de Navigation, des P. T. T., de l'Armée, de la Marine de Guerre, de l'Agriculture et des Colonies

Réparations et Fournitures pour tous systèmes

PIECES DÉTACHEES

LAGIER & Cº

Constructeurs

4, rue Bel-Air (angle Rue de Rome), MARSEILLE

B. — MUSIQUE DRAMATIQUE

Polydor.

Bizet : Carmen, opéra réduit en cinq disques. Solistes, Chœurs, Orchestre des Concerts Lamoureux, Direction Albert Wolff.

J'ai toujours considéré l'Opéra, né au XVII[e] siècle de l'union du drame et de la musique, après un enfantement pénible dont j'ai exposé naguère les phases, comme une œuvre hybride, qui n'est ni du drame, ni de la musique. Après avoir été tenu comme la forme supérieure de l'art musical pendant deux siècles, il subit actuellement un discrédit que ses excès d'autrefois lui ont largement mérité, discrédit dont il ne pourrait se racheter qu'en se renouvelant, ce qui lui est rendu impossible par la perennité dont jouissent actuellement auprès des directeurs et du public des œuvres périmées et dont la médiocrité dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Après une si longue expérience, il s'avère que l'association du drame et de la musique, sauf quelques rares réussites, n'aura rien donné à l'esprit. Le drame impose à la musique ses interminables et ridicules récitatifs ; la musique se venge en coupant à tout instant la marche de l'action, en l'encombrant de chœurs immobiles, d'airs, de duos, d'ensembles dont la constante intervention rend inutile toute velléité de mouvement scénique. Même dans le drame wagnérien, où la symphonie tue le drame. Dans la plupart des cas, on sent que le livret n'a été pour le compositeur qu'un prétexte à écrire des airs, que, sauf ces airs, la matière dramatique n'a eu pour lui qu'un intérêt tout relatif, et qu'il ne l'a traitée que pour satisfaire aux exigences de la scène. Les récentes tentatives d'enregistrement intégral de quelques opéras célèbres ont mis en évidence, avec l'impartiale cruauté du disque, ces vérités

Et cependant, que de trésors gaspillés dans cette voie sans issue ! Combien de grands musiciens ont semé de chefs-d'œuvre cette pâte incolore ! — Mais, jusqu'ici, il semblait qu'on ne pouvait retrouver la musique dans l'opéra, sans tuer en même temps le drame. L'actuelle conception de l'Opéra réduit, due à MM. Hermann Weigert et Hans Maeder, réalise, mieux que ne l'ont fait les Maîtres les plus habiles, cette union du drame et de la musique. En ne gardant du drame que le canevas, en ne gardant de la musique que les instants lyriques, ils obtiennent un raccourci saisissant, d'où se dégage cette impression d'unité que nous n'avions jamais eue auparavant. Réduit à une ligne nette, débarrassé de tous ces mouvements faux, de toutes ces attitudes conventionnelles, le drame apparaît plus vrai, plus logique, plus humain. Quant à la musique, songez à tant de récitatifs incolores dont elle était empoisonnée : la voici épurée, et telle qu'elle apparut d'abord au compositeur. J'applaudis donc sans réserves à la tentative hardie de MM. Hermann Weigert et Hans Maeder ; le seul danger à éviter me paraît la trop grande concision. Il semble qu'avec leur actuelle réalisation de *Carmen*, ils aient atteint un bel équilibre et mis sur pierd l'étalon du genre.

Magnifiquement chanté par des artistes comme Mlle Brohly et Corney, MM. Beekmans et Saint Cricq et par les chœurs de l'Opéra Comique, exécuté par l'Orchestre des Concerts Lamoureux sous la direction de l'éminent Albert Wolff, et bénéficiant d'un enregistrement qui est la perfection même, *Carmen* retrouvera auprès des musiciens une faveur que ses succès populaires lui avaient ravie. Pré-

sentée ainsi, on comprend que cette œuvre ait eu une telle influence, et que Nietzche l'ait aimée après sa déception wagnerienne.

Odéon.

Gounod : Faust (Scène de l'Eglise), par Mlle Ch. Tirard, M. Billot, les chœurs, grand orgue, grand orchestre, direction H. Defosse.

« C'était la scène de l'église. Marguerite, agenouillée, se tordait les mains, la tête entraînée au poids des longues nattes blondes. Et les voix de l'orgue et du chœur firent retentir la prose des morts.

« Oh ! darling, savez-vous que cette prose des morts que l'on chante dans les églises catholiques vient d'un ermitage franciscain ? Elle garde le bruit du vent qui souffle, l'hiver, dans les mélèses, sur la cime de l'Alverne ».

Tout est remarquable dans ces deux disques ; beauté des voix, équilibre des masses sonores, perfection de l'enregistrement. Encore une réussite.

C. — DICTION

Gramophone.

Scènes de l'Avare et d'Amphytrion, par Denis d'Inès, Sociétaire de la Comédie Française.

J'ai déjà dit combien la voix de Denis d'Inès se prêtait à l'enregistrement microphonique ; c'est déjà un précieux avantage qui suffirait à classer ses disques parmi les meilleurs du genre. Mais c'est par sa conception même du monologue phonographique que Denis d'Inès mérite de retenir particulièrement notre attention. Alors que pour tant d'autres il paraît suffisant de réciter — bien ou mal — des vers bons ou mauvais, Denis d'Inès s'applique avant toute chose à réaliser un *véritable tableau sonore* ; il nous restitue (par quel prodige, c'est son secret) la vision scénique que le disque nous a dérobée ; autour du texte, sans y rien ajouter, certes, mais en nous le livrant tout entier, avec ses mille intentions décélées par une analyse singulièrement aigue et compréhensive, il évoque une atmosphère, il suggère une action, des personnages, si bien que nous voyons véritablement ceux à qui il parle, ceux dont il parle, et que notre imagination, sur ce canevas si bien préparé, projette la scène en toute liberté, et bien mieux que dans les étroites

PHONOS et DISQUES

Les Meilleures Marques

L. GEBELIN

77, Rue St-Ferréol (au 1er)

limites du théâtre. Comme dans le Menuet du Bourgeois gentilhomme il nous campait naguère M. Jourdain prétentieux et maladroit en face du Maître à Danser, voici qu'il nous montre Harpagon dans son jardin, se lamentant sur sa cassette déterrée, errant à travers la maison, sur les places publiques, à la recherche de son cher argent.. Et cet Harpagon, comme il est vrai, comme il est pathétiquement humain ! Il y a, dans la façon dont il dit : « Mon cher argent », de tels abîmes qu'on ne peut pas ne pas frissonner. Je crois que le disque peut beaucoup attendre de Denis d'Inès.

D. — MUSIQUE DE GENRE — JAZZ

Opérette.

L'ancienne opérette française conserve encore un attrait puissant pour un nombreux public. Aussi, chaque mois voit paraître plusieurs disques qui lui sont consacrés. Je note, dans POLYDOR, la « chanson du capitaine » de la *Mascotte*, et « J'ai sauvé mon innocence » du *Petit Duc*, chantés avec beaucoup de verve par Suz Dubost de l'OpéraComique. — Encore la *Mascotte* chez PATHÉ, avec le « Je ne sais quoi », chanté par l'excellent Andre Noël. — Dans l'opérette moderne, c'est *Frédérique* qui triomphe. Nous en retrouvons des fragments chez COLUMBIA (par Jean Sorbier), chez PATHÉ (Soli de saxophone de M. Viard). — L'opérette américaine, réalisée par le film sonore s'appelle ce mois-ci *My love Parade*, que nous retrouvons partout. — A noter, chez PATHÉ, une bonne exécution des *Ouvertures de Rip* et de *Véronique*, par l'orch. Godfroy Andolfi.

Jazz.

Un excellent disque de jazz chez COLUMBIA : *Chant Hindou* de Rimsky-Korsakov, arrangé par Grofé, et *Liebestraum*, de Liszt, arrangé par Bargy. La rutilante orchestration dont le jazz revêt ces thèmes classiques leur confère un attrait nouveau ; c'est de l'humour, et du meilleur. Chez COLUMBIA toujours, deux Sardanes *Recort* et *Maria Lluisa*, par l'excellente Cobla la Principal de la Bisbal (E. Barnosell). — Chez ODÉON, l'Orchestre Typique Cubain de Castellanos nous apporte une note exotique avec *Bruno Zayas* et *Mi Tumbao*, qui paraissent vouloir faire remonter le jazz à ses sources. Après une période de piétinement, inévitable après une production aussi fiévreuse, on sent actuellement dans le jazz une aspiration vers un renouvellement plus pur, plus sincère ; la stérile virtuosité, après avoir épuisé son succès d'étonnement, laisse la place à l'émouvante sincérité des primitifs. Une race ne se livre jamais mieux que dans sa musique. Du point de vue purement humain, des documents comme certaines sardanes, comme les étonnants *chants gitanes* de la Nina de los Peines, voire comme les «*Fiori romani* » de Alfredo del Pelo, présentent un autre intérêt que tel ou tel thème fabriqué, simple prétexte à excentricités musicales d'un goût douteux.

Gaston MOUREN.

ÉDITIONS DES CAHIERS DU SUD

10. COURS DU VIEUX-PORT — **MARSEILLE** — Chèque Postal 137-45

Dépôt à Paris : *Librairie José CORTI*, 6. rue de Clichy

COLLECTION " POÈTES "

EN VENTE

Nº 10 JACQUES BARON

PAROLES

(1923-1927)

L'édition originale de ce volume, le dernier de la collection « Poètes », *orné d'un frontispice de Max ERNST. a été tirée à :*

6 exempl.	sur	Madagascar,	numérotés de	I à VI	50 fr.
12	—	Hollande	—	1 à 12	30 fr.
400	—	Alfa	—	13 à 418	12 fr.

ODÉON
ODÉON
ÉLECTRIQUE
LE MEILLEUR
DISQUE

AUTOMOBILISTES ! visitez

LES BAUX

GARAGE

Le site le plus célèbre de la Provence.
Imposantes Ruines du Moyen-Age
et des Romains, des IXme et Xme siècle.

Hostellerie Reine-Jeanne

20 CHAMBRES MEUBLÉES depuis 15 FRANCS
Électricité, - Eau courante. - Salles de Bains privées

GRAND RESTAURANT AVEC TERRASSES
Vue sur le Val d'Enfer, Vaccarès et la Mer
Cuisine renommée - Grands crûs de France et du Comtat

R. DUMAS, Propriét.-Directeur, successeur de L. ECHENARD
(Membre de l'Automobile-Club de Marseille)

TÉLÉPHONE : 2.01
R. C. 42.721

:: MARSEILLE ::

LA RÉSERVE

PALACE-HOTEL

La Perle
de la Côte Provençale
Restaurant
de Réputation Mondiale

E. V. PECLET et Cie
Propriétaires

Dominant la fameuse Corniche et son - - - Golfe merveilleux - - 'LA RESERVE' de Marseille est considérée comme un pélerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte-d'Azur --

Appartements Confort Moderne = *Terrasses et Jardins Magnifiques*

Artistes ! Vous êtes attendus sur la Terrasse du **Sans Pareil** Face au Vieux Port

VEYRIER, Propriétaire

Les Spectacles

A l'Opéra.

Encore une saison écoulée, et qui, j'en ai peur, ne laissera pas grand'chose dans nos mémoires. Allons au fond des choses et posons tout de suite la question essentielle : que nous a-t-elle apporté de nouveau ? Je réponds : *Siegfried*. C'est beaucoup, si l'on songe à ce qu'est actuellement l'Opéra ; c'est peu, si l'on considère ce qu'il devrait être.

Encore une fois, ce débat dépasse le cas particulier de l'Opéra de Marseille. Je m'insurge contre un état de choses à peu près général en France. J'en ai assez de voir les mêmes affiches, les mêmes noms, les mêmes rengaines. Je veux que l'on ouvre les portes à la musique vivante, à la *véritable* musique vivante, et vous pensez bien qu'il est impossible de faire figurer dans cette catégorie un *Plus que Reine*, triomphe du pompiérisme, ou une *Oletta*, trop habile élucubration du cuisinier Fevrier. Laissez la place à ceux qui ont quelque chose à dire. Accueillez un Gabriel Fauré, un Vincent d'Indy, un Maurice Ravel, un Jacques Ibert, mieux connus à l'étranger que chez nous. Il serait inutile de chasser le perennel Répertoire de la scène, si ce devait être pour le remplacer par des œuvres médiocres et qui s'inspirent de lui. Quattend-on pour nous donner l'*Heure Espagnole*, de Ravel, *Pénélope* de G. Fauré, *Fervaal* de V. d'Indy, *Les Troyens* de Berlioz ? Je ne fais pas ici le procès d'une direction, mais bien celui de tout ce qui exploite l'art lyrique, ténors au répertoire suranné, public inéduqué, compositeurs sans idéal qui escomptent surtout leurs droits d'auteur, de tous les responsables de l'actuel marasme du théâtre. Quand donc surgira le nouveau Siegfried qui fera crouler ce désuet Walhalla ?

Ceci dit, je me plais à reconnaître que, dès que le fond n'est pas en cause, dès que l'on admet l'actuelle convention, on ne peut qu'adresser des éloges à la direction pour le soin dont elle fait preuve dans la réalisation de ses spectacles. Des artistes comme Aquistapace, Billot, Forti, Rogatchewski, Ninon Vallin, Alice Raveau, et bien d'autres ; une mise en scène soignée, un orchestre discipliné ; tels furent les éléments du succès constant des reprises de la saison.

On nous excusera de demander plus encore.

Aristide BEL

JOAILLIER

1, Rue St-Ferréol, MARSEILLE

TÉLÉPHONE 65-06

Au Gymnase.

Nous attendions *Marius,* nous eûmes *Topaze.* L'œuvre célèbre de Marcel Pagnol conserve, après deux ans de succès quotidiens, son extraordinaire attrait. On dut refuser du monde. Cette faveur du public ne paraît pas près d'être épuisée.

L'interprétation d'Arnaudy est inférieure à celle de Jacques Baumer. Il voit plus en vaudevilliste qu'en comédien, et son personnage y perd. Par contre, j'ai préféré Suz Rissler à Betty Dausmond.

Le grand comédien Signoret s'est produit dans des œuvres secondaires, auxquelles il prête la magnifique illusion de son talent.

Parmi les artistes des galas Karsenty, j'ai surtout remarqué un jeune acteur, M. Marcel Simon, que je crois destiné à un bel avenir.

G. MOUREN.

Aux Concerts Classiques.

La saison des concerts est terminée. Il convient de la juger. Deux choses intéressent les connaisseurs : la qualité des programmes et leur exécution.

En ce qui concerne la qualité des programmes, l'Association ne paraît pas suffisamment tenir compte que tout évolue. La musique mécanique met aujourd'hui à la disposition de tous les amateurs les dernières productions des compositeurs les plus modernes. Tels disques de phonographe sont enregistrés avec une perfection presque si complète qu'une très grande satisfaction est éprouvée par ceux qui les écoutent.

Si donc l'on peut, sans sortir de chez soi, avoir si facilement sous la main ce que l'on n'entendra que dans dix ans, vingt ans ou jamais aux Concerts Classiques, on finira par oublier le chemin de la salle Vallette.

Ces idées sont, je le sais, contestées. Il y a des musiciens, des musicographes et des amateurs dont la formation intellectuelle date de vingt ou trente ans. Ils croient que tout ce qui a été composé depuis et qui a rompu le cadre classique, romantique, wagnerien, franckiste et russe de leur époque n'est que bruit discordiscordant et n'a rien de commun ni avec l'art ni même avec la musique.

Il est donc difficile d'évoluer lorsqu'on est une association dont la majorité des membres est figée dans un concept périmé, qui se trouve au surplus devant un public partiellement au même stade et des critiques dont la plupart sont prisonniers aussi d'une culture qui, depuis longtemps, ne précède plus celle de l'opinion publique.

Pourtant si l'on veut vivre, et non se fossiliser, voilà le miracle qu'il faut savoir accomplir: aller de l'avant tout en donnant satisfaction aux retardataires.

Et je répète pour la centième fois que cette évolution ne comporte pas la dis-

BERRY
Ses Chapeaux
Ses Manteaux
14, Rue Saint-Ferréol, MARSEILLE

ÉTABLISSEMENTS
Marius SÉRIÈS
1, Rue du Théâtre Français
(Tél. C.2304) MARSEILLE

PEINTURE
DÉCORATION
VITRERIE
MIROITERIE
PAPIERS PEINTS

Spécialité de travaux pour la Marine
MARSEILLE, LA SEYNE, NICE, MONACO, MENTON

ALBERT NUGUE
Ancienne Maison Mce NUGUE
MIROITERIE
Tél. Colbet 8868 (2 lig)
76, rue d'Italie
MARSEILLE

ENSEIGNES ET DÉCORATIONS SOUS GLACES ET VERRES.
TOUS VERRES POUR LE BATIMENT : DALLES, TUILES, PAVÉS, etc., etc. :: ::

LA GLACE ET LE VERRE
dans toutes leurs applications.

Le Restaurant
"BASSO"
5, Quai des Belges, 5
VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX PORT
Spécialités :
Bouillabaisse
Coquillages - Crustacés
Poissons du Littoral
CAVE RENOMMÉE
Téléphones (3 lignes) : Dragon 11-04
» 12-90
Inter 28

Restaurant
FIRENZE
Jules FARA
Rendez-vous d'Artistes
SPÉCIALITÉ DE CUISINE ITALIENNE
Vins du cru :
Chianti, Barbera, Nebiolo, Asti, Barolo
11, Rue Poids de la Farine
MARSEILLE

PENINSULAR ET ORIENTAL

STEAM NAVIGATION Cy

PAQUEBOTS-POSTE ANGLAIS

DÉPARTS HEBDOMADAIRES DE MARSEILLE
SUR
L'Égypte, Les Indes, Golfe Persique, L'Extrême-Orient et L'Australasie

Service Hebdomadaire sur Gibraltar et Londres
Marseille au Maroc en 48 heures

Pour Frêts et Renseignements, s'adresser à :

ESTRINE & Cie, 18, Rue Colbert

Téléphones 9.22 et 67.17 ; Interurbain : 101

PAPETERIES NAVARRE

Société anonyme au Capital de 75.000.000 de Francs
SIÈGE SOCIAL : 52, Avenue de Noailles, LYON
R. C. Lyon B 1569

DÉPOT DE MARSEILLE : 90, Boulevard de Paris, 90

Codes : BENTLEY — LIEBERS & PRIVÉ

Téléphone : C, 28-91 et 71-30 *Télégrammes : ERRAVAN-MARSEILLE*

Stock en Dépôt
à CASABLANCA : chez S. A. N. A. R. C. I., 54, Avenue de la Marine
à NICE : chez MM. LIPRANDI & MARS, 14, Rue Delille.

Agences : ALGER, ORAN, TUNIS, SAIGON, HANOI, TANANARIVE.

Les CAHIERS DU SUD sont imprimés exclusivement sur papier provenant des

PAPETERIES NAVARRE

parition des génies qui, de Bach à Wagner et à César Franck ont parlé un langage dune beauté incontestable.

Ceux-là seront écoutés avec admiration tant que l'humanité vivra. Il s'agit seulement d'entendre aussi les autres, même s'ils bousculent les anciennes règles de langage.

En ce qui concerne l'exécution des programmes, je crois qu'il y a lieu de féliciter et de remercier l'orchestre. Je ne dis pas qu'il est parfait. Je dis que tenant compte des graves difficultés des temps présents nous devons être heureux des résultats obtenus. On s'est demandé durant quatre ou cinq ans après la guerre si les éléments de cet orchestre n'étaient pas tombés dans la médiocrité définitive. Les évènements ont démontré que tout dépend du chef qui les conduit.

On a essayé d'un système de roulement, de succession, de divers chefs dans la même saison. Ce système confirme la conclusion de l'alinéa précédent : tout dépend du chef.

D'après ce que l'on dit, les musiciens de l'Association trouvent que ces changements trop répétés de direction, c'est-à-dire de compréhension des maîtres et de méthode sont fatigants. Ce n'est pas nous qui demandons ces changements de direction. Une seule suffit pourvu qu'elle soit bonne, comme dit un personnage de cette confiture écœurante que Gounod a fabriquée pour les amateurs de grand opéra.

Pendant près de dix ans Gabriel-Marie conduisit l'orchestre des Classiques Personne ne s'en plaignait et ce ne sont pas les auditeurs qui le contraignirent à la retraite.

Puisque je parle de lui, j'ajoute que la piété de son fils et de sa veuve ont réuni en volume un certain nombre de chroniques que cet animateur, réduit au rôle de critique, a publiées dans un journal local.

Je regrette que le peu de place dont je dispose ne me permette pas de commenter plus longuement ce recueil, dont le titre, *Pour la Musique*, convient admirablement à ces précieuses reliques. Tous ceux qui ont connu Gabriel-Marie auront par ce livre la possibilité de vivre encore avec lui comme s'il n'était pas disparu. Et ceux qui ne le connaissaient pas y trouveront, avec d'utiles enseignements, cet esprit, cette vivacité, cette énergie pétillante, cette foi que n'oublieront jamais ceux qui ont eu le privilège d'en être éclairés, réchauffés, enthousiasmés.

Raoul BATAILLARD.

Faites votre Cuisine au Gaz

Visitez le Magasin d'Exposition de la

Régie intéressée du Gaz

45, Boulevard Paul Peytral, 45

Tous Appareils les plus Modernes et aux Meilleurs Prix

UN TEMOIGNAGE DE L'AMITIE FRANCO-EGYPTIENNE

Egypte-France

Ce beau volume, dont l'Exposition Française au Caire de mars-avril 1929 a donné l'idée, mais dont le thème est l'amitié séculaire des deux pays qui l'ont permise fait honneur par sa présentation luxueuse, son beau tirage en héliogravure, le choix des textes qui le composent et des illustrations qui l'ornent, à liinitiative de M. Georges Philippar. On sait que le Président des Messageries Maritimes a été l'un des promoteurs de cette manifestation grandiose et qu'il a été mis à la tête du Comité d'organisation de l'Exposition Française au Caire. Il faut le louer de susciter, en publiant ce magnifique ouvrage un souvenir brillant et durable de ces journées où la France, son génie et sa grâce furent à l'honneur sur les bords de l'antique Nil.

Mais il y a beaucoup mieux dans ces pages qu'une commémoration somptueuse de cet évènement. Les articles, essais, notes, études qui le composent et rassemblés par un lien de circonstance, dépassent la plupart ce thème occasionnel, débordent l'actualité pour prendre le visage de toujours. On pourra relire ces pages si suggestives avec profit quand l'Exposition ne sera plus qu'un beau souvenir, même éclipsé par d'autres souvenirs du même ordre. Et voilà l'intérêt profond de cette importante publication.

Au nombre des études qui nous ont davantage séduit, citons par ordre au sommaire les lignes savoureuses où Gabriel Hanotaux imagine l'attitude d'un pharaon célèbre Akénaton, le père de Tant-Ank-Amon devant les stands où s'affirme notre civilisation; les très personnelles *Impressions d'Egypte* rapportées par Georges Philippar en un style direct et qui nous ont réellement fait vivre pendant une heure au séjour des merveilles. Ces pages sont splendidement illustrées. Ce qui nous touche dans ces écrits d'un homme d'Occident, un des plus représentatifs s'il en est, c'est son amour éclairé de l'Islam, son respect et sa compréhension du monde musulman, de sa religion, de son âme. En montrant l'ignorance où nous sommes de cette âme couverte par les oripeaux d'une littérature factice, quelle action bienfaisante cette pensée peut avoir, propagée comme elle l'est par la conférence, l'œuvre économique, l'influence d'une personnalité rayonnante et respectée de tous.

Viennent ensuite: l'*Architecture Egyptienne*, solide, d'une documentation rigoureuse et d'une forme lucide par Charles Boreux, conservateur du département égyptien au musée du Louvre; *Les Villes mortes des Déserts Africains*, pages trop courtes de Ch. de Roncière, qui éveille une mélancolie funèbre; *Description de l'Egypte*, par E. Bénard-Sesboué, qui présente admirablement l'ouvrage monumental des savants Français portant ce titre; *La Vallée de la Loire* de Georges Philippar que nous retrouvons plus complet, plus souriant s'il est possible que dans la collection « Le Visage de la France » où nous l'avions lu, et qui s'ouvre sur des phrases pénétrantes comme celle-ci: « Sans aller jusqu'à penser avec André Maurois que les « paysages ne sont émouvants que si des émotions humaines y sont inscrites » on doit reconnaître que, pour nous civilisés — supériorité, faiblesse? — de telles unions ont un charme infini »; *La France, pays de Tourisme* article plein de conviction et d'aperçus par Roux Servine;

LE GRAND HOTEL

ENTIÈREMENT RÉNOVÉ

Sa Cuisine — Son Restaurant — Sa Cave

66, La Canebière. 66

Même Maison : GRAND CAFÉ GLACIER, Charles BORY, Propriétaire

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

DE

PEINTURES & VERNIS

Siège Social et Bureaux :

24, Rue Charras, 24

MARSEILLE

Tél. D. 40.60 (3 lignes)

3 USINES

Peinture Hippocampe

» Étoile de Mer

» Astérie

» Ferrolégine

Sous-marine laquée

Vernis et Siccatifs

Lorenzy-Palanca

PARFUMS

TOILETTE

OBJETS D'ART

crée l'atmosphère

de la femme.

Marseille Alger

JACK TAVERNE

BRASSERIE-RESTAURANT

11, Rue des Fabres, 11 — MARSEILLE

CUISINE RENOMMÉE

ÉTABLISSEMENT ouvert après les Spectacles

Tél.: Colbert 01.55 SERVICE A TOUTE HEURE Tél.: Colbert 01.55

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE REMORQUAGE & DE TRAVAUX MARITIMES

Compagnie CHAMBON *148, Rue Sainte MARSEILLE*

Remorquage de Haute Mer — Sauvetage

Fourniture d'eau douce aux Navires

Adresse télégraphique : **Chambon-Remorquage-Marseille**

Téléphone : Direction : Dragon 4-98, 26-75, 56-48, 74-17 — Poste Vigie : Colbert 7-72

Agence à Paris
CONSORTIUM SAVON Frères
56, Rue la Boétie, PARIS
Télég. Savonrice-Paris - Tél. Elysées 19,51,63,98

Agence à Cette
JOSEPH EUZET
17, Quai Noël Guignon, CETTE
Télég. Joseph Euzet Téléphone : 0.37

Lampes "MAZDA"

En vente chez tous les Électriciens

AGENCE
148, Rue Paradis
DÉPOT :
59, Rue Saint-Bazile
MARSEILLE
Téléphone 34-06

AMEUBLEMENT

TAPIS EN MOQUETTE
LINOLÉUM · TOILES CIRÉES

Chabert et Cie

Maison fondée en 1827
30, Rue de Rome — MARSEILLE
Chèques Postaux 77-71
TÉLÉPHONE 27-80

Balais, Brosses, Plumeaux
Paillassons, Stores
CONFECTION ET POSE
PRIX FIXE

La vraie Bouillabaisse Marseillaise chez

MENELIK

6, Quai de Rive-Neuve, 6

l'*Instruction publique Musulmane et le renouveau des Arts indigènes en Algérie*, par Rodolphe Rey : *Le Canal Maritime de Suez*, par André Lebon.

Mais ce qui complète le charme de ce livre c'est un choix exquis des gravures, une ornementation du meilleur goût. Certaines pages sont mieux illustrées qu'un manuel d'art et l'exécution est bien autrement irréprochable que chez certains ouvrages dont c'est la raison d'être. Félicitons hautement celui et ceux qui ont concouru à ce splendide résultat.

J. B.

CINÉ-ART. — Ce Club, dont nous avons annoncé la création, a donné déjà des gages de vitalité et de goût. Dans une première séance nous avons pu voir la *Chute de la maison Usber*, de Jean Epstein ou un souci permanent de poésie aboutit parfois à un romantisme discutable. Sans traduire l'œuvre de Poë et dans une seconde séance, une assistance nombreuse dont la curiosité était passablement excitée par la critique, a pu se livrer aux commentaires les plus divers au sujet du *Chien Andalou*. Nous ne parlerons pas ici de ce film, dont tout Paris a jasé et dont le symbolisme est d'une évidente clarté ; nous féliciterons seulement les organisateurs de *Ciné-Art* d'avoir pu nous le présenter. Un documentaire excellent sur les polypiers, un film d'une poésie pour midinettes, *La chanson des becs de gaz* et *Vingt-quatre heures en vingt minutes*, défilé vertigineux de vues, complétaient un programme qui témoigne d'un réel effort.

Il faut suivre *Ciné-Art* dans sa tâche, l'encourager par des adhésions nombreuses, on peut ne pas aimer les films produits ; le rôle d'un tel club, n'est pas d'établir une descrimination, mais bien plutôt d'éclairer notre critique par des documents qui lui manquaient. Une petite objection : sans jeter de discrédit sur personne et malgré le talent dont font preuve les musiciens, de telles séances se comprendraient fort bien, sans intermèdes musicaux.

MAGASINS
L. DEWACHTER Jne
2, Boulevard Dugommier - MARSEILLE
VÊTEMENTS

Lettre de la Côte

REFLETS D'ART

CANNES. — *Indiscrétions* : Les reporters ne m'ont pas même laissé une épithète à appliquer aux fêtes latines de Cannes ; ils ont tout dit et leur lyrisme n'est pas parvenu à se hausser aux circonstances. L'un d'eux a écrit : « Le monde, chef-lieu Cannes ! » Un autre a publié ceci : « Dans les plis du futur drapeau des Etats-Unis du monde, il y a place désormais pour une cigale d'or. » (Il n'a donc pas suivi les rapports de la Conférence navale).

Que pourrais-je ajouter sans que les Parisiens disent que nous exagérons ?

Je ne trouve que deux faits à signaler : le premier, c'est que le meilleur des discours sur l'œuvre de Mistral a été prononcé par un Belge, M. Carton de Wiart, et cela étonnera peut-être quelques provençaux. Le second, c'est qu'on a failli oublier le statuaire Tuby, auteur du monument élevé à Mistral, et où sont représentés toutes les créations du poète qui contemple son œuvre. On ne s'est avisé de parler de lui qu'au banquet des adieux. Or, c'est le plus important et le meilleur des monuments dressés à la gloire de Mistral, et l'auteur l'a offert généreusement à la Ville de Cannes ; c'est un don princier quand on considère que M. Tuby a pris à sa charge non seulement les modèles, mais les matériaux, la mise au point, la pratique, etc., une bagatelle de quatre cent cinquante mille francs ! !

A défaut de distinction honorifique, le statuaire a reçu, m'a-t-on dit, le témoignage le plus flatteur. Quand le voile aux couleurs provençales a été levé et que Marie-du-poète, qui a été pendant plus de trente ans à son service, a pu voir la statue de Mistral, elle s'est écriée : es eù, es ben eù ! » C'est lui, c'est bien lui.

On peut en croire cette servante si dévouée, au franc-parler et qui n'avait pas hésité, lors d'une autre inauguration, à interrompre un Maire louant la ressemblance de son ancien maître, pour s'écrier cette fois : « *mai, noun, es pas moussu* ».

Ces échos des fêtes de Cannes ont leur saveur. Que serait-ce si je racontais la protestation ridicule de l'académicien Louis Bertrand scandalisé de voir Maria-doù-pouèto placée à la table d'honneur, en face de lui, à Nice, au banquet de la Méditerranée ! Il y a des cas où une servante au grand cœur vaut bien un membre de l'Académie française, et montre plus de tact.

NICE. — Au Palais de la Méditerranée, Albert Wolff a donné son dernier grand concert classique qui attirait les mélomanes de toute la Côte. Le *Nouveau Monde* de Dvorak ce compositeur tchèque qui a par moments des rappels de Grieg; la *Pastorale d'été* d'Honegger, le *Scherzo* de Lalo qui répand la saine gaieté française dans l'auditoire ; le *Boléro* de Ravel qui a été accueilli avec des ovations et des clameurs dépassant en chaleur celles qui l'accueillirent en janvier aux Concerts Lamoureux. C'est dans ce *Bolero* qu'apparaît la magnifique virtuosité de ce créateur des sons. Distrait de sa destinée première qui était

Société Méditerranéenne de Banque
SPÉCIALEMENT ORGANISÉE POUR LES ORDRES DE BOURSE
Paye les Coupons Étrangers au plus haut cours
22, rue de la République - MARSEILLE
Téléphones : C. 8.69 - 79.37 - 85-35 - 70.91

Société d'Alimentation
de Provence - Avignon
Saucisson
" MIREILLE "
- - La grande - -
Marque Française

La véritable Bouillabaisse de Marseille
est servie dans les rochers de
La Cascade
face au Vieux Port
Rendez-vous des Artistes
5, Quai de Rive Neuve (Tél. 27-37)
ROSTAN, Propriétaire

chorégraphique, le *Bolero* est un enchantement symphonique. La musique suffit seule, point n'est besoin de décors et de costumes éclatants, après le charme de la flûte, de la clarinette, du hautbois, des saxophones, c'est l'éblouissante féérie orchestrale qu'Albert Wolff conduit avec sa maestria qui soulève l'auditoire ; sa compréhension saisissante de la symphonie en fait un maître qu'idolâtrent nos « très purs ».

MONTE-CARLO. — *Cinéma :* Après un programme très secondaire pendant des mois, le Capitole a donné « Cimba, roi de la Jungle », cet excellent film documentaire que nous avons revu avec plaisir. Merveilleuse histoire de chasse qui représente quatre années passées dans la région des grands lacs africains, et dont les acteurs sont des envoyés du Museum d'histoire naturelle de New-York.

PEINTURE. — Toute la presse locale a applaudi à la très heureuse et méritante initiative de notre confrère De Richter qui vient d'ouvrir en plein Monte-Carlo élégant la « Maison des Journalistes », succursale en miniature de la rue du Louvre, mais combien plus attirante dans sa simplicité et sa porte ouverte sur la Mer. Charles de Richter, tendrement encouragé par une compagne aussi éprise que lui d'art et d'éclectisme, a inauguré la « Maison » avec une exposition du peintre Edouard Fonteyne dont les *Cahiers du Sud* ont déjà fait le plus bel éloge lors de son exposition à la Galerie Jouvène. Les « nus » de Fonteyne qui apportent dans la peinture contemporaine des idées très personnelles de réalisme et de sensibilité, ont un tempérament fort et attachant, parfois un oubli volontaire de l'esthétique pour sacrifier toute l'expression à la vérité pure comme ce portrait de femme : « l'Eternel féminin », dont la finesse attirante de la main ferait désirer un voile sur le corps trop insolent, trop terrien, et un plus discret sourire sur la bouche trop vicieuse.

Les seins que peint Fonteyne sont voluptueux, audacieux, tentateurs, ils nous font penser au « dieu des corps » de Jules Romains. L'expression cérébrale est toute dans la commissure des lèvres, la dignité de la tête, l'attitude du corps, comme dans ce « magnifique » *Orgueil*. La construction, la science du dessin font de ce peintre un artiste de mérite. Et il y a dans la finesse de ses trop rares paysages la preuve évidente de sa compréhension de la lumière dans les harmonies de la nature. S'il a fallu un certain amour de fauve pour peindre certaines rudes femelles, il a fallu un cœur, virgilien à ces heures, pour faire rayonner la poésie et la couleur de sa « *Maison sous les roses* » et de sa « *Marne à Créteil*.

Dans Fonteyne, tout est puissant, tout est généreux, tout crie. Ici : la splendeur de l'éternelle et féconde volupté, maîtresse de la vie; là, comme une belle phrase de poète, la séduction douce du paysage, synthétisé par la ligne et intensifié par la couleur

V^e SALON DE PEINTURE de Monaco. Ensemble intéressant. La place nous manque pour un compte rendu complet. Les noms de *Mme Boisleve*, avec des croquis vigoureux, *Léo Browne* avec une excellente épreuve de *Venise* et des *Perroquets* dont le coloris manque encore un peu d'intensité, Mlle de Chavez

avec une *étude pour portrait* qui atteste une palette de feu, un enthousiasme de jeunesse dans l'outrance de la couleur, mais un peu trop d'insistance dans les contrastes. Les toiles de *Clerissi* sont d'une belle ordonnance de lignes, bonne compréhension de la couleur, vision juste et sincère de l'heure ; un dessin mâle qui attire par la violence du jet, l'autorité des indications sommaires, la certitude de bien comprendre et d'être sincère. *Jacques Ramel*, avec son *Port*, se révèle dessinateur de race, coloriste intelligent et juste. Il y a chez lui une essence de vie, un sens de la beauté qui mériteraient mieux qu'une simple mention. Mais ce qu'il y a de supérieur chez lui c'est la recherche des idées, nous y reviendrons peut-être un jour.

Charles BARZEL.

Lettres d'Asie

(NOTES DE VOYAGES)

KANDY.

Durant la traversée à Ceylan nous avons visité dans la montagne à deux heures d'auto de Colombo les jardins merveilleux où le tourisme situe le paradis terrestre — cela s'appelle Kandy.

Les éléphants chargés de la voierie circulent à pas lents. Puissantes bêtes qui travaillent comme de vrais hommes, se douchent dans les arroyos. Ils sont de la couleur des rocs gris et semblent leurs frères.

Kandy est la station d'altitude de Colombo elle a l'air net, hygiénique et vertueux de toute ville anglaise, mais les pierres rousses des temples s'y mirent encore dans l'eau verdâtre et leur mystère subsiste à côté des bâtisses si intelligiblement médiocres et si uniformément confortables. Nos cités françaises ont tout de même un autre accent.

HANOI 25 janvier (*La fête du Têt*)

Voici les fleurs du Têt, les fleurs du nouvel an annamite, qu'une affection d'Asie m'a offertes. Ce sont dans des jattes de verre, deux cuvées de narcisses, savamment cultivées. La floraison n'aura lieu que dans la nuit de l'an nouveau et il faut qu'elle se fasse cette nuit-là pour que le bonheur nous visite dans les mois qui suivront.

Les corolles parfumées sont encore closes dans le calice vert, sous l'abri des feuilles épaisses et rigides. Le réseau blanc des racines baigne dans l'eau : on attend, le miracle dont la date est cette année le 29 janvier. Ce jour-là, nous nous éveillerons dans un tapage effroyable de pétards qui partent sur tous les seuils, pour le salut aux visiteurs et l'effroi des génies malfaisants.

Dans la poussière d'eau, sous un ciel de suie, par de gluantes rues, entre les maisons étroites aux toits noirs de pluie, toute cette débauche d'artifice laissera une jonchée de papiers rouges comme des pétales de grenadiers en fleurs. On promènera des rameaux entiers de pêcher, et leur odeur de miel se mêlera à la

senteur des tubéreuses, aux exhalaisons d'aromates qui montent partout des baguettes d'encens allumées devant les autels des ancêtres dans chaque demeure.

Pour ce jour seulement les annamites renonceront au triste costume noir et blanc qui est le leur, à cette livrée de pie ou de pedant,, sur laquelle tranchent peu ou point, les hardes des paysans ou du peuple; teintes au cumar de la couleur des boues du fleuve. On verra des soies éclatantes et lourdes, des robes de brocart ou de satin broché quasi rituelles et des robes de dessous en crêpe de Chine de toutes les nuances du ciel et des couchants d'été.

Personne ne travaillera plus, personne ne vendra plus, et celà va durer une grande quinzaine, pendant laquelle toute l'activité ouvrière ou commerciale s'arrête: C'est le *Têt* la seule fête des Annamites dans toute l'année, les seuls jours chomés, donnés aux visites, aux flâneries, aux distractions, aux plaisirs.

22 Juillet.

La ville d'été est à souhait déserte et somnolente; il n'y reste que les pauvres diables. Tout ce qui compte, papote, dansote on nageotte est sur les plages à la mode et dans les stations d'altitude.

Savez-vous ce que j'entends, tandis que je vous écris, quelles voix viennent à moi de la rue ombreuse et de la terre d'Asie? C'est d'abord le braisillement par intervalles de millions de cigales disciplinées comme sous la baguette d'un chef d'orchestre! De fois à autre, le marchand de soupe chinoise qui sautille, son fourneau portatif balancé à l'épaule, lance son cri modulé en mineur: feu eu! Des enterrements indigènes passent: la cagna est précisément sur le chemin d'un grand cimetière; des banderolles, des corbeilles de fruits, toute une procession en haillons éclatants portant des offrandes, et l'étrange ritournelle, sur trois ou cinq notes, tristes, précipitées: un balbutiement de musique; des sons en spirale qui retombent en spirale avortée. Sous un dais de calicot blanc, les pleureuses se lamentent à grand bruit, têtes ceintes de turbans effrangés, un linge sur la bouche. Tout celà passe dans la poussière et le soleil, avec l'allure d'une danse macabre. De nouveau la rue est déserte, on n'y entend plus que le claquement des socques annamites en bois: sol-la, sol-la ! Un meuglement d'auto; l'indistincte et faible rumeur de la ville, le lamento de la mort qui s'éloigne et les cris des marchands de nourriture!

L. D.

Cette Revue est imprimée sur papier Alfa des Papeteries Navarre. (Cuvée spéciale des « Cahiers du Sud »).

Les Beaux Livres.

La Princesse de Clèves, par Madame de La Fayette, 1219 ex. (La Pléiade).

Candide, par Voltaire, 1215 ex. (La Pléiade).

L'Enfer, par Dante Alighieri, 1361 ex. (La Pléiade).

Mon cœur mis à nu, par Baudelaire, 1550 ex. (La Pléiade).

L'Archidiable Belphégor, par Machiavel, 275 ex. (Orion).

Le Chasseur vert, par Stendhal, 336 ex. (Orion).

Poursuivant leur sympathique effort, les Editions de la Pléiade ajoutent à leur collection des « chefs-d'œuvre illustrés » trois nouveaux titres. Le premier de ces ouvrages, *La Princesse de Clèves*, est illustré par Mme Jeanne Rosoy de dessins d'une charmante et très subtile sensibilité, évoquant avec sentiment et intelligence la cour de Henry le Second, en un temps où « la magnificence et la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat. » Les compositions de Mme Jeanne Rosoy accompagnent le récit sans en rompre jamais l'unité, réalisant ainsi la parfaite transcription de l'œuvre littéraire. Dire qu'elles atteignent la haute tenue de ce texte précieux, n'est-ce pas en signaler, mieux que par de longs commentaires, la valeur très remarquable ?

Les bibliophiles tiennent en haute estime Constant Le Breton. Et c'est parfaitement justifié. Cet artiste s'impose par le seul mérite de ses travaux ; chaque œuvre nouvelle est l'affirmation d'un talent qui se développe avec une sereine aisance. Le « *Candide* » qu'il vient d'illustrer témoigne de sa manière si attachante, où l'esprit s'unit à des qualités graphiques extrêmement séduisantes. Les paysages et les marines qui ornent le livre sont traités avec ampleur et c'est merveille de voir tout ce que contiennent chacune de ces petites compositions. Il y a en tête du huitième chapitre un corps de femme qui donne la mesure du talent de dessinateur de Constant Le Breton.

Edy Legrand prend une place de choix dans l'illustration du livre. *L'Enfer*, sujet si redoutable, consacre sa maîtrise. Il se dégage de ses dessins pour l'immortel chef-d'œuvre une impression de grandeur très émouvante. L'imagination hallucinante d'Edy Legrand est servie par une technique très riche et un sens plastique d'envergure. Voilà un livre qui plaira aux lettrés et aux amateurs, tant par la puissance de l'artiste que par la distinction d'une typographie délicieuse. Il serait injuste de ne pas rendre hommage à l'excellente traduction de S. et L. Martin-Chauffier.

La Pléiade publie dans sa collection des « Ecrits intimes » où ont paru des textes de Gide, Amiel, Boylesve, Saint Augustin, Gérard de Nerval une édition de qualité exceptionnelle de *Mon cœur mis à nu* et *Fusées*. Ce livre est dans la ligne si pure de La Pléiade ; sa présentation d'une haute distinction, sa parfaite typographie, ainsi que la substantielle et fervente introduction de M. Charles du Bos — un des plus beaux esprits de notre temps — en font un ouvrage auquel on réserve dans sa bibliothèque une place de choix.

Toutes les qualités qu'un bibliophile exigeant peut demander à un ouvrage se trouvent réunies dans « *L'Archidiable Belphégor* ». nouveau titre de gloire qui s'ajoute aux productions des jeunes et actives éditions Orion. Les gravures en taille douce de Mme A. Grinewsky révèlent un talent de grande classe. A la poésie authentique de ces planches où un sens très net du grotesque s'unit à une vigoureuse intelligence, les ressources d'une technique savante apportent la précise assurance d'une expression sans faiblesse. Mme Grinewsky attache au « métier » beaucoup d'importance (on voit qu'elle a été à bonne école) ; comme ce métier n'entrave jamais la sensibilité de l'artiste, la réussite est absolue.

Ce sont les premiers travaux que je connaisse de Mme Grinewsky, ils me donnent les plus grands espoirs pour ceux qui suivront. On peut affirmer qu'un nouveau maître du livre est là.

L'habileté et l'élégance de Laboureur ne sont plus à citer. Peut-être se fige-t-il trop dans une manière dont il tire toutes les possibilités et qui, à la longue, ne va pas sans lasser quelque peu. Les burins qui accompagnent le *Chasseur vert* ont la préciosité coutumière des œuvres du graveur ; ils se confondent dans le souvenir avec les milliers de leurs semblables. La valeur très réelle du livre tient à la beauté de son texte et à sa présentation raffinée ; elle ne doit rien à l'illusoire soutien des illustrations. Cela ne fait d'ailleurs que mettre en évidence ses vertus essentielles.

Roger BRIELLE.

Aristide BEL

JOAILLIER

1, Rue St-Ferréol, MARSEILLE

TÉLÉPHONE 65-06

ALTIÉRI FRÈRES

ENTREPRISE GÉNÉRALE DE PEINTURE

DÉCORATION PAPIERS-PEINTS

siège social. 35 RUE MAZENOD

MARSEILLE

SUCCURSALES PAPIERS-PEINTS

71. RUE MONTGRAND. MARSEILLE

LA SEYNE S/ MER. (VAR). CASABLANCA

RABAT (MAROC)

ARS

La Société Générale de Presse et d'Edition

HACHARD & Cie

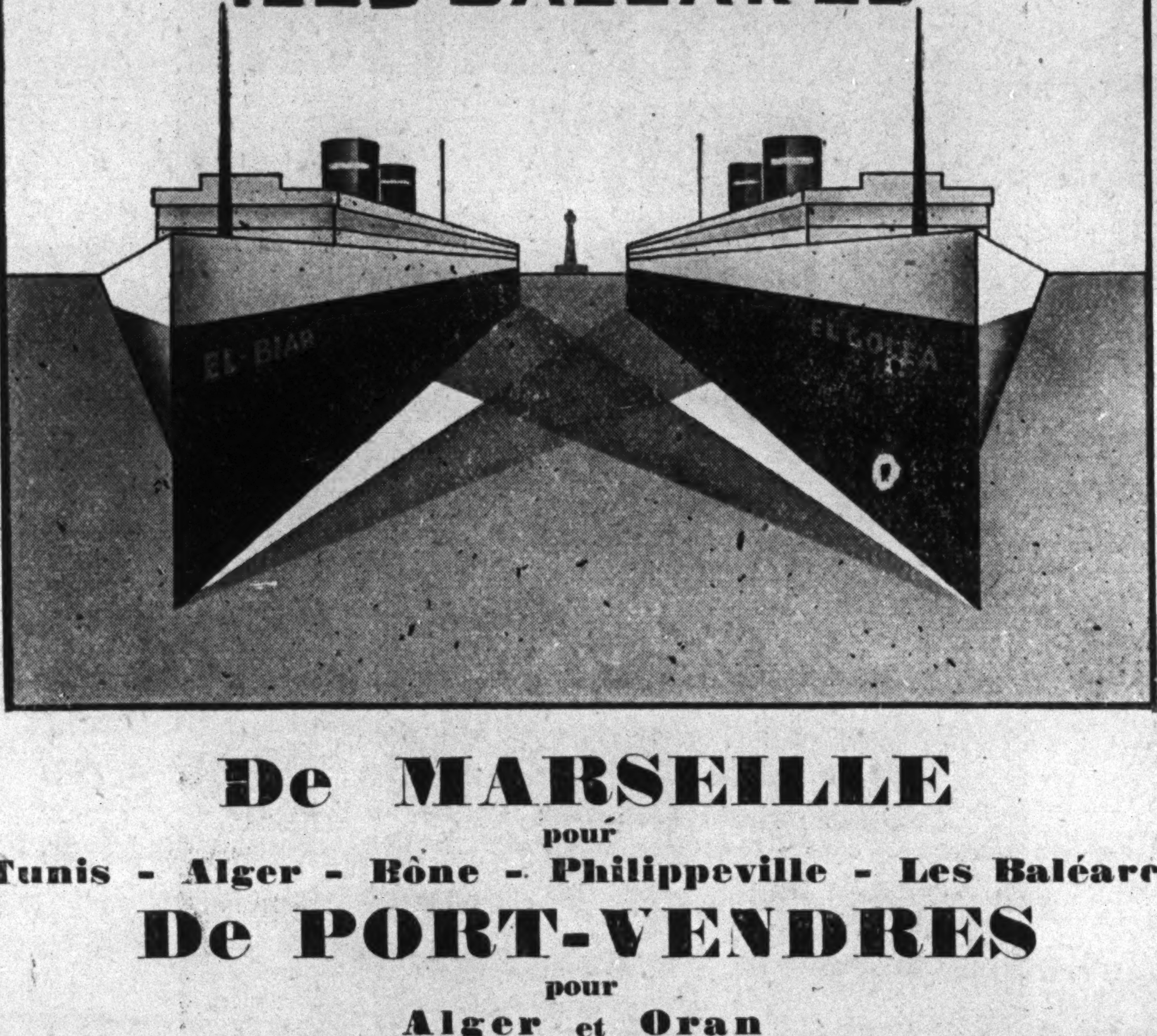
8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS

ÉDITIONS · IMPRESSIONS · AFFICHAGE

VOUS SOUMETTRA
SUR SIMPLE DEMANDE & SANS ENGAGEMENT
TOUS PROJETS PUBLICITAIRES

SUCCURSALE POUR LE SUD-EST
58, rue de l'Hôtel de Ville LYON

C^IE DE NAVIGATION MIXTE
C^ie TOUACHE
L'ALGÉRIE – LA TUNISIE
LES ILES BALÉARES



De MARSEILLE
pour
Tunis - Alger - Bône - Philippeville - Les Baléares

De PORT-VENDRES
pour
Alger et Oran

MARSEILLE : 1, La Canebière. - PORT-VENDRES : Gare Maritime.

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR

C^IE FRAISSINET

R. C. Marseille N° 23.032

Service Postal pour la Corse : Départs quotidiens du Continent pour la Corse et vice-versa.
Service sur la Côte Occidentale d'Afrique : Départs réguliers et fréquents de Marseille et de Gênes pour le Sénégal, la Guinée Française, Sierra Léone, Monrovia, Côte d'Ivoire, Côte d'Or, Togo, Dahomey, Nigeria, Cameroun, Gabon, Guinée Espagnole.
Services sur le Levant, Mer Noire et Danube : Départs tous les 25 jours de Marseille pour Gênes, Constantinople, Bourgas, Varna, Constantza, Sulina, Tulcea, Galatz et Braïla.

POUR FRET ET PASSAGES, s'adresser :

à MARSEILLE : au Siège Social, 5, rue Beauveau. – à PARIS : Agence Générale de Passages, 2, rue Edouard VII ; Agence de Fret, M. GUILLAUMARD & Cie, 12, rue de la Victoire.

Machines Parlantes

Disques.

GRAMOPHONE

Mi viejo amor et Rosalinda, chantés en espagnol par Tito Schipa. — *Vrai Dieu qui m'y confortera; fuyons d'amour le jeu et il est bel et bon*, chœurs à cappella par les chanteurs de Saint Gervais. — Maurice Ravel : *Menuet Antique*, Orch. Symphonique direction P. Coppola. — *Fancy you falling for me ; Body and Soul ; Maggie's cold ; Danse of the Raindrops*, par l'Orch. Jack Hylton. — *Southern Mélodies*, par l'Orch. Hawaïen Walter Kolomoku' Honolulans. — *Chant d'Espagne* (Samazeuilh). *La Cancion del Olvido* (Serrano) *Rondo* (Spohr), *Te Deum* (Haendel), *Scottish Pastorale* (Saenger), par Yehudi Menuhin violoniste.

COLUMBIA

Debussy : *Prélude à l'après midi d'un faune*,. par l'Orch. des Concerts Straram, direction Walter Straram. — Moussorgsky : *Prélude de Khovanchtchina* par l'Orch. Halle, direction Sir Hamilton Harty. — Grétry : *Le Rossignol* et Rameau : *Hymne à la nuit*, par la Chorale « La Legia » de Liège. — *Lakmé* (Fantaisie, ô divin mensonge) chanté par G. Thill — Haydn : *Quatuor en fa majeur*, par le quatuor Lener — Montéclair : *Les Plaisirs champêtres*, par la Société des Instruments anciens (H. Casadesus.) — Fr. Poulenc : *Airs chantés*, par Mme Suz. Peignot. — *Histoires marseillaises*, par Doumel.

POLYDOR

Haydn : *Symphonie en Sol Majeur* (La Surprise), par l'Orch. Philharmonique de Berlin, direction Jascha Horenstein (3 disques). — *Quatuor en Fa majeur* (Ravel) par le Quatuor à cordes Guarneri. — Bach-Gounod : *Ave Maria* et Hugo Wolf ; *Chant de Weyla*, chantés par Mme Karin Branzell.

ODEON

Honegger : *Rugby*. Orch. Symphonique direction Honegger. — Clavelitos (Valverde S. Juan) et *Cantares* (Turina) chantés en espagnol par Mme Conchita Supervia. — *Le Vray procès de Jehanne d'Arc*, par Mme Ludmilla Pitoëff (2 disques) — *Cuba en Paris* et *Cumbamba*, par l'Orch. typique cubain Castellanos. — *Fantaisie sur un air napolitain* (Genin) et *Idylle* (B. Godard), par M. Moyse, flûtiste. — Sérénade tzigane (Borganoff) et *O ma bien aimée* (F. Lehar), par l'Orch. viennois Dajos-Bela.

PARLOPHONE

Wagner : *Le Crépuscule des Dieux* (3e acte), par l'Orch. de l'Opéra de Berlin, direction Max von Schillings (2 disques). — A. Corelli : *Concerto-Grosso VIII*, par l'Orch. de l'Opéra de Berlin, direction F. Weissmann (2 disques).

PATHE

Em. Chabrier : *Le Roi malgré lui* (Danse slave), par l'Orch. des Concerts Pasdeloup, direction D. E. Inghelbrecht. — Gounod : La *Reine de Saba* (Cavatine), par Mlle Mad. Sibille. — *Vous êtes jolie* (Delmet) et la *Chanson de Marinette* (Tagliafico), par Henri Saint Cricq. — *Les Nuits* (Cloerec-Maupas) et *Chiquita* (Peyronnin), par Jovatti. — Fantaisie sur *Paillasse,* par l'Orch. Godfroy Andolfi. — *Il est Gentil* et *Oh ! qu'il est bête !* par Bach.

A. MUSIQUE SYMPHONIQUE

Columbia.

Après la belle réalisation des *Escales* de Jacques Ibert, nous attendions beaucoup de Walter Straram. Ce deuxième disque du célèbre orchestre, le *Prélude à l'après midi d'un faune*, a tenu les promesses des *Escales*. Peu d'œuvres, j'entends dans le domaine de la musique symphonique, ont bénéficié d'une aussi large diffusion que cette page de Debussy, et c'est justice ; parmi les nombreuses éditions que le phono en a données, cette toute dernière peut soutenir la comparaison avec les meilleures.

Une autre tentative, très originale, et qui répare une injustice : l'enregistrement, par l'orchestre Halle, sous la direction de Sir Hamilton Harty, du splendide *Prélude de Khovanchtchina*, de Moussorgsky. Le génial russe est un peu trop méconnu. à l'heure actuelle ; les quelques pages de *Boris Godounov* que l'on trouve un peu partout ne sauraient prétendre à donner, d'un aussi prodigieux musicien, une expression suffisante. En particulier, il serait du plus haut intérêt d'éditer ses innombrables mélodies, à peu près ignorées en France. Je loue donc sans réserves Columbia de nous donner cette page puissante, toute frémissante encore du large souffle dramatique de *Boris*. On connaît le sujet de *Khovanchtchina ;* dans ce drame historique dont le plan lui avait été donné par Stassow Moussorgsky se proposait d'évoquer le conflit social qui opposa, vers 1682, la vieille Russie des *Raskolniky* (vieux croyants) et la Russie nouvelle du Tsar Pierre le Grand. Malheureusement, le musicien, déjà souffrant des troubles dont il devait mourir peu après, n'eut ni le temps, ni les forces de réaliser sa conception primitive. Malgré ses lacunes, ses inégalités, l'œuvre demeure très belle, et parfaitement digne de l'immense *Boris Godounow*. Voulant que sa musique évoque une époque déterminée, Moussorgsky s'est imposé un parti-pris d'archaïsme qui, s'il bride quelque peu son invention mélodique, donne à l'œuvre une couleur unique. Ces vieux thèmes populaires, dont il a respecté le style primitif, tel ce motif qu'expose le haubois au début du *Prélude*, et que le quatuor pose ensuite en relief sur le grondement du bourdon, imposent à toute imagination un décor de vieille capitale religieuse dont la grandeur émeut profondément. Encore deux disques à mettre en bonne place.

GILL **GRAND CHEMISIER**
5, Place de la Bourse (angle Rue Pavillon)
Fournisseur de l'Élite Élégante - MARSEILLE -

AGENT DISTRIBUTEUR A MARSEILLE

& MAISON DE VENTE :

CARBONEL, 27, rue Saint-Ferréol

Musique de Chambre – Musique d'Orchestre
Chœurs Russes – Opéras
Jazz Band – Jazz Vocal

PHONO MONTGRAND

Appareils et Disques :

Columbia, Gramophone, Odéon,
Polydor, Parlophone, Pathé, Salabert.

Renseignements, Catalogues, Facilités, chez :

PHONO MONTGRAND

24, Rue Montgrand, 24 – MARSEILLE

Gramophone.

Ce *Menuet Antique* que nous donne l'Orchestre Symphonique de Gramophone, sous la direction de Piero Coppola, fut la première pièce publiée par Maurice Ravel. Depuis, il l'a revêtue d'une orchestration à la fois subtile et rutilante. Présentée sous ce nouvel aspect, l'œuvre est très séduisante. L'orchestre de Piero Coppola en donne une exécution précise et pleine de poésie.

Deux disques d'un intérêt particulier; enregistrés par le jeune prodige du violon, Yehudi Menuhin. On connaît l'extraordinaire carrière de cet enfant de onze ans, qui a déjà triomphé à Paris et sur les grandes scènes d'Amérique. Ce n'est pas un moindre attrait du disque que de nous permettre de conserver, comme la photo pour les traits d'un visage, des *moments* du talent d'un artiste. Dans dix ans, si cet être exceptionnel tient ses promesses, nous aurons la faculté de nous référer à ses commencements, d'analyser la source, de suivre le développement de sa personnalité. Déjà, ses interprétations sont très intéressantes, surtout les « *Chants d'Espagne* » de Samazeuilh et la *Cancion del Olvido*.

Polydor.

Haydn a ce mois-ci les honneurs de l'édition phonographique. Columbia publie son *quatuor en fa* (Quatuor Lener), Gramophone sa *Symphonie en Ré majeur, l'Horloge* (Orch. Philharmonic Symphony, direction Arturo Toscanini) et *Polydor* nous donne, par l'orchestre philharmonique de Berlin, sous la direction de Jascha Horenstein, sa *Symphonie en sol Majeur* la Surprise, qui est l'une des plus connues, des plus aimées. Il serait vain de vouloir caractériser cette nouvelle exécution du célèbre orchestre, c'est la perfection même. Voilà comment l'aimable Maître de chapelle du Comte Nicolas Esterazhy eut souhaité entendre réaliser sa musique. Le Menuet, entre autres est un véritable régal pour l'auditeur.

L'excellent quatuor Guarneri nous donne le premier temps du *quatuor en fa Majeur* de Ravel, et nous fait souhaiter de l'entendre bientôt en entier.

Odéon.

Après *Pacific*, voici maintenant *Rugby*, chez Odéon, sous la direction d'Arthur Honegger lui-même. Cette dernière exécution témoigne des mêmes qualités que j'ai soulignées lors de *Pacific*, de la vigueur, de la netteté, une saine

PHONOS et DISQUES

Les Meilleures Marques

L. GEBELIN

77, Rue St-Ferréol (au 1er)

jovialité, une parfaite santé physique et intellectuelle. Je n'irai pas jusqu'à dire que cette musique confère à l'auditeur qui ne l'aurait pas par ailleurs un *état d'âme sportif*, mais il est certain que, l'intention étant connue, c'est un plaisir des plus délicats que de voir l'auteur s'ingénier à le procurer ; sans employer aucun procédé nettement descriptif, il y arrive en créant en nous des associations d'idées, mêlées progressives du quatuor, fanfares victorieuses des cuivres, simplicité lumineuse, aérienne, d'un thème qui, par deux fois, nous propose « cette joie de vivre que ressent tout sportif en action ».

L'Orchestre Colonne, sous la direction de Gabriel Pierné, nous donne en deux disques une belle interprétation de l'ouverture de *Gwendoline*.

Parlophone.

J'ai plaisir à signaler dans la production de Parlophone deux disques de grande classe, le *Concerto-Grosso VIII* de Corelli, excellemment réalisé par l'Orchestre de l'Opéra de Berlin, sous la direction de F. Weissmann. A la bonne heure ! voici qui prouve que nous maisons d'Editions comprennent l'intérêt que présente la musique pré-symphonique et consentent enfin à explorer ce vaste domaine jusqu'ici à peu près délaissé. L'interprétation de F. Weissmann est d'une finesse ravissante ; les sonorités sont délicieuses, le style bien dans l'esprit de l'œuvre ; je regrette toutefois que le clavecin ait été remplacé par le moderne piano, ce qui atténue ce caractère d'archaïsme qui, pour nous modernes, confère à cette musique un attrait si particulier.

M. Von Schillings, qui se partage entre Beethoven et Wagner, continue son édition du *Crépuscule des Dieux* par le Prélude du III^e^ acte. Il en résulte deux excellents disques.

Pathé.

Dans une étude publiée au lendemain de la Reprise du *Roi malgré lui* à l'Opéra-Comique, l'érudit musicographe Ch. Koechlin écrivait : « Chabrier n'est pas seulement un grand musicien — l'un de nos plus grands musiciens — il reste un incompris, et de bien des gens ». Et, en effet, pour le grand public, Chabrier n'était, jusqu'à maintenant, que le compositeur un peu bruyant d'*Espana*. Il faut donc se réjouir de constater que le phono s'emploie, avec ses immenses moyens, à réhabiliter auprès des musiciens, à révéler aux autres, l'un des compositeurs les plus français qui soient. J'ai parlé des réalisations d'*Espana*, de *Gwendoline*, de la *Bourrée fantasque*, données à Odéon par les Concerts Colonne. Je trouve chez Pathé un disque de grande classe, la *Danse slave du Roi Malgré Lui*, par l'orchestre des Concerts Pasdeloup, sous la direction de D. E. Inghelbrecht, page pleine de vie, d'un entrain endiablé, d'une sonorité très sé-

BERRY
Ses Chapeaux
Ses Manteaux
14, Rue Saint-Ferréol, MARSEILLE

LE MEUBLE D'ART - **DAVID FRÈRES** - LA DÉCORATION

45, Cours Gouffé — Le grand Escalier d'entrée — **MARSEILLE**
La plus importante Maison d'Ameublement du Midi de la France

Société Marseillaise de Crédit

Société Anonyme au Capital de **100 Millions** entièrement versés

Réserves : 52.365.000 Francs

BANQUE FONDÉE EN 1865

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis -- Succursale à PARIS, 4, rue Auber

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

CHARBONS

Georges GUYAT Fils

Industrie - Navigation - Foyer domestique

36, Rue Chateauredon, 36, MARSEILLE — Tél. Colbert 85-09

S. G. T. M.

Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS. — Adr. Télég. : TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Adr. Télép. : TRANSPORTS 68-82. Inter. : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES SUR :
l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation

PARIS, Siège Social : 12, Bd de la Madeleine.
MARSEILLE, Agence générale : 3, place Sadi Carnot.

Compagnie d'Assurances

LE SECOURS

ACCIDENTS
INCENDIE
VIE - VOL

AGENCE

Direction de Marseille : MM. LOUBIGNIAC ET DELANGE

42, Rue Paradis
Tél. 76-72

T. S. F. MARINE AMATEURS

Téléph : C. 70-06

INSTALLATIONS COMPLÈTES DE POSTES DE TÉLÉGRAPHIE ET TÉLÉPHONIE SANS FIL DE TOUTES PUISSANCES

Fournisseur des Cies de Navigation, des P. T. T., de l'Armée, de la Marine de Guerre, de l'Agriculture et des Colonies

Réparations et Fournitures pour tous systèmes

PIECES DÉTACHEES

LAGIER & Co

Constructeurs
4, rue Bel-Air (angle Rue de Rome), MARSEILLE

duisante. Comme il est peu probable que les théâtres lyriques de province, inféodés à Rigoletto et à la Traviata, suivent l'exemple de l'Opéra-Comique en inscrivant à leur répertoire une œuvre qui contient *de la musique*, il convient de remercier les firmes d'Editions qui, comme Pathé et Odéon, nous procurent la joie de connaître une très belle œuvre, réalisée avec des moyens exceptionnels.

B. MUSIQUE DRAMATIQUE — CHANT

L'excellent ténor G. Thill chante pour *Columbia* l'air fameux de *Lakmé*, « Fantaisie, ô divin mensonge », sa voix magnifique met en valeur la souple et facile mélodie de Delibes. Dans *Columbia* toujours, une des pages les plus belles de notre théâtre lyrique moderne, l'air du 2e acte d'*Ariane et Barbe-Bleue*, de Paul Dukas : « Ah ! ce n'est pas encor la clarté véritable » chanté par l'émouvante Suzanne Balguerie.

Deux beaux disques de chant populaire espagnol : dans *Gramophone*, c'est *Rosalinda* et *Mi viejo amor*, confiés à la voix généreuse de Tito Schipa ; dans *Odéon*, c'est *Clavelitos* et le splendide *Cantares* de Turina, chantés dans un style impressionnant par Conchita Supervia.

La musique Chorale est représentée chez *Columbia* par la célèbre chorale belge la Légia, qui fait apprécier sa parfaite discipline et ses belles sonorités dans des pages de Rameau et de Grétry. Les Chanteurs de Saint Gervais réalisent pour *Gramophone* trois madrigaux cantrapunctiques du XVIe siècle : *Vray Dieu qui m'y confortera. Fuyons d'amour le jeu ; il est bel et bon.*

Dans le domaine de la Romance, il faut signaler la *Chanson de Marinette* et *Vous êtes jolie*, de Paul Delmet, chantées par H. Saint Cricq (Pathé).

Les *Airs Chantés* de Fr. Poulenc ont en Mme Suzanne Peignot une interprète intelligente, dont la voix délicieuse et la parfaite musicalité trouvent en cette musique délicate un terrain d'élection, (Columbia).

Enfin, la chansonnette et le monologue comique nous présentent quelques disques attrayants; je cite: *Histoires Marseillaises*, par Doumel; *Je suis Aimé*, par Milton, *La Moukère du Caire*, par H. Laverne (Columbia) et *Chiquita* par Jovatti et *Oh! qu'il est bête*, par Bach (Pathé).

MUSIQUE DE GENRE — JAZZ

Chez *Gramophone*, trois jazz de Jack Hylton, excellents comme d'habitude, et parmi lesquels je préfère *Magie's cold* et *Dance of the Raindrops.* L'Orchestre Grigoras Dinicu exécute pour *Columbia* une valse de la *Chauve Souris* de J. Strauss, tandis que le Columbia Orchester, dont j'ai particulièrement aimé la sonorité distinguée, réalise *Wenn di violine spielt*, avec refrain chanté par Otto Neuman.

Le remarquable orchestre viennois Dajos-Bela joue avec charme une *Sérénade Tzigane* de Borganoff et le déjà célèbre *O ma bien-Aimée*, de Frédérique. (Odéon).

Enfin, chez *Pathé*, une adroite fantaisie sur *Paillasse* par l'orchestre Godfroy Andolfi.

Gaston MOUREN.

FOIRE DE MARSEILLE

La VI[e] Foire Internationale de Marseille aura lieu du 13 au 28 septembre prochain.

Le caractère plus particulièrement méditerranéen et colonial de cette manifestation lui vaut un succès qui croît d'année en année. En 1929, près de deux mille exposants y présentèrent leurs produits et on constata plus de 600.000 entrées contrôlées. Cette année-ci le nombre et la variété des adhésions reçues ont été tels que le Comité d'Organisation a dû prévoir une Section Internationale spéciale qui groupera par pays tous les exposants étrangers.

La participation coloniale est de plus en plus importante; d'autre part, les fêtes du Centenaire de l'Algérie ne pourront que contribuer à amener en septembre, à Marseille, un nombre encore plus élevé de Coloniaux et d'Africains du Nord.

C'est assez dire que le succès de la grande Manifestation Commerciale Industrielle Marseillaise est largement assuré.

Les industriels et Commerçants pourront se procurer tous les renseignements nécessaires au Siège du Comité: 7 Quai des Belges. Tél.: D. 19.54 — 19.55.

MAGASINS

L. DEWACHTER J[ne]

2, Boulevard Dugommier - MARSEILLE

VÊTEMENTS

Cette Revue est imprimée sur papier Alfa des Papeteries Navarre. (Cuvée spéciale des « Cahiers du Sud »).

LA FIN DE RADIO-AGEN

La Presse française a beaucoup écrit, ces derniers temps, au sujet des inondations qui ont dévasté en grande partie notre riche région du Sud-Ouest. Etant donné l'importance du sinistre, elle n'a pu parler de tout en détail. Aussi nous paraît-il opportun d'entretenir nos lecteurs du cas particulier de Radio-Agen.

Si les populations rurales et urbaines ont eu à souffrir du cataclysme, qui n'offre guère de précédent et l'a été à tous points de vue : matériel, économique, industriel, agricole, etc..., la radiophonie française aussi n'a pas été épargnée par cette catastrophe dont le retentissement est mondial.

La station Radiotéléphonique d'Agen est complètement détruite.

Construit en 1924, par la Société Française Radioélectrique, sur l'initiative du Conseil Général du Lot-et-Garonne qui en avait confié l'exploitation à M. de Sevin, Radio-Agen était le premier poste régional français. M. de Sevin, son Directeur, malgré tous les obstacles qui ont entravé, surtout au début, l'essor de la Radiophonie chez nous, sut assurer à cette station, qui était son œuvre, une réputation excellente confirmée pleinement par des émissions parfaites et une incessante intensification des programmes. Malgré sa brève existence, on peut dire que Radio-Agen a joué un rôle essentiellement artistique, intellectuel et commercial.

De plus, au cours même des inondations du 3 mars 1930, il lui a été donné de diffuser tous les avis émanant de la Préfecture du L. et G. et des Ponts et Chaussées, en vue d'alerter les populations riveraines. Dès cet instant, Radio-Agen joue un rôle plus hautement significatif, celui de sécurité, de sauvegarde à l'égard de tous les auditeurs. Le même jour, à 19 h. 30, M. de Sevin lui-même lance l'appel de détresse et donne aux habitants l'ordre d'abandonner les maisons, les fermes et de faire fuir le bétail, pendant que les eaux envahissent les abords du poste, baignant déjà les bases des pylones d'antenne.

Encore quelques mots au microphone, puis les machines stoppent. Radio-Agen agonise. On ne devait jamais le revoir. Avec Radio-Agen disparaît non seulement un centre radiophonique français qui occupait une place marquée, mais aussi le souvenir vivant de toute une époque laborieuse et très chère au cœur des vrais radiophiles.

Ce centre, sans doute, sera reconstruit assez rapidement et saura reprendre son rang. Mais ce jour-là, il ne faudra pas oublier que son prédécesseur, malgré une très courte carrière, lui avait découvert le chemin difficile de la réussite, aux heures les plus rudes du début, afin que nos stations de demain, puissent diffuser jusqu'aux limites des frontières lointaines une pensée française toujours plus réputée, plus éducatrice, plus brillante et profondément bienfaisante.

Charles ISNARD.

COIFFEUR POUR HOMMES **DUPONT**
16, Boulevard Dugommier (descente de la Gare)
GRANDS SOINS POUR LA COUPE DE CHEVEUX ET TAILLE DE BARBE

EDITIONS DU CADRAN

2, Impasse du Conti, PARIS-VIe

En souscription **PARU**

HENRY DE MONTHERLANT

POUR UNE VIERGE NOIRE

Edition originale

Tirage rigoureusement limité à 336 exemplaires numérotés

12 ex. sur vieux japon à la forme des Manufactures mpériales	225 fr.
24 ex. sur grand vélin de Hollande Van Gelder à la forme	150 fr.
300 ex. sur grand vélin d'Arches à la forme	100 fr.

Il sera en outre, tiré 60 exemplaires hors commerce sur les divers papiers.

Ce beau volume de format in-octavo raisin (17 x 25), composé à la main en caractères vieux Romain corps 14, par les maîtres imprimeurs Ducros et Colas, est entièrement inédit, et le restera longtemps, l'auteur n'en prévoyant pas la réimpression en édition ordinaire. Ces hautes pages, pures et sombres, seront d'autant plus recherchées que Henry de Montherlant, à propos du mysticisme catalan, mystérieusement exprimé dans le culte de la « Vierge Noire », y précise sa position au point de vue religieux, et qu'elle ne manquera pas d'être commentée. Ajoutons que *Pour une Vierge Noire* bénéficiera du fait que l'auteur ne publiera aucun livre en édition ordinaire avant 1931.

ODÉON
ODÉON
ÉLECTRIQUE
LE MEILLEUR
DISQUE

AUTOMOBILISTES ! visitez

LES BAUX

GARAGE

Le site le plus célèbre de la Provence.
Imposantes Ruines du Moyen-Age
et des Romains, des IXme et Xme siècle.

Hostellerie Reine-Jeanne

20 CHAMBRES MEUBLÉES depuis 15 FRANCS
Électricité, - Eau courante. - Salles de Bains privées

GRAND RESTAURANT AVEC TERRASSES
Vue sur le Val d'Enfer, Vaccarès et la Mer
Cuisine renommée - Grands crûs de France et du Comtat

R. DUMAS, Propriét.-Directeur, successeur de L. ECHENARD
(Membre de l'Automobile-Club de Marseille)

TÉLÉPHONE : 2.01
R. C. 42.721

:: **MARSEILLE** ::

LA RÉSERVE

PALACE-HOTEL

La Perle
de la Côte Provençale
Restaurant
de Réputation Mondiale

E. V. PECLET et Cie
Propriétaires

Dominant la fameuse Corniche et son - - - Golfe merveilleux - - 'LA RESERVE' de Marseille est considérée comme un pèlerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte-d'Azur --

Appartements Confort Moderne = *Terrasses et Jardins Magnifiques*

Artistes ! Vous êtes attendus sur la Terrasse du **Sans Pareil** Face au Vieux Port

VEYRIER, Propriétaire

EN CAUSANT AVEC EISENSTEIN

Eisenstein est court, rablé, costaud, une tête puissante, un langage net. Il donne une impression de force et de liberté. On sent qu'en dehors des contraintes qu'il accepte avec joie de ses idées, de sa foi, il vit avec une spontanéité vigoureuse, plongé tout entier dans la vie. Une force de la nature, a-t-on dit. Oui, mais formidablement humaine.

Nous sommes assis dans le hall de son hotel. Nous bavardons un peu à bâtons rompus. Naturellement, on parle de l'interdiction de sa *Ligne générale* à la Sorbonne. Et l'on en vient au grand sujet qu'elle a soulevé: la contrainte en art.

— Propagande, dit Eisenstein, voilà le grand grief. Et l'on ajoute que notre art n'est pas libre, que l'obligation où nous sommes de servir une cause le déforme Mais qu'est-ce, je vous prie, qu'un art libre? Cela ne veut rien dire, ou si cela veut dire quelque chose, s'il y a vraiment un art libre — ce qui ne peut s'entendre que d'une sorte de terne et stérile objectivité, d'une sorte d'indifférence aux grandes idées qui animent une œuvre — un tel art est à peu près sans intérêt. Il est pléonastique ou purement analytique. Il ne peut pas être autre chose. L'art, l'art vrai, l'art créateur, puise toute sa force dans ce que l'on appelle des contraintes. La première de toutes, c'est la réalité. On peut la nier, la déformer, mais alors, c'est au nom d'une idée, d'un système: autre contrainte. Et devant la réalité, l'idée, le système c'est ce qui compte le plus. Car l'art est vision, interprétation de la vie. Il est synthétique. Et existe-t-il des visions, des synthèses en dehors d'une foi — au sens le plus large du mot? Plus une foi est haute, plus sa portée est grande et plus les œuvres qu'elle enfante sont belles et efficaces. Voyez les cathédrales du moyen-âge. Œuvres d'inspirés, de croyants. Je songe que le fait de n'avoir plus la foi ne nous empêche pas de comprendre, d'admirer les œuvres du moyen-âge et d'être enrichis, d'une façon ou d'une autre, par leur contact. C'est pourquoi il me semble absurde d'avoir interdit une belle œuvre, parce que soviétique. D'autant plus que le public de la Sorbonne était un public d'intellectuels dont, en matière politique, le siège était fait.

— Cela ne veut pas dire, ajoute mon interlocuteur, que toutes les contraintes, indistinctement, soient bonnes. Il en est de vivantes, il en est de mortes. Il en est qui sont de pure forme, qui frisent le mimetisme, la singerie, qui sont dépourvues de tout lien avec le monde et la vie de notre époque, et que rien ne justifie plus: voyez certains néo-classissismes..

AMBULANCES AUTOMOBILES

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

NOIRAULT & Cie

Rue Pythéas, 1, Angle place de la Bourse, MARSEILLE

Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)

HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ

Voit. RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN - Chauffage Central

— Ne pensez-vous pas précisément, que c'est parce qu'aucun grand souffle n'anime la plupart des films qui passent couramment dans les salles que la production moderne donne une telle impression de désarroi, de confusion, et, malgré quelques réussites isolées, de stérilité, de piétinement?

— Certainement. Le public aime le cinéma, mais on ne lui donne rien qui vaille, ou à peu près. Il attend, il est désorienté. Son éducation n'avance pas. Quelques grandes œuvres vraiment significatives et cinématographiques formeraient, cristalliseraient un vrai public cinématographique. Et la production en serait stimulée, sa valeur accrue. Au lieu de cela, de ce fécond échange, on donne au public ce qu'on croit qu'il aime, et il s'en contente parce qu'on ne lui donne pas autre chose. Cercle vicieux.

— Pourtant, le cinéma est l'art populaire par excellence?

— C'est incontestable. Pour des raisons économiques faciles à comprendre, d'abord. Mais aussi pour des raisons psychologiques et artistiques. Le peuple a besoin d'élargir son horizon, d'enrichir ses émotions. Et il a soif de vérité. Quel art possède des moyens comparables à ceux du cinéma pour le satisfaire, des moyens plus directs, plus fidèles à la réalité, plus synthétiques, plus vivants? Où les aspirations populaires trouveraient-elles un meilleur maître, un meilleur ami?... A condition que le cinéma reste le cinéma, qu'il reste fidèle à ses moyens et se borne à eux.

— Vous n'êtes par partisan du film parlant?

— Non. Pourquoi faire du cinéma un succédané du théâtre? Le silence, comme l'obscurité, est un moyen cinématographique d'une importance capitale. Il contribue à créer l'atmosphère cinématographique.

— Et le sonore?

— C'est autre chose. Un bruit peut augmenter la puissance expressive d'une image, d'un silence. Certaines combinaisons de l'image et du bruit augmenteront prodigieusement le rayonnement de la première.

— D'après vous le cinéma est l'art de l'avenir?

— Oui, parce qu'art populaire d'abord, et que nous sommes à l'âge des masses. Et parce que les plus vastes perspectives s'ouvrent devant lui... Songez, par exemple, à la télévision. Le monde venant à la rencontre des plus humbles...

J'essaie encore d'obtenir d'Eisenstein des précisions sur son projet de mise en scène du *Capital*, de Néarès. Mais il me dit que, si ses idées sont déjà très nettes à cet égard, il est trop tôt pour en parler....

Jean GUYON-CESBRON.

GRANDE BRASSERIE DU CHAPITRE

RENDEZ-VOUS DES FAMILLES

Déjeûners, Diners à toute heure et à tous prix

SALLES DE RÉUNIONS ET BANQUETS

Rendez-vous pour Artistes, Gens d'Affaires, à proximité de la Gare.

Nouvelle Direction : JACK **1, Cours Joseph Thierry.**

ÉTABLISSEMENTS

Marius SÉRIÈS

1, Rue du Théâtre Français

(Tél. C.2304) MARSEILLE

PEINTURE
DÉCORATION
VITRERIE
MIROITERIE
PAPIERS PEINTS

Spécialité de travaux pour la Marine

MARSEILLE, LA SEYNE, NICE, MONACO, MENTON

ALBERT NUGUE

Ancienne Maison Mce NUGUE

MIROITERIE

Tél. Colbel 8868 (2 lig) — 76, rue d'Italie MARSEILLE

ENSEIGNES ET DÉCORATIONS SOUS GLACES ET VERRES.
TOUS VERRES POUR LE BATIMENT : DALLES, TUILES, PAVÉS, etc., etc. :: ::

LA GLACE ET LE VERRE dans toutes leurs applications.

Le Restaurant "BASSO"

5, Quai des Belges, 5

VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX PORT

Spécialités :

Bouillabaisse
Coquillages - Crustacés
Poissons du Littoral

CAVE RENOMMÉE

Téléphones (3 lignes) : Dragon 11-04
» 12-90
Inter 28

Restaurant FIRENZE

Jules FARA

Rendez-vous d'Artistes

SPÉCIALITÉ DE CUISINE ITALIENNE

Vins du cru :
Chianti, Barbera, Nebiolo,
Asti, Barolo

11, Rue Poids de la Farine
MARSEILLE

PENINSULAR ET ORIENTAL

STEAM NAVIGATION Cy

PAQUEBOTS-POSTE ANGLAIS

DÉPARTS HEBDOMADAIRES DE MARSEILLE

SUR

L'Égypte, Les Indes, Golfe Persique, L'Extrême-Orient et L'Australasie

Service Hebdomadaire sur Gibraltar et Londres

Marseille au Maroc en 48 heures

Pour Frêts et Renseignements, s'adresser à :

ESTRINE & Cie, 18, Rue Colbert

Téléphones 9.22 et 67.17 ; Interurbain : 101

PAPETERIES NAVARRE

Société anonyme au Capital de 75.000.000 de Francs

SIÈGE SOCIAL : 52, Avenue de Noailles, LYON

R. C. Lyon B 1569

DÉPOT DE MARSEILLE : 90, Boulevard de Paris, 90

Codes : BENTLEY — LIEBERS & PRIVÉ

Téléphone : C, 28-91 et 71-30 — *Télégrammes : ERRAVAN-MARSEILLE*

Stock en Dépôt
- **à CASABLANCA : chez S. A. N. A. R. C. I., 54, Avenue de la Marine**
- **à NICE : chez MM. LIPRANDI & MARS, 14, Rue Delille.**

Agences : ALGER, ORAN, TUNIS, SAIGON, HANOI, TANANARIVE.

Les CAHIERS DU SUD sont imprimés exclusivement sur papier provenant des

PAPETERIES NAVARRE

A Alger

Chez Léo Louis BARBÈS, 6, *rue Lys-du-Pac*

L'Algérie sort de ses longues fêtes comme d'un rêve. En dépit des craintes de cauchemar qui assaillirent au début quelques pessimistes, on peut dire que ce fut un beau rêve. Beaucoup de Français de la métropole, beaucoup d'Européens voire d'Américains de toutes latitudes en conserveront un souvenir ébloui et nous-mêmes, Algériens, ne sommes pas trop mécontents de ce Centenaire mémorable, encore que nos nerfs un peu las réclament après ces surmenages un repos bien gagné. On touche aux vacances...

Les manifestations de l'Armée et de la Marine méritent la première place dans ce récit et je suis bien sûr qu'elles auront eu des échos immédiats de l'autre côté de l'eau. On a certainement vu à Marseille des photographies de ces lignards, grenadiers, fusiliers, sapeurs artilleurs, marins de 1830 qui défilèrent au pas solennel rythmé par la rossinienne Marche de Moïse, la même qu'à défaut de préméditation on joua pour l'entrée des Français en Alger. On vous aura dit avec quel soin, quelle précision la reconstitution de la vieille Armée d'Afrique avait été assurée et que la minutie dans le détail du costume, de l'équipement, de l'armement aussi bien que le sérieux et la sérénité des soldats choisis avaient enlevé toute idée de mascarade à ces cérémonies. Ce fut, au contraire, quelque chose de noble et de pieux dont, si on le reprend à Paris comme il en est question, j'espère bien que vous pourrez jouir au passage, entre la Joliette et la gare Saint Charles.

Mais ce que l'on ne peut traduire, c'est l'enthousiasme d'une foule énorme où prédominaient les Néo-français et les indigènes que j'ai vus, pour la première fois, acclamer des drapeaux et des officiers dans un subit et très sincère mouvement du cœur. Pépico, de la rue Doria, s'est souvenu soudain qu'il avait la croix de guerre ; Lakhdar Boudobza descendu de Bouzaréa a reconnu dans le défilé son ancien capitaine, et Cagaous a dû penser aux photographies des hommes de sa famille, sur la cheminée de la chambre : jambes écartées dans la culotte de zouzou, ceinturon, baïonnette et turban accrochés à un socle bas en faux liège, et main droite crânement posée, pinçant la taille à la ceinture de flanelle bleue, sous le boléro où se voit le « tombeau ». Certes, l'Armée d'Afrique entière a triomphé ces jours-là : zouaves, tirailleurs, spahis, chasseurs et jusqu'aux lointaines compagnies de Chaambas et de Touaregs défilant au trot léger de leurs méharas dans une vision de grâce et de puissance formidables.

Justice étant rendue au militaire, je vous dois signaler quelques hommages dus au culte de l'esprit qui marqueront dans la mémoire de nos concitoyens, y laissant d'ailleurs des traces permanentes. Et d'abord l'inauguration du Musée National des Beaux-Arts, au Jardin d'Essai, désormais ouvert au public, qui est d'une somptuosité vraiment digne d'une capitale. Le monument par lui-même, œuvre de l'architecte Paul Guion, est fort beau et splendidement situé ; mais les salles de peinture et les grandes galeries de sculpture garnies avec un goût et

une science au-dessus de tout éloge par le Conservateur, M. Jean Alazard, à l'inlassable activité, à la rare énergie de qui nous devons ces trésors, peuvent rivaliser avec les collections les plus riches et les plus réputées des Musées provinciaux d'Europe. Deux expositions organisées à l'occasion du Centenaire par MM. Alazard et Esquer, l'éminent Directeur de la Bibliothèque Nationale, ont obtenu le franc succès qu'elles méritaient: celle des Peintres de l'Orient au XIX^e^ siècle, avec la collaboration des Musées du Louvre, de Hambourg, de Chalon-sur-Saône, Dijon, Nantes, Orléans, Reims, Rouen, La Rochelle, et de collections privées ; et celle de la Rétrospective historique, essentiellement iconographique, depuis le XVI^e^ siècle jusqu'à 1870, où nous avons retrouvé de nombreux originaux de ce monument qu'est l'Iconographie de l'Algérie, récemment publiée par M. Esquer.

Et puisque nous en sommes aux Musées, celui d'Etnographie et d'Archéologie Nord-Africaine du Bardo vient d'ouvrir aussi, où nous voyons la marque des mains expertes et du bon travail de MM. Marçais et Reygasse, ces deux aimables savants dont le sourire rend plus sympathique encore la promenade à Mustapha. Je ne puis longuement parler du Musée du Bardo et je le regrette, mais il suffit de dire que la collection archéologique de M. Reygasse est unique au monde et que les arrangements de M. Marçais, en ce qui concerne l'ethnographie algérienne, de la Méditerranée au Niger, sont disposés avec un charme et une simplicité qui n'excluent pas la documentation la plus précise.

Il ne me reste que peu de place pour la Musique, et cependant grâce à l'heureuse influence de M. V. Audisio, qui fut bien placé comme conseiller technique à la Commission des Fêtes du Centenaire, grâce à M. Armand, président de cette Commission, qui comprit le rôle social de cet art aux grandes heures, la musique a occupé dans les manifestations de ces derniers mois une place des plus honorables. Outre les nombreux concerts vocaux et instrumentaux, européens et indigènes, qui furent dispensés dans les villes algériennes, nous avons eu la Cantate à la gloire de l'Algérie (musique de Mariotte, paroles de Théaux) exécutée d'abord devant M. Doumergue avec la Symphonie de la Légion Etrangère et plus de deux cents choristes des diverses sociétés locales. Il est difficile de porter sur cette œuvre un jugement impartial, mais je reconnais sans peine qu'elle est au-dessus de ce que l'on fait dans de semblables circonstances. Mme Leda Ginelly, M. Georges Petit, M. Audisio lui-même et le ténor arabe Mahieddine, pour ne citer que les principaux solistes, mirent en valeur cette Cantate qui restera comme un touchant souvenir.

Nous avons eu enfin les Concerts Lamoureux qui, sous la direction d'Albert Wolff, que vous vîtes à Marseille, fit merveille, apportant à de nombreux algériens qui n'avaient fait qu'en entendre parler, les magnificences d'une grande société de Paris. Trois concerts à Alger réunirent des auditoires d'importance dans la nouvelle Salle du Majestic, à Bab el Oued, qui compte plus de 3000 fauteuils.

Actuellement on prépare, pour clore les réjouissances, l'inauguration de la Salle des Arts du Gouvernement Général, en l'honneur des Poètes et des Compositeurs algériens. La relation de cette fête fera l'objet de ma prochaine lettre, avec quelques lignes sur la littérature que je m'excuse de négliger aujourd'hui.

L. L. B.

LE GRAND HOTEL

ENTIÈREMENT RÉNOVÉ

Sa Cuisine — Son Restaurant — Sa Cave

66, La Canebière. 66

Même Maison : **GRAND CAFÉ GLACIER**, Charles BORY, Propriétaire

SOCIÉTÉ FRANÇAISE
DE
PEINTURES & VERNIS

Siège Social et Bureaux :

24, Rue Charras, 24

MARSEILLE

Tél. D. 40.60 (3 lignes)

3 USINES

Peinture Hippocampe
» Étoile de Mer
» Astérie
» Ferrolégine

Sous-marine laquée

Vernis et Siccatifs

Lorenzy-Palanca

PARFUMS
TOILETTE
OBJETS D'ART

crée l'atmosphère de la femme.

Marseille **Alger**

JACK TAVERNE

BRASSERIE-RESTAURANT

11, Rue des Fabres, 11 — MARSEILLE

CUISINE RENOMMÉE

ÉTABLISSEMENT ouvert après les Spectacles

Tél.: Colbert 01.55 **SERVICE A TOUTE HEURE** Tél.: Colbert 01.55

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE REMORQUAGE & DE TRAVAUX MARITIMES

Compagnie CHAMBON *148, Rue Sainte MARSEILLE*

Remorquage de Haute Mer — Sauvetage

Fourniture d'eau douce aux Navires

Adresse télégraphique : **Chambon-Remorquage-Marseille**

Téléphone : Direction : Dragon 4-98, 26-75, 56-48, 74-17 — Poste Vigie : Colbert 7-72

Agence à Paris
CONSORTIUM SAVON Frères
56, Rue la Boétie, PARIS
Télég. Savonrice-Paris - Tél. Elysées 19,51,63,98

Agence à Cette
JOSEPH EUZET
17, Quai Noël Guignon, CETTE
Télég. Joseph Euzet Téléphone : 0 37

Lampes "MAZDA"

En vente chez tous les Électriciens

AGENCE
148, Rue Paradis
DÉPOT :
59, Rue Saint-Bazile
MARSEILLE

Télephone 34-06

AMEUBLEMENT

TAPIS EN MOQUETTE
LINOLÉUM - TOILES CIRÉES

Chabert et Cie

Maison fondée en 1827
30, Rue de Rome — MARSEILLE
Chèques Postaux 77-71
TÉLÉPHONE 27-80

Balais, Brosses, Plumeaux
Paillassons, Stores
CONFECTION ET POSE
PRIX FIXE

La vraie Bouillabaisse Marseillaise
chez

MENELIK

6, Quai de Rive-Neuve, 6

A Fès

Sous la direction de Charles Tristan Pehau, Collège Musulman

Les pluies du plus humide des Ramadan ont chassé à la fois les sauterelles et les touristes. Les fassis ne savent guère s'il convient d'en louer Allah ou d'en gémir. Dans les mosquées flamboyantes des clartés électriques la même foule pieuse vient se prosterner selon le rite devant le très clément mais les musiques des confrèries ne nasillent pas interminablement dans les rues nocturnes et boueuses et les joyeuses réunions, closes seulement à l'approche de l'aube, sont supprimées par la crainte du froid.

Malgré lui, malgré une salle glacée une saison théâtrale un peu moins décevante qu'à l'ordinaire bien qu'ouverte sous le signe du *Maître de Forges*, de Georges Ohnet, appelle chaque semaine les roumis au Théâtre de la Medina. Nous avons vu ou revu *Topaze* du cher Marcel Pagnol qui ne se doutait guère en l'écrivant des faciles applications qu'on en pouvait faire aux édiles européens de Fès, le *Scandale* déjà si désuet de Bataille et ce mélodramatique *Israel* d'Henry Bernstein qui, même à l'inculte public de parvenus et de néo-français qui le vit ici, a paru bien fâcheusement « avant-guerre ».

De pièces arabes, par contre, il n'y en a point eu encore cet hiver. Quelques jeunes gens adaptent en arabe dialectal « *Un client sérieux* », de Courteline. La tentative est curieuse et neuve. Depuis 1923 où une assez quelconque tournée tunisienne se tailla à Fès un surprenant succès quelques jeunes lettrés rêvent de susciter un mouvement théâtral marocain. Le froid et morne *Saladin* de Najib Haddad, bizarre adaptation égyptienne à la scène d'un des romans les plus justement oubliés de Walter Scott — *Richard en Palestine* — bien que jouée par une troupe d'amateurs inexperts eut une fortune triomphale. Rien sans doute pourtant qui fut plus voisin des tragédies latines qui firent jadis la gloire des collèges des premiers pères Jésuites. Un nombreux public écouta religieusement cette longue pièce écrite en cet arabe classique que, peut être, à peine un quart des spectateurs comprenait moyennement et que la caida veut que l'on récite avec un débit lent, emphatique et monotone qui empaillerait jusqu'à du Shakespeare ou du Lope de Vega.

A l'imitation de Najib un fervent étudiant di Mohammed Zghari donna en 1928 à Bou Jeloud au profit des miséreux du Sous, un autre drame *Istissar El Baraa, la Victoire de l'Innocence*, qui évoquait avec assez de relief en dépit d'une grande inexpérience le règne troublé du Calife Mansour. Le succès de cette première pièce composée par un marocain fut tout de suite immense et une troupe d'amateurs enthousiastes la promena de Rabat à Casablanca et à Marrakech, bien qu'écrite en cet arabe classique qui est une langue irrémédiablement morte et qui n'est peut être pas intelligible à plus de six mille personnes dans tout le Maroc.

Une adaptation égyptienne d'un puéril mélodrame du vieux d'Ennery, *Chaïda le martyre du Sang*, bien qu'assez peu adroite mais rédigée en un arabe beaucoup

plus voisin de la langue parlée, dut sans doute à cette circonstance, un succès qui balança celui d'Istissar. On ne pouvait plus douter qu'il n'existât à Fès un public musulman avide de théâtre au point de se repaître avec joie même des pièces les plus médiocres.

Une troupe plus jeune et infiniment moins lettrée que celle qui avait donné les pièces précédentes se forma alors et donna d'abord une niaise moralité sur les avantages de l'étude en un étrange arabe ni littéraire, ni parlé, particulier à son auteur, puis toujours en un arabe se voulant classique malgré la criante invraisemblance qu'il y a à faire s'exprimer dans le dialecte dont on se servait à la cour des Abbassides il y a mille ans des fassis d'aujourd'hui une pièce un peu moins médiocre, l'*Orphelin et le Milliardaire*, qui, elle aussi, jouée plusieurs fois à Fes devant un public enthousiaste fut promenée triomphalement de Salé à Casablanca et de Marrakech à Mazagan.

Ecrite en collaboration par un « fqch » ne sachant pas le français et un journaliste ignorant de l'arabe clssique en voici le scénario : Un orphelin rend visite à un riche négociant pour lui demander de lui permettre d'aller poursuivre ses études à Paris; or, un marabout est là, qui demande une aumone pour lui, afin qu'il puisse prier pour le Salut du riche négociant de Fés, le riche négociant de Fès préfère bien entendu la demande du marabout à celle de l'orphelin ; mais un témoin de la scène paie les études à Paris de celui-ci. Au bout de dix ans, l'orphelin en revient avocat, exhibe sur la scène, triomphalement ses diplômes aux fassis qui ne peuvent les lire, tandis que le riche négociant après avoir gagné un milliard (sic), a été mis en faillite. Poursuivi pour banqueroute frauduleuse à cause de son ignorance de la comptabilité européenne l'ex-milliardaire ruiné s'adresse à l'orphelin jadis rejeté par lui, qui noblement l'assiste devant le tribunal français et enlève l'acquittement.

Nous en sommes évidemment toujours à la naïve moralité de collège, la caïda interdit d'ailleurs que les rôles féminins soient jouées par des femmes, aussi les auteurs pour plus de facilité suppriment de leurs thèmes, assez souvent, les personnages féminins, et l'amour, ce qui restreint singulièrement les sujets. Les conventions actuelles de fond et de forme du théâtre marocain sembleraient donc lui interdire d'être réellement vivant. Une scène de l'*Orphelin et du milliardaire* l'était pourtant, celle où le marabout parasite plaidait sa cause auprès du milliardaire, en dépit de la langue artificielle parlée par cet illettré dont il eut été si savoureux de composer le rôle en arabe de tous les jours. D'autres raisons encore font qu'il ne faut point désespérer de l'avenir du jeune théâtre marocain.

Tout d'abord nous avons pu constater, nous qui avons assisté à la représentation de la plupart de ces pièces, dont à notre goût d'occidental se dégageait un si lourd ennui, l'infinie bonne volonté de ce public de fassis pourtant si frondeurs de nature. Jeu froid d'acteurs gênés par une langue très différente de celle qui leur est familière, texte emphatique et ambitieux, intrigue d'une complication naïve, voire parfois même absurde, tout devrait endormir l'auditeur, mais une je ne sais quelle fierté le soutient, et sa patience est sans bornes. Le jour où quelque chose de beau mais de difficile lui sera offert il ne boudera pas, un équivalent musulman des drames de Claudel ou des injouables mystères de Péguy, trouverait en lui un spectateur bienveillant. Par ailleurs le dramaturge marocain de

demain n'aura pas besoin de passer l'eau, pour trouver où s'inspirer si la comédie le tente. Tel artiste marocain populaire comme Haoman Ben Ghir, ce bouffon prodigieux, maçon de son métier, si opportunément découvert par M. Ricard, Directeur des Arts Indigènes, a une verve, une truculence qui parfois confinent au génie. Que de naturel aisé et que de profondeur d'observation dans les saynètes en arabe vulgaire dont il a composé le canevas et sur lesquelles à chaque audition il brode des improvisations savoureuses ! Quelques-unes sont de petits chefs-d'œuvre d'ironie et de pénétration psychologique, la foule leur fait un accueil délirant et les lettrés malgré leur haine de l'arabe vulgaire rient d'aussi bon cœur que les meskines en les entendant. C'est près d'un grand artiste spontané comme Haoman Ben Ghir que les jeunes lettres fassis qui rêvent d'un théâtre marocain devraient prendre des leçons et de composition et d'exécution. J'ai songé en l'entendant chez un chérif de Fès au jeune Molière au cours de ces choses miraculeuses que durent être ses premières tournées d'improvisateur comique dans la province française.

Haoman se rattache à une tradition non point oubliée mais tombée entièrement depuis dix ans en désuétude « El Bsat » ces représentations que l'on donnait au cours des fêtes à demi païennes de l'Achoura à Fès et surtout à Marrakech. C'étaient de rabelaisiennes processions de jeunes gens affublés tantôt des oripeaux de rustiques bergers ou de derkaouas, ces enthousiastes et mystiques membres d'une confrérie populaire très décriée, ou encore en djebalas naïfs et lubriques. Ils allaient en cortège autour de fantastiques édifices de papiers portés par quelques-uns d'entre eux dansant, chantant, raillant, échangeant des lazzis avec le public, du palais du Sultan à ceux des vizirs et des notables. Juvénile foule de Carnaval qui se répandait de rues en rues improvisant des saynètes d'une rare verdeur comique en vendant de fallacieux pois chiches en cable mouillé fourré de sel et de poivre, lançant aux passants mille plaisanteries burlesques souvent indécentes. Le rigorisme religieux des oulémas dont le « cant » islamique triomphe à l'ombre de nos épées a déterminé la fin de ces bacchanales berbères des villes.

Quelques jeunes gens s'occupent actuellement d'adapter « *Un client sérieux* » de Courteline. Puissent-ils s'inspirer dans cette imitation de la tradition autochtone et ne pas recourir par respect humain à un arabe trop éloigné de la langue parlée !

*
* *

Mac-Orlan vient de passer, il a mené à Fès surtout une enquête sur la légion. Le peintre Echague s'attarde. Mais de toutes ces choses et de maintes autres nous parlerons une autre fois.

Charles Tristan PEHAU.

13-28
SEPTEMBRE
1930

VIe FOIRE
INTERNATIONALE
MARSEILLE
MARCHÉ MÉDITERRANÉEN & COLONIAL

Société d'Alimentation
de Provence - Avignon

Saucisson
"MIREILLE"

- - La grande - -
Marque Française

La véritable Bouillabaisse de Marseille
est servie dans les rochers de

La Cascade

face au Vieux Port

Rendez-vous
des Artistes

5, Quai de Rive Neuve (Tél. 27-37)
ROSTAN, Propriétaire

Philippe le Bon

Durant les longues nuits d'hiver, alors que la famille, autour de l'âtre, écoutait quelque bonne histoire du vieux temps, combien de rêves se sont posés sur les flammes dansantes qui projetaient sur les murs leurs lueurs fantastiques. Mais, de toutes ces pensées qui, comme des phalènes, ont erré autour du mystère de la flamme, combien l'ont interrogée sur elle-même? Cette question, un jeune homme de vingt ans la posa. La réponse fut l'invention du gaz d'éclairage.

Ce fut dans un village de la Haute-Marne, à Brachay, que Philippe le Bon fit ses premiers essais. Ayant distillé du bois en vase clos, il constata un dégagement de gaz; il purifia ce gaz par barbotage dans l'eau., puis l'enflamma. Le gaz brûlait en dégageant une flamme très éclairante et très chaude. Après une série d'expériences concluantes, le jeune inventeur présentait, en 1797, un mémoire à l'Académie des Sciences, construisait son *Thermolampe*, sorte de four en briques à deux étages entre lesquels se trouvait le foyer, et prenait, l'année suivante, un brevet reposant sur ls principes suivants:

1° Séparer les matières constituantes du combustible et recueillir celles inutiles ou nuisibles a combustion.

2° Porter à distance, et gouverner à volonté, les principes qui produisent la lumière et la chaleur.

Il avait trente ans.

Bien entendu, il échoua auprès du gouvernement, sort commun à tous les précurseurs. Sans se décourager, il continua ses recherches, étonnant et enthousiasmant les parisiens par les guirlandes lumineuses qu'il avait disposées dans les jardins de son hotel de Paris. En 1801, il écrivait dans un opuscule ces phrases prophétiques. :

« Ce principe aériforme peut voyager, à froid, dans une cheminée d'un pouce carré, dans l'épaisseur des plafonds ou des murs... En un clin d'œil, vous faites passer la flamme d'une pièce dans une autre, ce que vous ne pouvez faire avec les cheminées ordinaires.... Le jour, la nuit, lumière et chaleur sont là, sous la main, sans domestiques. La chaleur peut prendre la forme de palmettes, de fleurs ou de festons, toute position lui est bonne, elle ira, si vous le voulez, cuire vos mets, elle les réchauffera même sur vos tables, sèchera votre linge, chauffera l'eau de vos bains. Vous pourrez la diriger, lui commander, la faire paraître et disparaître: elle vous obéira comme ne le fera jamais le domestique le plus docile. »

Un matin de décembre 1804, dans les terrains vagues des Champs Elysées, on le trouva assassiné, dans des circonstances demeurées mystérieuses. Ainsi disparut, à l'âge de trente sept ans, cet homme qui a doté le monde moderne de l'un des facteurs économiques les plus puissants et les plus pratiques. Il serait désirable que nos manuels scolaires, encombrés par tant de conquérants dont l'existence fut une calamité pour le genre humain, fassent une place plus équitable aux obscurs ouvriers qui ont enrichi le patrimoine de l'humanité. Philippe le Bon est, au plus haut chef, digne de demeurer dans la mémoire des hommes.

LE CONFORT MODERNE PAR LE GAZ

On ne se rend pas assez compte, dans le grand public, des ressources innombrables que l'utilisation des appareils à gaz apporte à la vie moderne. Pour un trop grand nombre de gens, il semble encore, à l'heure actuelle, qu'en dehors des réchauds plus ou moins perfectionnés, dont la suprématie s'est nettement établie sur tous autres systèmes employés pour la cuisson des aliments, en dehors des chauffe-eau que toute salle de bains confortables ne peut ignorer, on ne puisse plus rien demander à ce facteur économique si commode, d'un prix de revient si modique : le gaz. C'est une erreur profonde. Bien au contraire, nous assistons actuellement, dans ce domaine, à une série de réussites au plus haut point intéressantes. Déjà, pour parler seulement du réchaud à gaz, combien de perfectionnements apportés par nos ingénieurs modernes : le réchaud-four, le réchaud avec four isolé et fourneau grilloir indépendant, assurant une meilleure cuisson des aliments, des possibilités plus variées. Une amélioration encore plus sensible est réalisée avec la cuisinière à gaz, dont les différents modèles, cuisinières à coffre, cuisinières avec four à enveloppe, sont d'un usage aussi pratique, d'un rendement aussi intéressant. Mais il y a mieux : non seulement le gaz peut cuire vos aliments, mais il peut encore assurer leur conservation, grâce à la glacière à gaz, de dimensions modestes, silencieuse, toujours prête à servir, n'exigeant aucun entretien et donnant, ce qui est essentiel, un froid sec, sans traces d'humidité. Il y aurait également beaucoup à dire sur les appareils de chauffage, radiateurs aux modèles innombrables, chauffe-eau, cuisinières pour chauffage central, sur les différentes machines ménagères qui utilisent le gaz : lessiveuses, fers à repasser, machines à laver la vaisselle, etc., etc. tous appareils ingénieux, pratiques, économiques ; il y faudrait toute une longue étude. Mais, si vous êtes vraiment soucieux de vos intérêts, renseignez-vous sur les innombrables applications domestiques du gaz ; vous réaliserez à bon compte, avec le maximum de propreté, de rendement, de durée, tout le confort moderne chez vous.

Faites votre Cuisine au Gaz

Visitez le Magasin d'Exposition de la

Régie intéressée du Gaz

45, Boulevard Paul Peytral, 45

Tous Appareils les plus Modernes et aux Meilleurs Prix